N° 826 43e Année Tome CCXL 15 Novembre 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

M. DE TALLEYRAND ET LA PAIX

Un homme dont le caractère, l'intelligence, l'esprit, les avatars et les travers ont donné lieu à une copieuse légende, mais dont il faut reconnaître qu'il fut un diplomate remarquable en même temps qu'un homme politique judicieux, le prince de Talleyrand, a toujours été partisan de la paix.

Ses vues sur la paix, sa façon de la concevoir ne furent certes pas exactement celles des hommes d'aujourd'hui; une superposition absolue surprendrait : les hommes vivent dans leur temps, ils pensent d'après les événements auxquels ils assistent ou participent. Ce qui est, au contraire, remarquable, c'est qu'entouré d'hommes de guerre, ayant vécu quantité d'années dans une atmosphère de guerre — et presque toujours de guerre victorieuse — ayant été à maints égards l'admirateur, et en tout cas le serviteur, le ministre du plus grand homme de guerre de tous les temps, M. de Talleyrand n'ait pas cédé à la contagion de l'admiration, au délire de la victoire, de la jactance ou de la haine, qu'il soit resté lui-même, c'est-à-dire un homme qui réfléchissait et dont la pensée n'était jamais dictée par son entourage ni par les passions du moment, et que, en fin de compte, il ait exprimé, au sujet de la paix et de la guerre, des opinions qui pourraient servir de préface à la réflexion de beaucoup de défenseurs systématiques de la paix, un siècle et demi après lui.

Il faut d'ailleurs noter que ce diplomate n'est pas, comme plus tard Briand, un homme de livres, de dos-

siers, d'écriture, de travaux secondaires ou minutieux. Cet ami de la paix n'a pas songé à mettre en ordre ses vues, au service de la postérité. Réaliste vigoureux et beaucoup trop amateur de la vie pour perdre un instant à des théories, M. de Talleyrand ne s'est jamais soucié d'établir une doctrine de la paix. On sait qu'il n'aimait pas écrire et, même aux affaires, consacrait une bonne part de son temps au plaisir. Donc, pas de livre, de mémoire, de discours sur la paix : c'est à travers ses actes diplomatiques, ses ouvrages de circonstance, les souvenirs de contemporains, les dépêches, les anecdotes et le recueil disparate que l'on a baptisé *Mémoires du prince de Talleyrand* qu'il nous faut chercher la pensée de cet ami de la paix. Cette pensée est cependant d'une unité parfaite et ne s'est jamais démentie. Dans ses fonctions de ministre des Affaires Extérieures d'un conquérant, M. de Talleyrand a certes signé des actes de déclaration de guerre : il n'était pas homme à donner des démissions lorsqu'il n'y était point obligé. M. de Talleyrand n'a jamais tenu à ce qu'on le prenne pour un héros, un apôtre, un saint, et il serait aussi abusif de le déguiser en missionnaire de la paix, que de lui reprocher, après coup, d'avoir renoncé à toute ambition lorsqu'il ne pouvait pas faire triompher ses idées.

Il n'empêche que, sans se lasser, et chaque fois qu'il lui a été donné d'exprimer une opinion personnelle, M. de Talleyrand est revenu sur des idées qui lui étaient certainement chères et qui respirent un éloignement méthodique de la guerre et de tous les mauvais procédés politiques ou diplomatiques qui peuvent mener à des conflits armés.

Je veux recueillir ici quelques témoignages probants de cette tournure d'esprit, qui fait de M. de Talleyrand l'ancêtre d'une certaine diplomatie moderne plus éprise du maintien de la paix que de rêves d'hégémonie conquise dans le sang.

§

A trente-huit ans, débutant à peine dans la diplomatie, dans son *Mémoire sur les rapports actuels de la France avec les autres états de l'Europe* daté de Londres 25 novembre 1792, M. de Talleyrand écrit :

On sait bien maintenant à quoi se réduisent toutes les grandes idées de rang, de primatie, de prépondérance. On sait ce qu'il faut penser de tout cet échafaudage politique sous lequel la turbulence et la nullité des cabinets de l'Europe se sont débattues si longtemps, et avec tant d'appareil, aux dépens des intérêts des peuples. On a appris enfin que la véritable primatie, la seule qui convienne à des hommes libres et éclairés, est d'être maître chez soi et de n'avoir jamais la ridicule prétention de l'être chez les autres. On a appris, et un peu tard sans doute, que, pour les Etats comme pour les individus, la richesse réelle consiste non pas à acquérir ou à envahir les domaines d'autrui, mais à bien faire valoir les siens. On a appris que tous les agrandissements de territoire, toutes ces usurpations de la force et de l'adresse auxquelles de longs et illustres préjugés avaient attaché l'idée de rang, de primatie, de consistance politique, de supériorité dans l'ordre des puissances, ne sont que des jeux cruels de la déraison politique, que de faux calculs de pouvoir, dont l'effet réel est d'augmenter les frais et les embarras de l'administration et de diminuer le bonheur des gouvernés pour l'intérêt passager ou la vanité de ceux qui gouvernent.

Le règne de l'illusion est donc fini pour la France. On ne séduira plus son âge mûr par toutes ces grandes considérations politiques qui avaient, pendant si longtemps et d'une manière si déplorable, égaré et prolongé son enfance.

Dès ces premières formules, qui témoignent d'une si entière dissimilitude entre l'esprit de M. de Talleyrand et celui des diplomates d'ancien régime, ne perçoit-on pas que le plus moderne d'esprit, peut-être, ce n'est pas le petit bourgeois de judicature Danton, auquel le Mémoire est adressé, mais bien le descendant de ce comte

de Périgord qui disait à Hugues Capet : « Qui t'a fait roi? » Et dans quel article de journal d'extrême-gauche, dans quelle analyse plus que subtile de M. Léon Blum ne pourrait-on pas lire aujourd'hui cette dénonciation « de tout cet échafaudage politique sous lequel la turbulence et la nullité des cabinets de l'Europe se sont débattues si longtemps »? Tant il est vrai qu'aristocrates de l'esprit ou du sang, ce sont toujours les aristocrates qui voient un peu plus loin que leur temps. Et la seule maladie du monde est l'aveuglement. (Je ne dis pas qu'à certains moments M. Léon Blum ne se plaise point à mettre sur ses yeux un bandeau... M. Blum est un prophète : M. de Talleyrand se contentait d'être un ami de la réalité.) Le vrai mérite consiste aussi lorsque l'on vit, par exemple, au lendemain du partage de la Pologne, à ne pas tomber dans l'erreur d'admirer un forfait aussi machiavélique, dans le plus triste sens de ce mot, et aussi dangereux.

Car lorsque M. de Talleyrand se demande si la France doit contracter des alliances, il conclut :

Ce sera moins pour son propre intérêt que pour celui des Etats qu'elle aura rendus ou qu'elle voudra rendre libres; ce sera pour hâter le développement complet du grand système de l'émancipation des peuples. C'est là que doit se trouver le seul objet de sa politique actuelle, parce que c'est là que se trouve le vrai principe des intérêts généraux et immuables de l'espèce humaine.

Ainsi, après avoir reconnu que le territoire de la République Française suffit à sa population et aux immenses combinaisons d'industrie que doit faire éclore le génie de la liberté, après s'être bien persuadé que le territoire ne pourrait être étendu sans danger pour le bonheur des anciens comme pour celui des nouveaux citoyens de la France, on doit rejeter sans détour tous ces projets de réunion, d'incorporation étrangère qui pourraient être proposés par un zèle de reconnaissance ou d'attachement plus ardent qu'éclairé... La France doit rester circonscrite dans ses propres limites :

elle le doit à sa gloire, à sa justice, à sa raison, à son intérêt et à celui des peuples qui seront libres par elle... Ainsi, après avoir rendu la liberté aux Savoisiens, aux Belges, aux Liégeois, etc., après avoir élevé les signes de la liberté sur les bords de l'Océan et sur ceux de la Méditerranée, la France formera entre elle et tous ces peuples des traités solennels de fraternité où les intérêts de la défense commune soient établis et déterminés d'une manière immuable, et où de nouvelles sources de commerce et d'industrie soient ouvertes avec libéralité aux besoins et à l'activité de l'espèce humaine.

Cette théorie de la modération pour ce qui regarde les frontières, il arrivera à M. de Talleyrand, comme ministre napoléonien, d'y contrevenir par ses actes. Elle restera cependant à l'arrière-plan de sa pensée, et l'homme qui aura, à la veille de la maturité, formulé ces idées, les retrouvera sans peine pour les conformer plus tard à l'épreuve des faits : il n'approuvera pas les conquêtes excessives de Napoléon, de même qu'en 1830 il déconseillera à Louis-Philippe une annexion déguisée de la Belgique. Et quant à ces « traités solennels de fraternité » qui n'auront en vue que la défense commune, on sent bien que le jeune diplomate ne les souhaite que comme garants de la paix.

Quoique ayant vécu en Angleterre, il résiste à cette manie des diplomates de second plan qui veulent toujours une alliance entre le pays qu'ils représentent et celui auprès duquel ils sont accrédités :

Les seuls rapports, dit-il, que la France puisse chercher en ce moment à entretenir et à étendre avec l'Angleterre, sont des rapports d'industrie et de commerce.

Et, comme s'il lisait le livre de l'avenir, M. de Talleyrand affirme que l'intérêt des deux gouvernements est l'indépendance des colonies espagnoles du Nouveau Monde. L'Angleterre avait sur ce point un programme, et celui qui vient d'être chargé de mission à Londres

se déclare prêt à fournir sur ce sujet un mémoire détaillé.

> Après une révolution, conclut-il, il faut ouvrir de nouvelles routes à l'industrie, il faut donner des débouchés à toutes les passions...

Langage, encore une fois, de défenseur de l'ordre et de la paix, qui n'a cependant rien d'un réactionnaire, si l'on peut dire... Et cette double attitude sera celle de M. de Talleyrand à travers toutes les révolutions qu'il aura à traverser.

§

Cette idée des relations commerciales heureuses à créer dans le monde, qui est une véritable idée de paix, a occupé l'esprit de M. de Talleyrand durant son séjour forcé aux Etats-Unis.

> Je profitai, dit-il dans ses *Mémoires* (I, 243), de la disposition où ma petite chambre mettait mon esprit pour faire de la grande politique et arranger le monde. Après avoir fait, en bon membre de l'Assemblée Constituante, une abstraction du caractère des hommes, je recourais à l'esprit philosophique, et je demandais un nouveau code général du droit des gens, qui, après avoir balancé les intérêts des peuples et des hommes, les rapprocherait dans l'intérêt politique et réciproque des Etats et établirait dans leurs rapports habituels une libérale égalité. Il me semble même que j'étais au moment de réaliser le système des économistes sur la liberté absolue du commerce et la suppression des douanes, qu'il fallait bien faire entrer dans mes idées spéculatives, lorsque, tout à coup, parut précisément un nouveau tarif pour les douanes, adopté par le Congrès américain sur la proposition de mon ami Hamilton.

Et l'exilé de conter ses conversations avec le ministre des Finances américain et ses rêves à lui, de vastes et libres échanges économiques...

Il achève même le récit de son séjour en Amérique en parlant du « jour où le désir d'empiéter, d'envahir, cessera d'altérer les rapports généraux des Américains avec les autres peuples, et où, par un retour sur leur propre intérêt, ils chercheront à faire sur eux-mêmes des conquêtes qui aboutiront à créer sur leur territoire des valeurs proportionnées à la vaste étendue des terres qui composent le continent qu'ils habitent ».

§

Trois semaines avant que « le citoyen Talleyrand » ne quittât le ministère des Relations Extéreures, son confrère Lacuée, membre de l'Institut et du Conseil des Cinq-Cents, lui adressa une demande d'explications au sujet des omissions qui pouvaient exister dans la constitution en vigueur, pour ce qui regardait les délibérations concernant la paix et la guerre et, d'autre part, sur le système que la République devait adopter avec les autres peuples.

Le ministre répondit le 14 messidor an VII (2 juillet 1799) à Lacuée, mais en insistant sur le fait que c'était le membre de l'Institut qui répondait à son collègue, et non le ministre au législateur. Il n'empêche que cette lettre, écrite par le ministre dix-huit jours avant qu'il ne démissionnât, et sur laquelle on n'a pas suffisamment attiré l'attention (1), constitue une sorte de testament diplomatique, au moment où, après deux années d'exercice du ministère dans des circonstances difficiles et troublées, un homme aussi intelligent pouvait s'être formé une opinion nette sur la politique de la France et de l'Europe.

Or, après avoir insisté sur le caractère de la conduite du Directoire exécutif, que, dit le ministre, « on a vu

(1) La lettre de Lacuée et la réponse de M. de Talleyrand ont été publiées par G. Palain dans *le Ministère de Talleyrand sous le Directoire,* pages 437-451.

plus d'une fois abuser de son initiative jusqu'à ne laisser aucune action à la Législature dans les affaires politiques », et après avoir cité plusieurs exemples où le Directoire est intervenu de la manière la plus impérieuse dans les affaires intérieures d'autres pays sans même consulter le Corps législatif, après avoir affirmé que de longues délibération devraient être demandées au Corps législatif lorsqu'il s'agit de décider ou la paix ou la guerre, M. de Talleyrand passe aux rapports entre la République et les autres peuples.

Le ministre envoie d'abord à Lacuée une copie de son Mémoire de 1792, dont nous avons parlé. Il ne cache pas que quelques-unes des idées qu'il exprimait alors ont été rendues surannées par les événements, mais que d'autres « sont encore applicables » :

Par exemple, écrit-il, je persiste dans l'opinion qu'il est de la nature d'un Etat libre de désirer que les autres peuples soient appelés à la jouissance d'un bien [la liberté] qui, une fois répandu, promet à l'Europe, au monde, l'extinction d'une grande part des querelles qui les ravagent. Mais, en même temps, j'ai la conviction qu'il n'y a pas un autre moyen d'accélérer le triomphe de la liberté et l'établissement du système représentatif que de consolider d'abord l'une et l'autre en France même par une pacification honorable, et de porter ensuite, par une administration affranchie et des préjugés anciens et des préjugés nouveaux, la France républicaine à cet état de prospérité et de satisfaction intérieure que peu d'années lui assureraient et qui deviendraient pour tous les peuples l'excitation la plus active, la plus certaine, la plus douce pour eux comme la moins évitable pour ceux qui les gouvernent, vers un ordre de choses analogue à celui dont les avantages seraient si bien démontrés. Et j'atteste au contraire que le système qui tend à porter la liberté à force ouverte chez les nations voisines est le plus propre à la faire haïr et à empêcher son triomphe.

Donc, avant tout, répudiation des guerres de propagande et du prosélytisme guerrier,

De même, continue le ministre, j'ai encore l'opinion qu'il convient à la République, forte de sa position, de son étendue, de sa population et des richesses de son sol, d'être réservée dans ses alliances et de les réduire le plus souvent à la défensive.

Une puissance forte qui se trouve en guerre a souvent tort d'appeler à elle et de rallier à sa cause des puissances d'une force moindre : outre que leurs secours sont médiocrement utiles, la défense qui leur est due complique alors celle de la puissance principale et multiplie en faveur de l'ennemi les points d'attaque et les objets de capture. Il serait facile de démontrer que nous avons retiré peu de fruits de notre alliance avec la Batavie, l'Espagne, la Cisalpine et la Suisse.

Celle de l'Espagne et de la Hollande a donné à l'Angleterre le moyen de faire des captures qui sont devenues l'obstacle le moins surmontable pour une coalition.

Celle de la Suisse et des Cisalpines a compliqué la guerre, en Allemagne et en Italie, de manière à rendre le dénouement plus difficile et plus éloigné.

Cependant, s'il est un moyen vraiment beau, vraiment digne d'un peuple libre, de sortir de l'état pénible où des circonstances malheureuses, où des fautes même ont pu le placer, je le trouve, Citoyen, dans la proposition que vous faites d'une déclaration qui annonce à l'Europe et nos principes et nos intentions.

Lacuée avait, en effet, dans sa lettre sans doute concertée d'avance avec le ministre, parlé d'une « déclaration authentique que nous devons faire à l'Europe en lui exposant nos principes sur la guerre, la paix, les alliances, les conquêtes ».

Encore une fois, M. de Talleyrand, à la veille d'abandonner, pour un temps, le ministère, est pacifiste : il veut l'ordre et la tranquillité à l'intérieur et, à l'extérieur, l'indépendance des nations, pas d'alliances particulières et des accords généraux pour préserver la paix. Les « grands optimistes », comme dit M. Bergson, qui ont fondé la Société des Nations, ont eu les mêmes principes et les mêmes idées.

§

Il est un écrit de M. de Talleyrand, peu connu, rarement cité, auquel on ne semble pas avoir attaché l'importance que son auteur souhaitait qu'il eût, et dans lequel on peut trouver, au contraire, le point de départ de bien des idées modernes sur ou plutôt contre la politique des alliances, souvent néfastes parce que génératrices de conflits et de guerres. Etant aux eaux, à Bourbon-l'Archambault, en 1811, M. de Talleyrand commença un travail sur Choiseul, qu'il acheva en 1816. Cet essai a été publié à la suite des *Mémoires du prince de Talleyrand* (V; 513).

Ayant parlé du Pacte de Famille avec l'Espagne, signé en 1761, dont M. de Talleyrand dit que, grâce à lui, « la France, sans affaiblir sa position continentale, en la fortifiant même, et sans prendre des engagements onéreux, était assurée pour la paix comme pour la guerre d'une coopération durable avec la puissance qui possédait alors les plus belles ressources maritimes et les riches trésors de l'Amérique et des Indes », le prince ajoute :

Si cet accord avec l'Espagne eût été fait en même temps que le Traité de Versailles avec la cour de Vienne, il est à croire que l'Angleterre n'eût jamais obtenu les succès qui ont amené la désastreuse paix de 1763.

Et dès ces mots nous voyons que l'homme qui vient d'être, durant de longues années, ministre des Affaires Extérieures, a le sens des ensembles et ne se résigne pas à voir les choses sous l'angle étroit des succès particuliers. Mais ce pourrait, en somme, n'être que vieille diplomatie, éprise de succès immédiats et guerriers. Tandis que, tout de suite, M. de Talleyrand va nous montrer qu'il a, en vérité, d'autres soucis en tête et que son but réel, durable, profond, et d'ailleurs avoué, c'est la paix. Car voici comment il continue, et ceci constitue

le plus lumineux témoignage de son ouverture d'esprit et, si l'on peut dire, de son modernisme résolument pacificateur :

Cette époque de notre histoire, écrit-il, portera sans doute les publicistes, s'il peut s'en trouver encore dans quelques années, à examiner si, en théorie générale, les traités d'alliance permanente sont utiles aux puissances qui les contractent. Ce genre de transactions est celui dont on croit en général devoir recueillir le plus de résultats avantageux. Cependant, l'expérience a prouvé que chaque puissance, en cherchant à faire pencher la balance de son côté, apporte dans cette espèce d'accord un esprit de réserve et d'égoïsme qui nuit à la cause commune. Aussitôt que les stipulations de bonne harmonie, d'assistance, de secours définis sont convenues, tous les efforts se dirigent sur les moyens d'interpréter les causes, d'éluder les demandes, d'échapper enfin aux conséquences des engagements qu'on a contractés; et, quand le *casus fœderis* devient tellement évident qu'on ne peut le méconnaître, mille circonstances deviennent alors des prétextes pour retarder les préparatifs et compliquer l'exécution des articles les plus clairs. L'allié attaqué a eu le temps de perdre des provinces, avant de recevoir un homme ou un écu de celui qui devait lui prodiguer des secours de tout genre. Les quatre coalitions formées successivement depuis la Révolution française eussent-elles été aussi promptement anéanties, si chacun des contractants eût employé de bonne foi et à temps tous les moyens dans l'intérêt de la cause commune?

Ce qu'il y a de frappant dans cette analyse due à un homme parfaitement au courant de l'histoire de son temps, c'est quelle pourrait tout aussi bien s'appliquer, par exemple, à l'Italie de 1914, laissant en plan ses deux alliés parce que « l'égoïsme sacré » lui dicte cet utile manquement à un engagement signé depuis de longues années, et renouvelé à grand orchestre il n'y avait pas si longtemps...

Dans les motifs de tiédeur des alliances, il faut aussi comp-

ter pour quelque chose le déplaisir de voir mal employés ses troupes, son artillerie, ses magasins, de voir ses régiments placés au poste le plus périlleux, de perdre des hommes, de dissiper son trésor, et souvent sans retirer d'autre avantage de sa coopération que d'assister à la prise de possession des conquêtes faites par ses alliés.

Remarques dont on pourrait, sans difficultés, faire l'application à bien des événements de la guerre de 1914-18 et des années qui ont suivi.

Mais voici où M. de Talleyrand, par la sagesse de ses vues, prend une sorte d'accent prophétique, annonçant, sans le savoir lui-même, les tentatives d'après 1918 qui tendent à un établissement durable de la Paix :

Le peu que l'on vient de dire sur une question d'un si haut intérêt et qui mériterait d'être traitée avec soin et développement, ne s'applique, comme on a pu le voir, qu'au cas où la guerre, suivant de près le traité conclu, oblige les contractants à l'exécution des clauses. Car *il n'y a personne qui ne doive regarder comme la plus belle œuvre de la politique une alliance combinée avec lenteur et sagesse entre des puissances de premier ordre, dans la vue généreuse de fixer un état de paix permanent en empêchant partout la guerre, et dont le but unique serait de forcer, par une médiation juste et imposante, au repos, à la modération et à un facile et libre échange des productions des différents pays tout pouvoir inquiet, ambitieux et prohibitif qui voudrait troubler l'équilibre général.*

C'est moi qui ai souligné, car voici, aussi clair qu'il est possible de parler en cette époque napoléonienne, un jugement de l'esprit de conquête et une annonce presque entière d'une organisation de la paix par une association des puissances, on pourrait presque dire une société des nations.

Il est toutefois nécessaire d'apporter de grandes précautions dans un pacte de cette nature, continue M. de Talleyrand; c'est *dans l'intérêt de la société européenne*, c'est dans

l'intérêt de tous qu'il doit être contracté. Il faut donc que cet intérêt soit bien constaté, bien évident; et il ne l'est pas assez si ceux qu'il touche, c'est-à-dire les nations, ne sont pas convaincues que c'est de leurs propres avantages qu'on s'est occupé. Car si elles devaient concevoir de la défiance, toute alliance des cabinets deviendrait illusoire et même dangereuse. Dans l'état de civilisation où l'Europe est parvenue, les peuples tendent partout à prendre un niveau commun; et s'ils se voyaient détournés de cette voie, ils s'en prendraient bientôt à leurs gouvernements et agiraient contre eux avec une force irrésistible.

Ce qu'il y a de vraiment étonnant dans ces paroles, c'est qu'il n'est pas ici un mot qui ne s'applique avec force à cet état démocratique de l'Europe occidentale d'après guerre, où ce qu'annonçait M. de Talleyrand est en train de se réaliser, mais avec un siècle de retard sur les pensées d'un homme issu, dirait-on, de l'ancien régime...

Les projets d'alliance chrétienne de Henri IV, de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre ont été médités dans des temps où les gouvernements avaient exclusivement toute la confiance des peuples, ajoute M. de Talleyrand. Ceux-ci remettaient alors aux mains de leurs souverains le soin de prévoir et de diriger leurs destinées. Les souverains ,de leur côté, avaient toute l'autorité nécessaire pour conduire de si grands intérêts. Les grands corps de l'Etat n'étaient que les auxiliaires du pouvoir, et si parfois ils cherchaient à diminuer son action, ce n'était jamais jusqu'au point de l'exposer à être à la disposition des peuples. L'idée de la souveraineté était entière dans les esprits, et elle se présentait partout comme une force tutélaire contre laquelle nulle résistance n'était légitime.

A une telle époque, on pouvait créer des systèmes politiques, et celui que la grande âme de Henri IV avait su concevoir aurait pu s'exécuter.

Mais les progrès de la civilisation, en élevant la partie moyenne des peuples, ont diminué la distance qui la séparait du gouvernement. C'est alors qu'on a commencé à examiner le

mécanisme et les actes de celui-ci : bientôt la critique est arrivée et a conduit à la méfiance, ce qui fait qu'aujourd'hui il faut, pour gouverner les peuples, plus de sincérité et de sagacité que l'on n'en avait besoin autrefois. Il faudrait donc beaucoup d'habileté et de prévoyance pour former, dans un tel état de choses, une de ces alliances dont le seul objet serait de garantir la paix générale.

Ces remarques critiques de M. de Talleyrand ne sont pas d'un ennemi des nouvelles tendances démocratiques : le diplomate, ici, une fois de plus, constate les faits et en tient compte, sans s'incliner aveuglément devant eux ni s'insurger non plus contre eux avec absurdité. Et ce n'est pas nous, qui vivons à une époque encore plus démocratique et qui constatons chaque jour les difficultés considérables en présence desquelles se trouvent les hommes désireux d'organiser la paix, qui protesterons contre les affirmations du principe : il faut, en effet, beaucoup d'habileté et de prévoyance pour arriver à bâtir et parfaire cette alliance universelle d'où découlera la véritable paix. Mais quel sens véritable de la vraie diplomatie, de la grande politique, quelle prévoyance dans des affirmations comme celles-ci, toujours dans le même essai sur Choiseul, quelques pages plus loin :

Les alliances qui ont la conquête pour objet sont pernicieuses : d'abord pour ceux contre qui elles sont dirigées, et en définitive pour ceux même qui les ont faites... Ces alliances ne peuvent donc, en aucun cas, former un système politique...
Mais des alliances peuvent avoir pour but, non de faire la guerre, mais de rétablir ou de maintenir la paix — non d'acquérir des provinces, mais d'assurer à chacun des contractants la conservation de ses possessions, — non de mettre en péril la tranquillité des autres Etats, mais d'empêcher qu'aucun Etat puisse menacer la sécurité des autres. Personne ne niera que des alliances dont toutes les conditions seraient calculées de manière à atteindre ce but, ne présentassent des avantages inappréciables...

J'arrête ici les citations, après avoir tenu à donner des formules qui ne sont que le développement des premières. Il n'est pas un contemporain lisant ces principes, qui ne regrette amèrement que les monarques d'Allemagne, d'Autriche et de Russie n'aient pas, avant 1914, consacré à la lecture de ces pages un certain nombre des heures qu'ils employaient à des travaux de bureaucrate ou de major de garnison : bien des angoisses, des douleurs, des tourments, des deuils, des misères de la guerre et de l'après-guerre eussent été épargnés à l'espèce humaine. Et il faut souhaiter que les sages axiomes de M. de Talleyrand, avec les appropriations que l'époque exige, soient médités par les hommes politiques de notre temps, s'ils veulent mériter les noms de conducteurs, de gardiens et de chefs de peuples, plutôt que ceux d'écervelés, d'ignorants et de criminels.

§

Dès les jours qui suivent l'avènement de Louis-Philippe, en 1830, le roi offrit à M. de Talleyrand l'ambassade de Londres, où le nouveau régime voulait « aller chercher le pivot de sa politique extérieure ». Après quelques objections de forme, relatives à son grand âge et à sa santé, M. de Talleyrand accepta.

Je me décidai, écrit-il dans ses *Mémoires* (III, 329), dans cette circonstance comme dans d'autres de ma vie, par le sentiment du devoir et par la pensée de servir mon pays. Je crus que le nouveau gouvernement ne pourrait gagner de stabilité que par le maintien de la paix, et quoique à cette époque tout le monde soutînt contre moi l'opinion que la guerre était inévitable, je me persuadai que mon nom, les services que j'avais rendus à l'Europe dans d'autres temps et mes efforts parviendraient peut-être à conjurer le malheur le plus redoutable : une guerre révolutionnaire et universelle. Je suis heureux, avant de finir ma carrière, de penser que j'y ai réussi.

Fin novembre 1830, à l'ouverture de la Conférence de Londres où l'on allait essayer de régler la situation de la Belgique, M. de Talleyrand disait dans son discours à propos du règlement de cette affaire épineuse :

Il est évident que nous n'y parviendrons pas, si nous n'apportons pas tous ici un esprit de conciliation et si nous n'avons pas tous un but commun : celui du maintien de la paix dont nous avons tous besoin.

Formules vagues, et de circonstance, dira-t-on.

Non : dans le langage de M. de Talleyrand, où les mots ont leur sens entier, car cet esprit précis ignore, pour son compte personnel, le romantisme des épithètes, une affirmation de ce genre veut exactement dire ce qu'elle exprime sans fioriture et sans charlatanisme.

Et d'ailleurs, dans une dépêche à son ministre des Affaires Etrangères, Molé, le 27 novembre 1830, M. de Talleyrand disait, et ces paroles, où l'on retrouve les idées de l'essai sur Choiseul, ont une portée qui va jusqu'à nos jours :

La France ne doit point songer à faire ce qu'on appelle des alliances. Elle doit être bien avec tout le monde et seulement mieux avec quelques puissances, c'est-à-dire entretenir avec elles des rapports d'amitié, qui s'expriment lorsque des événements politiques se présentent.

Ce genre de liens doit avoir aujourd'hui un principe différent de celui qu'il avait autrefois : *ce sont les progrès de la civilisation qui formeront désormais nos liens de parenté.* Nous devons donc chercher à nous rapprocher davantage des gouvernements où la civilisation est plus avancée : c'est là que sont nos vraies ambassades de famille...

Et, plus loin, dans la même dépêche :

L'Angleterre est la seule puissance qui, comme nous, veuille franchement la paix.

Durant des mois, à Londres, M. de Talleyrand ne

poursuivit que ce but : assurer la paix. De là, toutes les mesures qui ont fait la Belgique ce qu'elle a été jusqu'en 1914 : séparation complète et sans retour de la Belgique et de la Hollande, neutralité garantie par les puissances, refus du trône pour le duc de Nemours, soutien de la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui fut, en effet, choisi, et enfin pacification de l'Europe.

Les difficultés ne manquaient pas.

En général, dit M. de Talleyrand (*Mémoires,* IV, 243), et c'était là ma plus grande difficulté, à Paris, on ne jugeait les affaires qu'à un point de vue exclusivement français, sans faire aux autres la part qui leur était due.

Et (IV, 263), après sa dépêche du 11 août 1931, M. de Talleyrand, revenant sur tous les courants qui se partageaient alors l'Europe, d'ajouter :

Tout cela avait conduit où l'on était. Mon affaire était que cela y conduirait sans guerre, et il n'y en avait point encore.

Et là-dessus il continue, ce qui montre que ce diplomate pacifiste n'était pas non plus un rêveur et un nigaud :

Cela nous avait, en tout cas, donné le temps de faire une armée.

Les vues de M. de Talleyrand sur la paix étaient, d'ailleurs, tout autant françaises qu'européennes. Le 15 septembre 1831, il écrivait à la princesse de Vaudémont (IV, 295) :

Quand on est conquérant, l'action continuelle s'explique, mais quand on arrive par le choix populaire, c'est la tranquillité que l'on demande au souverain. Les passions ne peuvent être étouffées par lui qu'au moyen de la paix. Il faut ne parler que de paix, la mettre dans tous les discours, dans tous les actes. C'est là ce qui établit, et cela uniquement.

On croirait presque, à lire ceci, qu'Aristide Briand faisait des *Mémoires du prince de Talleyrand* son bréviaire. On sait, cependant, qu'il lisait peu, et sans doute moins encore que M. de Talleyrand lui-même.

On ne peut trop repousser toutes les fantaisies militaires des personnes qui entourent notre famille royale. Ces gens-là ne veulent et ne savent que cela : ce n'est pas notre intérêt de jamais les écouter. Il faut être bien pour eux, mais ne leur passer aucun crédit. Etablissons-nous. Le roi et sa famille ont de quoi être aimés par la France : on a besoin d'eux. S'il y a paix, c'est par eux que le bien-être vient; s'il y a guerre, c'est par les hommes d'armes qui veulent plaire aux vanités du pays, et ces vanités-là ne durent qu'un temps. Le roi fonde, et la paix est son seul moyen.

Le 2 juin 1832, M. de Talleyrand pouvait écrire à la même, avec une juste fierté (IV, 465) :

J'ai fait ce qu'un autre ne pouvait pas faire, c'est d'avoir conservé les cinq puissances ensemble.

Et dans cette grande affaire de la Belgique, qui menaça vingt fois d'être le point de départ d'une guerre européenne, on peut certes avancer que si M. de Talleyrand parvint à ce résultat pacifique, c'est en partie grâce à son prestige et à son habileté diplomatique qu'il arriva à ses fins, puisqu'il fut même accusé par lord Londonderry, en plein Parlement anglais, de mener le ministère de Sa Majesté Britannique par le bout du nez, mais, jugeant aujourd'hui sur pièces, nous sommes également obligés de dire que c'est parce que M. de Talleyrand avait une vraie doctrine de paix et d'entente européenne, et parce qu'il suivit cette politique avec ténacité, qu'il remporta l'immense succès qui fut son dernier triomphe diplomatique, et peut-être le plus fécond de tous.

LOUIS THOMAS.

UNE
SOURCE INCONNUE DES ERREURS
DU « ROI S'AMUSE »

—

Qui oserait prétendre aujourd'hui que le *Roi s'amuse* peut être regardé comme présentant une valeur quelconque en tant que document reconstituant une époque? Dans *Marion*, dans *Hernani*, les personnages historiques n'étaient pas si outrageusement travestis. Quelque chose de l'atmosphère du temps s'y respirait encore et les cours de Louis XIII et de Charles-Quint présentaient cet aspect suffisant de vraisemblance que nous retrouverons dans *Ruy Blas*. Recevons-nous du *Roi s'amuse* même impression? Non. Dans les drames précités, le poète avait, pour ses personnages de premier plan, composé des êtres de pure fiction comme Didier, Hernani; les figures historiques se mouvant autour de l'action semblaient n'être là que pour hausser l'intérêt du drame, le situer plus intensément dans le temps, et par là éveiller davantage notre curiosité et accentuer la qualité de l'ouvrage. Renonçant à cette élémentaire prudence, et renouvelant l'erreur de *Cromwell*, Victor Hugo ose, dans *le Roi s'amuse*, s'attaquer à ces personnages que les siècles ont changés en statues, dont l'Histoire a fixé les traits et dont la Légende a tissé le manteau. Fatalement le poète les modifiera et les historiens reconnaîtront difficilement leurs habituels François Ier, Saint-Vallier, Triboulet.

Mais est-ce dans sa seule imagination que Victor Hugo

trouva les éléments de sa fantaisie, ou bien, au contraire, aurait-il été poussé à cette fâcheuse transformation par la lecture d'ouvrages qu'on ne lit plus aujourd'hui, mais qui semblaient alors posséder une incontestable valeur? En ce cas, Victor Hugo aurait-il agi volontairement ou à son insu? En falsifiant ainsi l'histoire et en la présentant ainsi masquée au public comme véridique, le dramaturge était-il dupe ou dupeur? La question est d'importance. En vain déjà deux historiens ont été, à notre connaissance, attirés par cette énigme... Souhaitons que cette étude aide à sa définitive solution. Le prochain centenaire de la première représentation du *Roi s'amuse* en justifie tout au moins *l'examen*.

§

Certes, l'Art a ses droits; et les tréteaux du théâtre, même aux temps romantiques, n'étaient point appelés à devenir chaire d'Histoire. Mais encore? N'est-ce pas faire trop bon marché des réalités que présenter François Ier sous son seul aspect de libertin, bellâtre et vulgaire, au milieu de sa cour corrompue ou fréquentant les bouges? Ce prince, dont la politique à la fois tortueuse et outrancière, dont le stupide faste et le fol orgueil furent si funestes à nos finances est bien celui qui dira à Blanche (Acte III, sc. II) :

Sais-tu qui nous sommes?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesse, Honneurs, Plaisirs, Pouvoir sans frein ni loi,
Tout est pour Moi, Tout est à Moi. Je suis le Roi!

Accoté au profil de ce jouisseur égoïste dont le sourire protecteur fut caution si peu sûre pour beaucoup qui s'y abandonnèrent et que le bûcher recueillit..., il y en a un autre qui vaut « *escu d'or au soleil* ». C'est le profil du roi qui dota Paris de ce Collège de France, « *basty en hommes* », suivant la forte expression d'Et. Pasquier,

du roi mécène qui accueillit Benvenuto exilé et fut l'hôte de Léonard en son déclin, du roi enfin qui, par l'appui octroyé aux pilotes Jehan Fonteneau, Jehan Ango, Jacques Cartier et quelques autres, peut être considéré comme le promoteur de la Colonisation Française. Et puis, dans le tourbillon de fêtes que fut sa vie, ce « *prince charmant* » — à qui la captivité de Madrid ajoute encore une sympathie — qui, du même caprice, aimait épée, truelle, plume, ciseau et pinceau, n'a-t-il pas fait, presque simultanément, surgir ici « *du désert de Fontainebleau la plus plaisante demeure de la chrestienté* », au dire de Brantôme, et là, des bruyères et des marais, de Sologne, cette fleur féerique du génie national renaissant, ce Chambord que Charles-Quint regardait comme *ung abrégé de ce que peuvent produire les forces génie et industrie humaines?* N'a-t-il pas aussi entrepris sur nouveaux plans la reconstruction du Louvre et de Saint-Germain? Tous ces faits, objecta-t-on, sont postérieurs à l'année 152., où se place l'action du *Roi s'amuse?* Oui; mais il est dommage que, pour ce motif, Victor Hugo se soit cru autorisé d'écrire (Ac. I, sc. IV) :

TRIB. : Des savants à la Cour! monstruosité rare!
LE ROI : Fais entendre raison à ma sœur de Navarre.
Elle veut m'entourer de savants. . . . .
. . . .
TRIB : . . . . Vous rêvez
De vouloir des savants!
LE ROI : Moi! foi de gentilhomme
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme!

Ce parti pris de l'auteur et son intransigeance à l'affirmer et à le maintenir demeurent à la base des difficultés que la pièce eut à subir : suspension, interdiction, procès, etc. Au temps des répétitions à la Comédie-Française, le ministre du Commerce de qui relevaient les théâtres, M. le comte d'Argout, dont l'attention a été éveillée par les rumeurs de coulisses, prie le poète de lui

communiquer son manuscrit, il essuie un refus net; et si quelques jours après, par l'intermédiaire de Mérimée, son chef de cabinet, il obtient de Victor Hugo une entrevue, de quel ton celui-ci soutient-il « *qu'en peignant François I*er*, c'est François I*er *qu'il a voulu peindre* », et lorsque le représentant de Louis-Philippe lui objecte que François Ier passant pour être fort mal traité dans la pièce, le principe monarchique souffrirait de cette attaque à un des rois les plus populaires en France, l'auteur refuse toute atténuation à son texte, objectant *qu'avant l'intérêt de la Royauté il y avait l'intérêt de l'Histoire* (V. H. raconté). Pour parler si haut, Hugo avait-il accumulé une documentation si puissamment établie?... De quelle mine secrète avait-il extrait ces matériaux critiques dont les qualités précieuses devaient — selon les préfaces de *Cromwell* et de *Marion* — assurer des bases solides « *à ce théâtre, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion* » ?...

Pour répondre à ces deux questions, remontons d'abord deux ans en arrière.

En 1830! Au Théâtre-François, depuis le 25 février, la bataille vibrante de sifflets, tonnante de bravos persiste: Joanny, le mutilé de l'épopée napoléonienne « *don Ruy* » peut, en son journal, mentionner au 5 juin : « *Hernani a traversé* 33 *représentations au milieu d'attaques continuelles, c'est une guerre!* » et le 22 juin : « *Le public semble en avoir assez, moi aussi...* » La Révolution de juillet approche, la politique après la littérature va zébrer d'éclairs le ciel orageux des « Trois Glorieuses ».

Durant ces temps héroïques, en avril, paraît un roman... en un gros in-8° de 26 feuilles portant en titre sur sa couverture jaune :

Les deux fous. 1524. HISTOIRE DU TEMPS DE FRANÇOIS Ier PAR PAUL L (ACROIX) JACOB, BIBLIOPHILE, A PARIS,

CHEZ EUGÈNE RENDUEL, 22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS. [IMP. DUCESSOIS].

Et voici que dans son N° du 23 septembre la sévère *Gazette Littéraire* (Paulin, place des Italiens) confirme l'opinion publique durant ces cinq mois : « *C'est un beau succès, ce qui est rare, et qui le mérite, ce qui l'est encore plus.* »

Depuis, la mode ayant souvent changé, ce volume, du reste rarissime, demeure enseveli aux rayons poudreux du haut des bibliothèques, mais son titre mériterait peut-être de sortir de l'oubli, s'il était acquis que ce livre-là fournit à Victor Hugo la première idée du grand drame en vers que, deux ans après, le poète allait composer — encore aux grondements de l'émeute ! — ce *Roi s'amuse,* qui devait fournir aux annales du théâtre une carrière si singulière, et dont le manuscrit, daté du 3 au 23 juin 1832, authentifie pour nous le Centenaire.

Peut-être, après avoir feuilleté ce vieux bouquin, comprendrons-nous mieux pourquoi *le Roi s'amuse* ne réussit pas au théâtre, pourquoi cette pièce en dépit de profondes qualités dramatiques, amuse peu et n'émeut guère, et pourquoi enfin, malgré les incontestables beautés lyriques que le Génie de Hugo y a encloses, elle demeure de beaucoup inférieure à ses autres grands drames en vers.

En lisant aujourd'hui *Les deux Fous,* on peut deviner le sursaut de plaisir — national si j'ose dire — qui dut saluer les pages de cette chronique « *en style à couleur locale !* » Tandis qu'à la Comédie le jeune Hugo faisait avec sa bande furieusement retentir le cor de *Hernani,* et en somptueuse tirade étalait comme un impérial manteau la politique de Charles-Quint, un ami du poète, son cadet de quatre ans, Paul Lacroix, sous son pseudonyme, semblait vouloir doucement réveiller les échos du vieux Paris par des accords de buccins fredonnant en sourdine je ne sais quel refrain de légendaire chanson

française comme la fameuse « *Tintelore fredore* » de Marignan.

Tout au long du *Roi s'amuse,* on l'attendra, cet hommage dû au Roi-Chevalier. Enfin, sur le fond sombre du 5e acte, par une lueur d'éclair, le portrait surgira nerveusement brossé ,en huit vers d'épopée dont aussitôt la pourpre glorieuse s'estompera toute vert-de-grisée d'ironie...

A l'encontre de ce réquisitoire féroce, Paul Lacroix, dans *Les Deux Fous,* avait su se garder de choquer le sentiment général. Défendre de son épée, la nuit au carrefour de la Croix du Trahoir, une belle inconnue (Diane) contre les entreprises hardies de malandrins et leur faire généreusement grâce, n'est-ce pas façon loyalement galante et d'une saveur autrement conforme au vœu populaire que, sous le déguisement de Gaucher Mahiet, corrompre dame Bérarde à grand renfort de bagues et d'écus?

Laissons ces détails. *Le Roi s'amuse* pourrait en sous-titre porter :

La Malédiction de M. de Saint-Vallier

et *Les Deux Fous:*

La Grace de M. de Saint-Vallier

De celle-ci découle celle-là, comme le Drame de l'un, du Roman de l'autre.

§

En histoire — « science conjecturale », comme disait Renan — il faut se méfier : telle croyance, hier affirmée vérité, peut demain être dénoncée comme erreur; ainsi les lettrés sont aujourd'hui quasi unanimes, je pense, à reconnaître que Diane de Poitiers ne fut jamais la maîtresse de François Ier, qu'elle ne devint même la fameuse favorite du jeune Dauphin (le futur Henri II) que vers 1540, étant veuve de M. de Brézé depuis tantôt neuf ans,

et quand elle-même, toujours belle à souhait, touchait la quarantaine.

En 1830, on pensait autrement (1). Ce n'est qu'en 1866 que M. Georges Guiffrey publiera les *Lettres inédites de Dianne* et en 1867 le *Procès criminel de Jehan de Poytiers, Seigneur de Sainct-Vallier.* Et pourtant quand on lit *Les Deux Fous* et leurs nombreuses notes, on reste convaincu que Paul Lacroix connut la presque totalité de ces pièces. Il aurait pu, sur ces documents d'archives, étayer en suivant la vérité une œuvre autrement originale et féconde que cette œuvre d'imagination où sa vaste et consciencieuse érudition ne sert que de parures et d'illusoires alibis, suivant la manière qui assurait le succès aux *Soirées de Walter Scott.* Ainsi bâtira-t-il cette chronique dont le « deus ex machina » s'appelle Corneille Agrippa de Nettesheym, médecin-astrologue et confident de Mme Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême et mère du roi (2). Il faut voir comment « *ce grand maigre, aux yeux mi-clos, aux cheveux roux débordant d'un chaperon de laine jaune saillant sur le front et attaché seulement par un cordon de cuir dit* bonnet à la Marabaise *emmitouflé d'une robe noire, longue, ouverte en la poitrine sur un pourpoint brodé de signes cabalistiques et toujours suivi de son fameux chien noir...* » (3) conduisait magistralement les

(1) L'anecdote rapportée en termes si vifs par Brantôme n'était-elle pas en quelque sorte authentifiée par Mathieu, Mézeray, Bayle, le P. Anselme, et même acceptée par Mme de La Fayette... « *qui ne scayt par quels moyens...* » *Diane, dont la beauté estoit admirable, obtint la vie de son père!*

(2) Cette princesse, née en 1476, aimait si follement le duc Charles de Bourbon ,de 13 ans plus jeune qu'elle, qu'en 1515 elle obtint pour ce jeune homme de 26 ans l'épée de connétable. Elle espérait s'en faire épouser, mais il la berna et finalement refusa. Piquée au vif, la princesse vit son amour se changer en haine violente. Pour ruiner son infidèle, elle lui suscita un procès en revendication d'héritage, et, au mépris de tout droit, fit mettre sous séquestre tous ses biens. Dépouillé, le connétable prit le parti de se liguer secrètement avec le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne qui lui donna contre la France le commandement de ses armées. Dans son roman, Paul Lacroix suit très habilement la trame historique de cette trahison qui arriva en 1523.

(3) Ce *Splendidâ famâ Doctor*, cet *auratus eques*, ce *Faustus junior*,

personnages à l'action. A tous, l'auteur fait parler une langue vive et enjouée, conçue sur celle de ce Clément Marot dont lui-même, dès l'âge de 18 ans, avait publié une édition des Œuvres; et pour chacun de ces personnages — même aux comparses — il appliquera son soin constant à conserver la physionomie et le caractère tels que l'Histoire ou la Légende les avaient transmis.

Il n'y a que deux exceptions où le romancier usa de la plus libre fantaisie; mais elles sont capitales. Elles concernent deux des principaux personnages : M. le comte de Saint-Vallier et son gendre M. Louis de Brézé.

Ces figures sont complètement modifiées et nous allons voir — à notre stupeur — que cette donnée capricieuse dont l'invention est nettement imputable à Paul Lacroix se retrouve intégralement transmise dans le *Roi s'amuse!*

Une preuve des Sources du *Roi s'amuse* serait ainsi fournie — non directement par les recherches scrupuleuses qu'on était en droit d'attendre de Victor Hugo, — mais par une dérivation romancière, à tendance étrangement erronée.

§

Consultons d'abord les faits historiques :

Le 17 octobre 1523, quand sur l'échafaud de la Grève

qui, sous le nom de Her Trippa, essuiera les plus grossières railleries de Panurge (Pant. III, ch. XXV), encourut en effet la disgrâce de la Régente par ses intrigues avec le connétable. En vain, pour rentrer en faveur, dédia-t-il à la docte sœur du roi : *De Sacramento matrimonii declamatio*, imp. chez François Juste, devant Notre-Dame-de-Confort, 1526. Il dut passer en Flandre comme archiviste, indiciaire et historiographe de l'Empereur, non sans avoir exhalé sa bile : « *Bourbon comme jadis Naboth a péri, et l'impie Jézabel a pris possession de sa vigne. Nouvel Elie, j'ai encouru sa haine par amour de la Vérité, mais un ange du Seigneur m'a prévenu et sauvé des embûches de cette femme.* (25 juillet 1528.) »

De cet aventurier de génie, le bibliophile Jacob, le premier, sentit l'intérêt. Nul mieux que ce célèbre kabbaliste (1486-1535) ne pouvait exciter la curiosité des lecteurs après avoir si étrangement forcé l'intérêt de ses contemporains. N'avait-il pas publié un traité sur la *Prééminence du sexe féminin*, un autre sur l'*Incertitude et la Vanité des Sciences et des Arts*, un troisième sur le *Péché originel;* toutes questions jusque-là réservées aux seuls docteurs orthodoxes, et qu'il avait su imprégner d'un subtil et indéniable esprit de libre examen? Questions qui restaient d'actualité en 1830... comme encore aujourd'hui!

sa condamnation à mort fut commuée en réclusion perpétuelle (4), le comte de Saint-Vallier, étant né en 1475, n'avait que 48 ans, tandis que M. de Brézé, né en 1459, en avait déjà 64.

Ce dernier, veuf sans enfants et déjà sur le retour, était, en 1515, tombé amoureux de Diane alors dans tout l'éclat de ses frais quinze ans; les noces en grandes pompes avaient été célébrées à l'hôtel de ce fameux Connétable de Bourbon dont M. de Saint-Vallier était parent et dont il deviendra bientôt le confident et, qui sait?... le complice.

Ce M. de Saint-Vallier et de Valentinois, malgré l'énorme disproportion d'âge des futurs (41 ans!) était ravi de ce mariage, car si son gendre était âgé et petit, il était, d'autre part, encore plus riche que lui-même, et de plus Gouverneur et Sénéchal de Normandie, veneur royal, capitaine de Rouen et de Caen, et surtout très bien en cour royale, à tel point que maintenant si le beau-père jeune obtient cette rémission, c'est, en dit le texte officiel « *à la requeste de nostre amé cousin le Grand Sénéchal* »; le gendre vieux!

Le 23 juillet 1531, ce grand seigneur était inhumé en la chapelle de la Vierge à la cathédrale de Rouen où sa veuve, Mme Diane de Poitiers, lui fera ériger un mausolée d'albâtre et de marbre noir qui demeure un des plus beaux monuments français du XVIe siècle. Entre les quatre figures allégoriques, Victoire et Foi, Prudence et Gloire, le cénotaphe est couronné par l'effigie équestre armée de toutes pièces, heaume en tête et épée en main, du guerrier qui combattit sous quatre rois; au-dessous c'est ce célèbre gisant que Jean Goujon tailla dans le marbre, gisant dont le corps étendu ne mesure guère que 1 m. 55, mais qui, nu et bien droit, reste en

(4) Il ne sortit définitivement du donjon de Loches qu'après deux ans de captivité, en 1527, non par l'influence de Diane, mais en vertu d'un article spécial du Traité de Madrid qui stipulait la grâce pleine et entière de tous les complices du connétable.

sa roideur macabre tellement expressif qu'il semblerait exécuté d'après un moule pris sur nature (5).

Comment Paul Lacroix va-t-il faire renaître cette altière figure et transporter dans le roman ces faits d'histoire?

En auteur avisé qui sait que le secret est d'abord de plaire et de toucher.

Il n'ignore point que la règle fondamentale de toute fiction bien conçue exige que le beau-père soit plus âgé que le gendre selon la même loi de nature qui veut que le fils ne soit pas né devant son père... Tout aussitôt les âges s'intervertissent : M. de Saint-Vallier se mue en sexagénaire — changement facile et conforme à la légende, — ses cheveux n'avaient-ils pas d'un seul coup blanchi à la lecture de sa sentence de mort?... Avec les ans il acquiert aussi la sympathie. Sa fidélité à son parent de Bourbon touche à l'héroïsme, et le Saint-Vallier de l'Histoire qui tremblait tant, qui avait si peur et ne s'en cachait guère, l'écrivant à tout le monde, devient un de ces vieux gentilhommes, champions de l'Honneur comme le farouche vieillard aux tableaux de *Hernani!* Jugez-en par ce dialogue avec sa fille qui a pu le visiter dans son cachot de la Conciergerie :

J'étais pâmée [dit-elle] en la ruë, ne sais en quel endroit, mais en ce temps un des plus excellents seigneurs de la cour qui se dit cousin du roi, et qui a nom Monsieur de Valois... — Oh! pauvre Diane, ô ma fille, insensée brebis en proie au loup ravissant! — J'ai ferme assurance que vous penserez d'aultre façon alors que par l'entremise dudit Monsieur de Valois, j'aurai pour vous obtenu... — C'est fausseté et abusion manifestes! Dieu t'en garde, ma fille! Je préfère la géhenne

(5) Ce mausolée, commencé le 27 mars 1536, porte une inscription latine qui se peut ainsi traduire : « Louis de Brézé, Diane de Poitiers désolée de la mort de son mari, t'a élevé ce sépulcre. Jadis ton inséparable et très fidèle épouse, ce qu'elle te fut au lit, elle le sera dans le tombeau. » La grande sénéchale est elle-même représentée à genoux, en habits de deuil et mains jointes dans l'entrecolonnement de gauche, à la tête du gisant.

et le supplice à ma grâce dont j'aurais affront par devant la mémoire de mes aïeux. Dans ce cas, plus n'oserai-je jamais passer par la vieille galerie de mon château de Pisançon (6), en laquelle sont rangées les ymages, armures et trophées de ceux-là qui, sans macule, m'ont transmis le très antique et très noble nom de Saint-Vallier!

A mesure que le beau-père acquiert avec l'âge vertu et sympathie, son gendre, en rajeunissant, en perd autant... N'est-ce pas lui, le lâche, qui — par espies — a découvert la conspiration du connétable pour se pousser en faveur? Sous la tutelle de ce jaloux, Mme Diane ne languit-elle pas seulette en un sombre château de Normandie sans avoir vu son père depuis tantôt trois ans...?

Moralement, M. de Brézé est devenu une horreur, et comme Paul Lacroix ne pratique pas l'antithèse — parfois généreuse — de Hugo, voilà que sous sa plume le monstre se revêt d'une complète harmonie d'âme et de corps! Notre pauvre grand sénéchal se voit agrémenté d'une bosse au dos et d'une figure pleine de hideur. Ce n'est pas tout encore.

En voulant s'assurer la bonne fortune de transmettre au roi la première nouvelle de la conspiration du connétable, le Louis de Brézé de l'Histoire était devenu sans s'en douter, comme le fait bien remarquer M. Guiffrey, le dénonciateur de son beau-père. Aussi d'abord par regret, un peu par affection, beaucoup par intérêt sans doute, le gendre-vieux de l'Histoire était venu au secours du beau-père jeune, et l'avait de son mieux gardé de la mort infâme afin d'obvier à la confiscation des biens du supplicié au profit de la Couronne qui l'eût privé de l'héritage; maintenant, gendre-jeune, il sera l'instrument conscient de la disgrâce du pauvre Saint-Vallier; c'est lui qui, dans la noirceur de son âme, ima-

(6) Cette seigneurie est plusieurs fois mentionnée dans les actes inventoriés par M. Guiffrey comme étant une résidence de Jean de Poitiers, comte de Valentinois et de Sainct-Vallier.

gine contre sa victime une terrible accusation de sorcellerie... si bien que le gros archevêque-chancelier, Antoine Duprat (encore une silhouette tracée d'un fin crayon dans le roman) devant qui il témoigne « *ne comprend pourquoi il se montre si forcené à voloir le trespas de son beau-père? — Parce qu'il a requis contre moi,* répond Brézé, *jugement infâme, jugement en impuissance à la cour de l'Official de Rouen si bien que partout autour de moi volent ris, huées et brocards* ». Et le magistrat-prélat, qui fut lui-même autrefois marié, en riant lui réplique :

Monsieur le Sénéchal, pour vaincre les incrédules et étouffer les risées, il ne fallait, devant l'arrêt, que jeter en moule deux petits sénéchaux et faire ainsi votre preuve en face de l'Officialité! Argumentons, vous êtes impuissant ou non? Si l'êtes, ne l'êtes encore devenu, le deviendrez plus, Monsieur de Saint-Vallier vivant? Voire! j'estime que M. votre beau-père ne sait pas l'art de nouer l'aiguillette.

Cependant ce bon bibliophile Jacob, sentant qu'il exagère, glisse en note (page 375):

L'impuissance de M. de Brézé est loin d'être attestée par l'histoire, mais on peut l'inférer d'après divers rapprochements : il n'eut point d'enfants de sa première femme Catherine de Dreux, et la première fille (7) que lui donna Diane, et qui se maria à Claude de Lorraine, duc d'Aumale, ne naquit qu'en 1525, étrange coïncidence avec la grâce de M. de Saint-Vallier...

Passons au *Roi s'amuse :* Triboulet (Ac. I, sc. V.) dans son apostrophe célèbre ricane ainsi:

> Quelle rage à présent vient vous prendre
> D'avoir des petits-fils de Monsieur votre gendre?
> Votre gendre est affreux, mal bâti, mal tourné,
> Marqué d'une verrue au beau milieu du né,
> Borgne disent les uns, velu, chétif et blême.

(7) La seconde épousa Robert de La Marck ,seigneur de Bouillon.

(*désignant M. de Cossé :*)

Ventru comme Monsieur, bossu comme moi-même,
Qui verrait votre fille à son côté, rirait.
Si le roi n'y mettait bon ordre, il vous ferait
Des petits-fils tortus, des petits-fils horribles
Roux, brèche-dents, manqués, effroyables, risibles,
Ventrus comme Monsieur et bossus comme moi!
Votre gendre est trop laid! Laissez faire le roi,
Et vous aurez un jour des petits-fils ingambes,
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

M. Georges Lenotre (*Le Temps,* 19 octobre 1929) cherchant lui aussi d'où Hugo avait pu tirer l'idée de la tirade de Saint-Vallier conclut « *qu'il apparaît certain que l'intrusion du père de Diane apostrophant le roi dans son Louvre est une pure invention romantique* (8). *Le pauvre homme enfermé entre quatre murs et tremblant de fièvre* (9) *était bien incapable d'une si théâtrale prouesse. La fantaisie d'un poète lui attribue trois siècles plus tard ce fait imaginaire, le magnifie en quelques beaux vers et voilà notre oublié, immortel* » !

Il n'y a rien à reprendre à ce jugement.

Paul Lacroix dans son roman avait consciencieusement suivi les données historiques qui lui fournissaient au reste de fort émouvantes scènes de prison avec torture, dégradation, interrogatoire et crise de folie furieuse!

Reste à examiner quels autres emprunts il semble que Victor Hugo dut puiser à la même source pour composer ce protagoniste dont le seul nom dérivé du vieux verbe

(8) Invention qui tourne à l'habitude; déjà Hernani menaçait, Ac. I, sc. IV :

Le jour tu ne pourras, ô Roi, tourner la tête
Sans me voir immobile et sombre dans la fête.
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô Roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi.

Comme Saint-Vallier, Nangis, Silva, Salluste, Barberousse se sont à peu près mis en tête :

De venir vous troubler ainsi dans chaque fête...

(9) La fièvre dite Saint-Vallier, provoquée par un choc moral très violent.

« *Tribouler* » atteste — comme l'avait signalé Paul Lacroix — les tribulations que le pauvre insensé, souffre-douleur des courtisans, avait à supporter à la cour de Louis XII et de François Ier. Tout au long des *Deux Fous* Triboulet n'a qu'un but, qu'un désir, qu'une ambition : parvenir à la charge de premier fol royal à titre d'office, que détient avec une singulière vanité le vieux Caillette. Cependant, jour d'espoir, aux fêtes du baptême où, à Moulins, le jeune François Ier s'était rendu pour tenir sur les fonts l'héritier du Connétable, le vieux bouffon se pend de désespoir d'avoir été vaincu en folie par son camarade. Mais le roi, plus sensible à la perte de son fol qu'à celle d'un ministre, et afin de perpétuer le nom du défunt qu'il chérissait, exige que le fils de Caillette lui succède dans l'office de bouffon de cour. En vain le Connétable et Saint-Vallier s'opposent à ce choix peu en rapport avec la parfaite éducation qu'a reçue le jeune homme et avec sa souple élégance. N'avait-il pas en effet, par une faveur spéciale peu conforme à sa naissance et à sa condition, profité des leçons que le comte de Saint-Vallier faisait donner à sa fille unique? Quand des intérêts de fortune eurent formé l'alliance de Diane avec le Grand-Sénéchal, Caillette, qui avait montré jusque-là l'insouciance et l'ardeur ordinaires à son âge, prit un caractère sombre, mélancolique et chercha dans l'étude un adoucissement aux souffrances de son âme amoureuse et tendre pour laquelle la célébrité de son père était en sus une amère source de chagrins... En vain donc ce charmant cavalier de 24 ans repoussa-t-il cette honteuse succession; il fallut obéir à l'ordre despotique. « *Je veux,* disait le roi, *foi de gentilhomme, les bouffons jusqu'à ce jour, ici et ailleurs, étaient grossiers de leurs personnes, balourds d'allure et sots de propos, je veux enfreindre cette basse coutume, et désormais Ortis et Triboulet auront des frères issus et nourris ès bonnes disciplines.* »

Ainsi Caillette II, promu en succession de son père « *fou à titre d'office* », au lieu de divertir la cour par ignobles culbutes et frivoles jeux de mots, eut désormais pour mission de distribuer en un langage discret et ingénu aux courtisans et au roi lui-même des leçons de sage prud'homie.

Un programme tout opposé à celui que Victor Hugo assigne à son Triboulet :

Ce noir démon qui conseille le maître.

Mais revenons au roman de Paul Lacroix. Cette nomination de Caillette II exaspère Triboulet qui, désespérant d'honnêtement jamais supplanter son nouveau maître ès folie, désormais s'ingéniera par les voies les plus tortueuses à satisfaire son âpre jalousie.

Toujours la basse envie de « *ce stupide papegeai porteur de clochettes* » entravera les nobles desseins du charmant jeune homme. Hélas! déjà rival du roi par son amour envers Diane, martyr de sa ridicule destinée, Caillette II dont l'auteur a chargé la tête de généreuses initiatives, gonflé le cœur d'amour, empli souvent les yeux des larmes du désespoir, se verra en fin de compte vaincu par cet ignoble diseur de sornettes *au rire bruyant et aigre comme une crécelle de Vendredi-Saint*. Après l'avoir empoisonné traîtreusement avec la complicité tacite du roi, Triboulet pourra s'écrier en agitant ses grelots : *Sainte Cornemuse, priez pour le défunt Caillette, maintenant je suis premier fol à titre d'office royal!*

Ni Rabelais, ni Brantôme, ni Bonaventure Despériers, ni aucune des historiettes plus ou moins suspectes rapportées sur Triboulet, n'avait signalé chez lui ce caractère de jaloux.

Paul Lacroix le premier l'en gratifie. Et Victor Hugo, avec son besoin d'amplifier, changera cette jalousie individuelle en haine générale :

Etourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
Traverser chaque jour, comme un mauvais génie
Des fêtes qui pour nous ne sont qu'une ironie,
Démolir le bonheur des heureux par ennui
N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui
Et contre tous, partout où le hasard vous pose
Porter toujours en soi, mêler à toute chose
Et garder, et cacher sous un rire moqueur,
Un fond de vieille haine extravasée au cœur.

La raison première de cette haine, Triboulet nous l'a dénoncée :

Oh! Dieu, triste et l'humeur mauvaise
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût et de difformité,
Jaloux de toute force et de toute beauté!

Mais après avoir physiquement si disgracié ce pauvre M. de Brézé, Paul Lacroix ne l'avait-il pas complété de sentiments analogues, identiques à ceux-ci : *Il se vengeait,* écrit-il, *de sa laideur et de ses infirmités par tout le mal qu'il pouvait faire à son prochain, et son plus grand regret était né de n'en pouvoir faire assez!*

En transposant ainsi ce caractère du Brézé fictif de Lacroix en son Triboulet du *Roi s'amuse,* Victor Hugo allait pouvoir développer sa thèse, et son héros pourra dire :

Ah! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel, et bien lâche en effet
Oh rage, être bouffon, ô rage être difforme
Toujours cette pensée! et qu'on veille ou qu'on dorme
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour.

Dans son Reliquat de *L'Homme qui rit* (1869), Victor Hugo développera de fort probantes considérations sur la psychologie de ces malheureux porte-marotte :

La nature ébauche volontiers l'horrible mais pour achever le monstre, il faut l'Homme. Pourquoi des monstres? Pour

rire! Le bouffon de cour est un fait mixte, pris comme produit physique il indique chez ceux qui l'ont inventé une forte préméditation; on le suppose fortuit, il est voulu! cet amuseur est un torturé : la chaîne de l'avorton désopile, le pauvre est le condiment du riche. Vulcain bancal rend Mercure plus léger; ce repoussoir se résout en embellissement, il existe des ombres illuminantes; il faut une ombre à la gloire, et près des belles ce magot!

Mais qui a fourni au poète les premiers éléments de cette recherche sur ces pauvres amuseurs du trône? Hésiterons-nous à répondre : c'est Paul Lacroix; non seulement par son roman, mais encore par un travail spécial de documentation historique qu'il dut mettre à la disposition de son ami. Nous avons dit que dès la parution en 1830, *Les Deux Fous* s'affirmèrent en succès et la réussite se continua tellement, qu'en 1837 l'auteur en donnera la dernière édition chez l'éditeur des Mémoires de Chateaubriand et des œuvres de Delavigne, de Vigny et de Balzac, chez Delloye et Lecou, 5, place de la Bourse.

Cette fois, *Les deux Fous* — 2 volumes in-8 — seront précédés d'un *Essai historique sur les fous des Rois de France*, travail documentaire très soigné de 144 pages qui, au dire de l'auteur, n'est que « *l'analyse complète des* FOUS A TITRE D'OFFICE *que nous préparons depuis longtemps* ». On ne peut nier que les notes prises par Hugo et reproduites pages 393-4-5 par les soins de M. Gustave Simon (Edition Nationale : œuvres complètes. Théâtre tome II) ne présentent une très curieuse analogie avec cette étude.

Elles semblent même n'avoir pas d'autre origine... Dans la préface de la première édition des *Deux Fous* datée de janvier 1830, cet écrivain de 24 ans, avec une exagération bien romantique disait : « *Dans ma vie de bibliothèque et de cabinet j'ai peu vu par mes yeux, mais beaucoup lu et beaucoup médité.* » Qui connaîtra jamais

la part, modeste mais active, effacée mais féconde, de collaboration officieuse que ce jeune érudit put fournir dans le développement de l'œuvre de Hugo? Peut-être est-ce sur une réflexion de lui que le poète substitua le marquis de Saverny au bouffon L'Angely (Acte I, scène I sur le manuscrit daté du 1er juin 1829) de cette *Marion de Lorme,* dont tant de vers passeront dans le *Roi s'amuse.*

Certes le tranquille bibliophile Jacob ne devait ni aux soirs de *Hernani,* ni à ceux de *Marion,* manifester un aussi truculent enthousiasme que les Du Seigneur, les Nanteuil, les Gautier, les Deschamps et les Pétrus Borel, mais sa part d'affection en fut-elle moins sûre et son concours moins sollicité?... Un trait nous laisserait deviner que l'orgueil de Hugo savait tout de même discrètement en témoigner la gratitude à son ami.

Le 22 novembre 1832 à cette première du *Roi s'amuse* qui devait cinquante ans attendre son lendemain, Victor Hugo avait réservé à Paul Lacroix une place toute particulière, non pas parmi les amis habilement dispersés dans la salle, de l'orchestre à l'amphithéâtre en passant par les baignoires, les balcons et les loges, mais de l'autre côté du rideau, à côté des acteurs, avec ceux qui présentent l'œuvre au jugement du public.

Tandis que l'auteur avec sa femme et Paul Foucher occupent la petite loge de scène, au rez-de-chaussée de gauche, ayant en face le directeur de la Comédie-Française, Jouslin de Lasalle et MM. Laverpillière et Dupaty, membres de la Commission des Théâtres, Paul Lacroix et sa femme sont installés dans la loge au-dessus de celle de Victor Hugo et font vis-à-vis au baron Taylor, commissaire royal de la Comédie, accompagné de M. de Rumigny, aide de camp de S. M. (10).

(10) Aux noces d'or de la pièce, à cette seconde de 1882 qui fut comme une cérémonie réparative, une sorte de tribut de respectueuse admiration publique offerte au poète octogénaire, l'administrateur Emile Perrin eut la délicate attention d'y inviter les survivants de la première, en sus

Cette faveur insigne n'est-elle pas une sorte de tacite aveu, comme la reconnaissance d'un droit acquis par le service rendu?

Nous savons comment cette représentation se déroula dans un inouï tapage.

La toile baissée, Ligier-Triboulet s'approcha de l'auteur. — Faut-il vous nommer? demanda-t-il. La question était évidemment un conseil. — Monsieur, répondit froidement Hugo, je crois un peu plus à ma pièce depuis qu'elle est tombée. (V.-H. raconté.)

Paul Lacroix fut témoin de cette après-scène finale. De quel cœur dut-il serrer la main du poète qui ne voulait pas avouer son échec.

Cependant les *Deux Fous* continuaient leur vogue passagère, et le Triboulet du roman pour être resté dans les limites de ses possibilités n'avait pas comme celui du drame raté son dénouement.

On comprend quand on relit *les Deux Fous* que ce livre ne pouvait, vivant et neuf, passer pour médiocre, puisque aujourd'hui ce gros in-8° de 628 pages, en dépit de ses dialogues moyenâgeux, n'a rien de rebutant, et sous sa forme surannée garde — pour qui l'y cherche — je ne sais quelle harmonie amusante, légère et lumineuse un peu, comme certains rais de fine poussière qui danseraient au soleil entre les tuiles disjointes de quelque grenier clos depuis cent ans...

Le 27 septembre 1867, le savant M. Guiffrey terminant l'introduction du volume où il mentionnait tous les documents authentiques et dignes de foi concernant M. de Saint-Vallier, demandait « *aux faiseurs de romans et de drames où ils avaient tiré ces fantaisies à l'aide desquelles s'abuse la crédulité publique* » et il ajoutait : « *En attendant leur réponse nous pouvons dès à pré-*

de l'auteur. Ils étaient treize en tout et Paul Lacroix et son frère Jules étaient du nombre.

sent affirmer avec toute certitude qu'ils ne les ont pas puisées aux sources pures de l'Histoire.

L'honnête historien ignorait que le facétieux auteur de ces très volontaires erreurs n'était autre que le docte et charmant Paul Lacroix, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal depuis 1855 (12). Pour lui nous réclamons l'indulgence. Le siècle passé s'est chargé, aux yeux de la postérité oublieuse, d'absoudre les privautés que dans ce livre il prit avec la muse Clio... Mais Victor Hugo, qui prétendait construire pour l'Avenir, lui dont le génie composait si vivantes des figures sorties de son imagination — Blanche et Saltabadil le prouvent — ne devait-il pas vérifier ses sources?

Le parti pris contre François Ier (13) et aussi cette passion de l'excessif, ce goût déformant de l'antithèse l'empêchèrent de s'assurer de la valeur et de la solidité de ces documents.

C'est ainsi qu'il fut amené à ramasser des matériaux suspects dans le chantier d'un ami. Ce chantier appartenait à un malin pasticheur et grand bâtisseur de chroniques apocryphes, qui n'avait d'autre but que d'amuser, selon l'éphémère mode du temps, les bons bourgeois de Louis-Philippe et leurs vertueuses épouses.

MAURICE DU BOS.

(12) Pour s'en convaincre, il suffirait d'aller au cimetière Montmartre (chemin Artot, n° 17) saluer, sur la tombe où le bibliophile Jacob repose depuis 1884, son buste en bronze signé de son ami Jehan du Seigneur et daté justement de 1832. Surmonté d'un immense toupet, son jeune visage apparaît avec ses yeux rieurs et sa bouche railleuse au-dessus d'une pile de manuscrits gothiques et de bouquins reliés au dos desquels se lit : *Souvenirs d'un octogénaire...* de 26 ans!

(13) En cette même année 1832, le peintre Jean Gigoux, né à Besançon comme Hugo, en 1806 comme Lacroix, commençait en sa mansarde de la rue Saint-André-des-Arts son *François Ier assistant aux derniers moments du Vinci,* qui sera le succès du Salon de 1835.

La donnée légendaire du sujet autant que la valeur picturale de l'œuvre légitimèrent l'acquisition que l'Etat fit du tableau pour le musée de Besançon, qui s'en honore avec raison.

LE MILIEU DU JOUR

DIALOGUE

—

— Vainement!
Poursuivrai-je à mon réveil un songe
Trop exact? En quel lac faudra-t-il que je plonge
Mes yeux pour qu'une eau pure en dissolve le sel?
Je dors, mais nul sommeil ne m'est assez mortel.
Je dors, mais nul poison n'est valable pour l'âme
Qui ne veut pas dormir et qui toujours réclame
A la fuite du temps le bien qu'elle a perdu.

Etais-je heureuse? Je vivais, n'ayant connu
Que la réalité des êtres et des choses
Et ce dieu vague et familier où sont encloses
Les aspirations qu'on ne formule pas.

Vains élans!
Je voudrais tenir entre mes bras
Ma jeunesse.
Est-il vrai, miroir, que je sois belle?

Hélas, ton eau candide et chaque jour fidèle
Où s'inscrit mon reflet longuement consulté,
Chaque jour me propose une intacte beauté,
Inutile.
Qu'importe?
Ah! cela seul importe
Si, vivante, je suis plus morte qu'une morte.

Je l'aime.
Il faudra vivre encore jusqu'au soir.
Et les jours et les mois passeront, mais l'espoir
Désespéré s'obstine à faire de mes heures
Une immortalité de supplice.

— Tu pleures?
Est-il rien, mon enfant, qui vaille que tes yeux
Refusent la gaieté du jour? Quel ténébreux,
Quel vain tourment t'assiège en cette matinée?
Regarde : le soleil t'appelle. L'aube est née
Avec tout un cortège étincelant et pur
De miracles chantants et fraternels. L'azur
Ne fut jamais plus calme et plus bleu. La rosée
A lavé chaque fleur par la nuit reposée,
Et dans sa nouveauté de cristal le printemps
Aspire à se mirer en tes regards contents.

— Laisse à d'autres la joie, à d'autres la lumière.
J'ai connu l'ombre, et mes vingt ans sont en prière
Dans une obscurité qui me plaît.

— Mon enfant,
Dieu qui n'est que clarté lucide, te défend
Cette dérision morose de ses charmes.
S'il te tenta, ne sied-il pas que tu désarmes
Cette entreprise dont s'offusque ton destin,
Par la seule vertu d'un sourire? Car rien
Dans la sérénité de ton âme encor chaste
Ne s'apparente au sombre feu qui me dévaste,
Et j'accueille pourtant les prémices du jour
Comme au temps où l'amour m'illuminait.

— L'amour!

— Garde à ce mot terrible et doux son innocence.
Ce n'est encor pour toi, dans le jour qui commence
Et dans l'éclat de la plus belle des saisons,
Que le mystère matinal des frondaisons.
L'amour, c'est de chaque arbre en fleurs avec l'aurore
Cet échange d'une tendresse qui s'ignore,
Ce parfum rajeuni qui monte dans le ciel
Avec le bond de l'alouette, cet appel
Que lance toute chose au dieu qui l'a créée,
Et c'est l'approche enfin, ineffable et sacrée,
Dans la lumière tiède et dans l'apaisement,
D'un bonheur sans détours qui s'offre...

— Vainement!

— Ah! de quel ton, de quelle inflexion blessée,
As-tu jeté ce cri douloureux! Ma pensée
Hésite à reconnaître en ta voix une voix
Qui fut mienne et qui fut ta voix même, autrefois.
Vainement!... Comme toi, je fus cette âme dure
Qui dit non au besoin d'aimer qui la torture.

— J'aime.
— Mais tu n'es pas heureuse. Un jeune amour
Ne saurait habiter ce cœur pensif et lourd.
Un jeune amour, la certitude de la joie,
Toute une éternité de bonheur qui s'éploie,
Tant de fraîcheur naïve, un si subtil accord
De chaque instant avec l'infini... Mais l'essor
De ton espoir retombe au fond d'un gouffre sombre,
Hélas, et ton amour n'est que l'ombre d'une ombre.

— J'aime.
— Il faut à tout prix dissiper cette nuit
Où la grâce de ta jeunesse se détruit.
Trop longtemps, retranchée au centre du silence,
Ta tristesse à la vie aura fait violence,
L'azur enfin, l'azur triomphe et te reprend.
Tout succombe, tout cède à ce beau ciel clément.
La souffrance trop tôt t'aura prise pour cible :
Tu ne peux point porter un amour impossible.
Renonce. Il t'est facile encore d'oublier.
Renonce. Si tu veux consentir d'abdiquer
Ce taciturne orgueil replié sur lui-même,
Le printemps te promet d'autres amours.
— Je t'aime.

— Oui.

— Tu savais! Tu sais... Et tu ne m'aimes pas.

— Mon enfant, mon enfant, chaque jour, pas à pas,
J'ai suivi cet amour au fond de ta pensée.
Dans un regard, dans une phrase commencée
Et qui soudain retombe en silence, j'ai vu

Les progrès d'un espoir tour à tour combattu
Et renaissant. Tes yeux avaient plus de lumière.
Chaque jour ta beauté, qui m'était coutumière,
Me paraissait plus grave et plus riche. L'éveil
De ta jeunesse répondait au gai soleil.
Tu riais. Et j'étais un peu jaloux. Pouvais-je
Imaginer alors quel trouble sortilège,
Quand à peine pour toi le printemps était né,
Liait à ton destin mon destin terminé?

— Terminé!

— Tant d'hivers nous séparent. Ma vie
Déjà, quand tu naissais, de mille soins remplie
N'accepte plus que le repos. On nous a fait,
O mon enfant, un sort bien ingrat. Quel méfait
De nos pères avons-nous dû payer, quel crime
Dont nous avons été la rançon légitime
Et dérisoire? A peine avions-nous commencé
De vivre, il nous fallut, ayant tout renoncé,
Affronter le péril et la mort face à face.
Si des maux endurés le souvenir s'efface,
Non pas les deuils, hélas! dont nous sommes marqués,
Et la gloire et l'amour nous furent refusés,
A nous, victorieux en vain et vieux trop vite.

— Tu as aimé pourtant. Quelle qu'en fût la suite,
Tu connus cette ivresse et cet emportement
Dont mon cœur aujourd'hui, sous le beau ciel clément,
T'offre la floraison enfin, que tu méprises.
Je sais par quels tourments et par quelles traîtrises
On a meurtri l'élan de ton rêve insensé.
Je sais. Je ne suis pas jalouse du passé.
Mais contre ton présent la lutte est inégale.
Assez sûre de moi pour vaincre une rivale,
Que ne puis-je du moins t'arracher à ses bras,
Mais tu vis sans amour et tu ne m'aimes pas.
Je t'ai vu près de moi, pensif et solitaire,
Ignorer les présents que je voulais te faire
Et, l'esprit occupé de quel songe inhumain,

Ne pas même sentir l'étreinte de ma main.
Je t'aimais. Chaque jour plus craintive et plus tendre,
J'attendais le moment où tu saurais comprendre.
Tu comprenais, hélas, et tu ne m'aimes pas.
Pourquoi? Dans les chemins désolés où tu vas
Traîner le long ennui d'une âme indifférente,
Niant tous les plaisirs où la saison s'enchante,
Heureux du seul chagrin obscur que tu poursuis,
N'est-ce pas ta jeunesse encore que tu fuis?
Ta jeunesse? Qu'importent l'âge et la fatigue
Et ce grand dénuement d'un destin trop prodigue,
Qu'importent tant de jours que tu vécus en vain,
Tant de rêves sombrés dans ce brasier éteint,
Qu'importent les regrets, les deuils et la souffrance,
S'il est vrai que tout passe et que tout recommence.
Ecoute! Un cœur blessé plus qu'un autre se prend
Au délice nouveau d'un espoir différent,
Et cette flamme dont tu crains qu'elle renaisse
Peut encor, par mes yeux, te rendre ta jeunesse.

— Mon enfant, ma douceur et mon tendre souci,
Toi, la dernière, hélas! et la plus belle aussi!

— M'aimes-tu?

— J'ai voulu, quand j'ai su reconnaître
Ton amour, m'en aller. Je le devais peut-être.
Je demeurai. Je fus lâche devant ce don
D'un cœur pur. La fraîcheur de ton illusion,
Car l'amour, même heureux, reste toujours un rêve,
Offrait à ma détresse une si belle trêve
Que j'osai prolonger un séjour périlleux.
Moi seul d'ailleurs avais su lire dans tes yeux,
Et je me suis flatté que tu ne saurais lire
Dans mes yeux que l'ingrat refus de ton sourire.
Mais le jour est venu que j'ai tant redouté.
Par tes vingt ans, par tout l'éclat de ta beauté,
Par toute la candeur d'une âme à son aurore,
Mon enfant bien-aimé, je t'en conjure encore :
Renonce à ton amour et laisse-moi partir.

— Trop tard! Il faut m'aimer ou me laisser mourir.
L'on ne peut renoncer qu'à ce que l'on possède,
Et mon amour, avant que ton amour lui cède,
M'occupe tout entière et ne m'appartient pas.
A quoi servent d'ailleurs ces douloureux débats?
Tu demandes en vain que mon amour renonce,
Mais mon cœur à ton cœur demande une réponse.
M'aimes-tu?

— Je t'aimai depuis que je te vis.
Mes rêves par delà tant d'ombre poursuivis
Enfin dans ta beauté retrouvaient leur promesse.
Hélas! quel dieu cruel d'un dernier trait me blesse
Et, m'offrant le bonheur, m'en interdit l'espoir?

— Pourquoi?

— Déclin du jour, crépuscule du soir,
Que puis-je être pour toi, lumière de l'aurore?

— Je t'aime. Cette ardeur qui te consume encore,
Souffre que mes regards t'en rendent le brasier,
Adores-en la flamme et brûle tout entier.
Ose t'abandonner au bonheur qui te tente.
Toi le premier amour, moi la dernière amante,
D'un double crépuscule égalisant les feux,
Que du même zénith le reflet merveilleux
Nous éblouisse au seuil de cette route blanche
Où le destin enfin t'accorde une revanche.
Accueille-moi, tremblante et fière, dans tes bras.
Reçois ce don léger, et ne te souviens pas.
Tais-toi. Je sais trop bien ce que tu vas me dire.
Que t'importe demain et le sombre délire
D'un cœur lourd et que rien n'a pu désabuser?
Ta jeunesse, elle est là, vivante, en ce baiser
Dont ta lèvre à ma lèvre enfin se désaltère.
Le printemps nous consent tous les biens de la terre.
Ton automne infertile en méconnut le prix,
Mais tu peux, maintenant que mes charmes t'ont pris,
Retrouver, dans mes bras, les délices perdues.
Regarde : le soleil s'élève dans les nues.

Déjà l'aube, déjà le matin sont passés,
Et le milieu du jour nous découvre enlacés.
Voici midi, voici l'heure du grand silence,
Voici que notre amour se plie et se fiance
A cette calme paix où tout s'est rendormi,
Et voici que je suis heureuse, mon ami.

MARCEL ORMOY.

LE
THÉATRE RUSSE CONTEMPORAIN

—

Moscou... ville singulière, ne ressemblant en rien aux autres capitales de l'Europe; Amérique se frayant un passage à travers les antiques murailles du Kremlin; contours géométriques du mausolée de Lénine, et, à côté, le splendide bariolage asiatique de la cathédrale Saint-Basile; « isvostchik » au cabriolet rongé par les mites, et Hispano-Suiza dernier cri, stoppant toutes deux devant la blancheur du bâton que brandit un milicien ganté de blanc, aux yeux bridés, à la face nettement kalmouk; vitrines garnies d'esturgeon et de caviar, et à l'autre bout de la rue la longue file de ceux qui doivent montrer leur carte pour acheter du pain... Mais à peine a-t-on ouvert la porte de l'hôtel Métropole, place Théâtrale, que déjà tout cela semble lointain, et l'on se trouve transporté d'emblée au milieu d'une confortable île européenne bien policée. L'hôtel Métropole, exclusivement destiné aux étrangers, c'est déjà l'étranger, et, tout comme à l'étranger, le tchervonetz russe n'y a pas cours.

Par un soir d'été de 1931, je m'y trouvais attablé en compagnie du célèbre metteur en scène américain, Cecil de Mill; la conversation roulait sur ces étonnants contrastes moscovites, et, naturellement, sur le théâtre russe actuel.

— Votre théâtre, me dit de Mill, est certainement à l'heure qu'il est le plus intéressant qui soit, en Europe

comme en Amérique. Vos acteurs et vos metteurs en scène sont sans contredit les premiers du monde. Mais...

Laissons pour le moment ce « mais » dans la coulisse de cet article. Si j'évoque en ce moment ma rencontre avec le metteur en scène américain en citant son opinion sur le théâtre russe, c'est pour éviter de me trouver dans la situation gênante de quelqu'un qui vante son propre bien. J'aurais d'ailleurs fort probablement pu citer avec non moins de succès n'importe lequel des lecteurs de cet article : quel est donc, parmi l'élite cultivée de l'Europe, celui qui ne connaît pas le théâtre russe, ne serait-ce que par ouï-dire, ou par la lecture d'articles enthousiastes à son sujet? Y a-t-il quelqu'un qui ignore les noms de Stanislavsky, Diaguilev, Meyerhold, Anna Pavlova, Chaliapine, Katchalov, Tchekov? Et si quelqu'un voulait essayer d'organiser les jeux olympiques du théâtre mondial, il n'est pas douteux que la majorité des suffrages irait au théâtre russe. L'histoire semble déjà avoir fait ce dénombrement des voix : dans la compétition universelle des théâtres, la victoire appartient actuellement au théâtre russe.

« On ne juge pas les vainqueurs », dit un vieux proverbe. Mais il y a bon temps que ce proverbe, comme tant d'autres encore, aurait dû être retourné à l'envers : il n'y a que les vainqueurs qui puissent être jugés. Juger, cela équivaut à parler d'une façon objective et impartiale, — dans la mesure où l'homme en est capable, — parler des bons côtés comme des mauvais. Le vainqueur peut supporter la vérité.

La création d'ordre purement littéraire représente un cycle fermé, c'est un phénomène de la catégorie androgyne : lorsque j'écris un roman, je n'ai besoin d'être aidé par personne, je me féconde moi-même; à moi seul, j'accomplis tout le travail d'un bout à l'autre. Mais du fait d'avoir écrit une pièce de théâtre, je n'ai encore

accompli qu'une seule partie du processus théâtral, et il manque toute une série d'ingrédients pour le mener à bon port. Le théâtre demeure comme autrefois le résultat d'un travail collectif, alliage créateur, composé de trois éléments fondamentaux : le dramaturge, le metteur en scène et l'acteur.

Les militants d'avant-garde du théâtre russe moderne ont compris (ou plutôt senti) ce principe de travail collectif et l'ont mis en pratique; et c'est par là que ce théâtre se distingue essentiellement du théâtre moderne européen, c'est là le secret de son succès. Peu importe que ses constructions collectives soient parfois de styles diamétralement opposés; ce qui importe, c'est que chacun des théâtres russes importants possède une physionomie qui lui est propre, nettement déterminée, foyer unique vers lequel, comme dans un verre biconvexe, convergent tous les rayons, qui y puisent la force d'enthousiasmer le spectateur. Dans aucun des grands théâtres russes on ne peut actuellement imaginer un fait analogue à celui qu'il m'a été donné d'observer, comme une chose tout à fait normale et courante, dans de nombreux théâtres de Berlin et de Paris: l'instabilité dans la composition de la troupe et le recrutement d'artistes nouveaux pour chaque nouvelle pièce. Ce serait là pour le théâtre de Stanislavsky, de Taïrov, de Meyerhold une chose aussi impossible qu'elle le fut en son temps pour les artistes de Meiningen. Le principal mal dont souffre le théâtre européen, c'est son orientation qui mise sur la force du talent et l'art d'acteurs isolés, alors que le théâtre russe moderne puise sa force principale dans son orientation vers un ensemble permanent, composé d'éléments solidement soudés par une seule et même école.

Après la révolution, les écoles et studios dramatiques ont poussé comme des champignons après la pluie, surtout à Pétersbourg : studios dramatiques des miliciens, des pompiers, des matelots, des étudiants, des fonction-

naires employés dans différents commissariats... Mais leur disparition ne fut pas moins rapide que celle des champignons que la pluie avait fait croître. Seules, subsistèrent quelques écoles théâtrales dont l'enseignement repose sur des bases sérieuses : l'Institut de l'Art Scénique à Pétersbourg, des établissement analogues à Moscou, à Kharkov. Mais ces établissements eux-mêmes ne fournissent que la matière brute pour l'authentique école d'acteurs que représentent actuellement certains des théâtres russes. L'existence effective d'une telle école assure la pérennité du théâtre; elle rend son travail indépendant du travail de ses « As », et par cela même garantit la continuité dans le métier de l'acteur. L'école des acteurs formés par Stanislavsky présente à cet égard un exemple des plus probants.

On avait pu, à une certaine époque, attribuer le succès foudroyant de ce théâtre à l'effet d'un heureux hasard, qui réunissait dans une seule et même troupe toute une pléiade de talents de premier ordre: Moskvine, Katchalov, Stanislavsky, Loujsky, etc. Mais de plus en plus souvent, depuis quelques années, les vieux maîtres abandonnent la scène. L'année passée, on a enterré Loujsky. Puis, ce fut Stanislavsky qui cesse de se produire, se réservant le seul rôle de directeur général du théâtre. C'est Katchalov, c'est Léonidov, dont les apparitions sur la scène se font de plus en plus rares, — non point que leur talent se soit éteint, mais ce talent ne trouve plus son application dans le nouveau répertoire révolutionnaire. Le Katchalov étincelant d'autrefois, celui de qui la salle entière, retenant son souffle, guettait le moindre mouvement, je l'ai revu il y a deux ans dans *Résurrection* (d'après le roman de Tolstoï), où il interprétait le rôle du « lecteur », ou, plus exactement, celui du double, de la « conscience » des personnages. Mais ce même Katchalov avec sa voix veloutée et ses gestes arrondis, interprétant sur scène le rôle du moujik-

« partisan rouge » (dans le *Train blindé d'Ivanov*) faisait l'effet d'un cheval arabe attelé à une charrette chargée de bois: certes, la noble bête tire la charrette, mais le spectacle n'est guère réjouissant. Parmi les « étoiles » de ce théâtre, d'autres encore se trouvèrent dans une situation analogue à celle de Katchalov, elles disparurent du firmament de l'affiche; le crépuscule du théâtre semblait tout proche...

Mais il n'en fut rien. L'école, l'esprit collectif du théâtre accomplirent leur besogne : de nouvelles étoiles se levèrent à la place des anciennes, et il se trouva, parmi ces nouveaux disciples de Stanislavsky, des talents en tous points dignes de reprendre la place des géants disparus, leurs aînés (les acteurs Ianchine, Khmelev, Livanov, les actrices Tarassova, Stepanova, Ielanskaïa). A cette époque, d'ailleurs, les anciens studios du théâtre de Stanislavsky avaient déjà poussé des racines profondes et s'élevaient rapidement à la catégorie de théâtres indépendanst de premier ordre : le deuxième Théâtre Artistique de Moscou, dont l'activité se déroule dans l'immense bâtiment théâtral qui borde le Grand Opéra, et le Théâtre Vakhtangov, situé sur l'Arbat.

Pour illustrer ce qui vient d'être dit sur la façon dont les acteurs travaillent en Russie, l'histoire du Deuxième Théâtre Artistique n'est pas moins intéressante. Parmi les fondateurs de ce théâtre se trouvait M. Tchékhov, qui en devint plus tard le directeur. A Moscou, pendant les quelques années qui ont précédé son départ à l'étranger, il a été l'idole incontestée du public théâtral; or, ce public ne s'était pas trompé dans son choix : Tchékhov est en effet le plus grand des artistes russes contemporains. Pour qu'un acteur soit génial, il doit, pour ainsi dire, être femme : il doit savoir se donner entièrement à chaque rôle. Telle est précisément la façon de jouer de Tchékhov. Lui-même n'existe pas sur la scène en tant que personnalité s'affirmant résolument, virilement; ce

qui existe, c'est Khlestakov dans le *Révisor* de Gogol, c'est Hamlet, c'est l'amusant Frezer dans le *Déluge* de Berger, c'est l'émouvant vieillard Caleb dans *Le Grillon* d'après Dickens, — et il n'y a aucune ressemblance entre ces différents types créés par lui. C'est bien cette prépondérance de l'élément « G » de Weininger qui a dû empêcher Tchékhov d'aboutir à un résultat également génial dans sa carrière de metteur en scène. Quoi qu'il en soit, dans ce théâtre il n'était pas seulement le premier acteur, il en était le cœur même. Et lorsqu'on le vit, voilà quelques années, quitter la Russie et poursuivre son travail à l'étranger, il sembla que le pouls de son théâtre avait cessé de battre et qu'il allait mourir d'anémie artistique. Mais là encore, l'étonnante vigueur d'une collectivité bien organisée s'avéra salutaire : petit à petit, le deuxième Théâtre Artistique de Moscou se remit de l'amputation subie, il ne dépérit pas plus qu'il ne déchut, et continue toujours à occuper une des premières places parmi les théâtres de Moscou.

C'est sur cette même base d'un ensemble permanent d'acteurs fortement soudés entre eux par une même école et un long travail en commun que repose le succès de toute une série de théâtres que la Russie a vu éclore après la révolution : le théâtre déjà nommé de Vakhtangov, celui de Meyerhold, celui de Taïrov, le Grand Théâtre Dramatique de Léningrad, les studios d'opéra que Stanislavsky dirige à Moscou. Il est vrai que le théâtre Taïrov possède une tragédienne de la taille de Koonen, et le Théâtre Dramatique de Léningrad un acteur de l'envergure de Monakhov; mais ces artistes isolés ne représentent pas le capital de base des théâtres en question : dans le nouveau théâtre russe, l'ancienne « autocratie » artistique de l'acteur isolé a été remplacée par une « république », et le théâtre, selon toute évidence, ne s'en porte pas plus mal.

Il n'y a que deux théâtres qui aient perdu, depuis la

révolution; ce sont le Théâtre Alexandrinsky à Léningrad et le Petit Théâtre à Moscou, qui fondaient leur ensemble moins sur une unité d'esprit que sur la réunion de brillantes unités. Ces deux théâtres « ci-devant impériaux », du type de la Comédie-Française de Paris, ce type de scène officielle et d'apparat, avaient, pendant de longues décades, sauvegardé soigneusement les traditions classiques et réuni dans leurs troupes les plus grands acteur de la vieille école. Il n'y a pas bien longtemps les affiches de ces théâtres s'ornaient encore de noms tels que Davydov, Kondrat Jakovlev, Ioujine, Stepan Kousnetzov. Et même après leur mort, les troupes du Théâtre Alexandrinsky et du Petit Théâtre demeurèrent, au point de vue de l'importance des éléments artistiques et de leur nombre, beaucoup plus fortes que celles de bien d'autres théâtres, plus jeunes. Mais la mathématique de l'art est paradoxale: l'addition de ces unités importantes n'équivaut pas à une somme de la même importance. Pendant les quelques années qui suivirent la révolution, ces deux théâtres avaient essayé de se cantonner dans une position insulaire, comme des espèces de musées, après quoi il entreprirent de rajeunir leurs cadres artistiques en même temps que leur répertoire; mais il en résulta précisément un rajeunissement, et non la jeunesse, ainsi que des théâtres de type éclectique. Tout compte fait, et malgré la présence d'éléments artistiques excellents, ces deux théâtres ont perdu leur ancienne importance. Le Petit Théâtre de Moscou surtout s'est trouvé en mauvaise posture, obligé qu'il était de lutter avec des concurrents trop bien armés.

Quant aux deux autres théâtres « ci-devant impériaux », le Théâtre Mariinsky de Léningrad et le Grand Opéra de Moscou, ils ont su, malgré la perte subie en la personne du grand empereur de l'opéra, Chaliapine, demeurer à leur ancienne altitude, et maintenir un niveau général élevé dans la composition de leurs troupes. Dans

ces deux théâtres, le ballet lui aussi a conservé sa physionomie, bien qu'étant privé de Nijinsky, de Fokine, de Karsavina, de Spessivtzeva.

La rampe de cet article s'est bornée jusqu'ici à éclairer les acteurs, les metteurs en scène restant dans la coulisse, ce qui n'empêchait pas de les sentir toujours présents. Et il n'aurait pu en être autrement, du moment qu'il s'agissait de collectivités artistiques, soudées entre elles et dirigées par une seule et même volonté, celle du metteur en scène.

Il existe actuellement en Russie un grand nombre de metteurs en scène pleins de talent; mais là encore, on est obligé de faire intervenir l'étrange mathématique de l'art : la somme de tous ces nombreux metteurs en scène égale deux : Stanislavsky + Meyerhold. Ce sont là deux sommets opposés vers lesquels convergent toutes les autres lignes de l'art de la mise en scène, et c'est précisément le travail de ces deux artistes qui a déterminé le commencement d'une nouvelle ère dans le théâtre russe. Au reste, la chronologie de la révolution théâtrale ne coïncide pas avec celle de la révolution politique : Stanislavsky et Meyerhold avaient débuté dans leur carrière dès les années 90, et déjà les années qui précédaient la guerre avaient vu s'affirmer la victoire de leurs méthodes — les nouvelles méthodes du théâtre russe — sur les méthodes anciennes.

Il existe un fait, que la plupart des gens ignorent et qui paraît aujourd'hui inimaginable, et cependant il est exact que ces deux pôles — Stanislavsky et Meyerhold — s'étaient jadis rencontrés en un même point: il fut un temps où Meyerhold travaillait en qualité d'acteur dans le théâtre de Stanislavsky. Mais Luther n'était-il pas sorti du sein de l'Eglise catholique pour en devenir par la suite l'ennemi implacable? C'est ainsi que Meyerhold, issu du théâtre de Stanislavsky, est devenu

son adversaire artistique, érigeant son travail théâtral sur des principes diamétralement opposés. Ce n'est pas en vain que Meyerhold aimait Gozzi: fils illégitime de Stanislavsky, Meyerhold est le petit-fils légitime de Gozzi; son théâtre est un théâtre de masques, c'est avant tout un JEU avec le spectateur, jeu basé sur la continuelle révélation de l'artifice théâtral, jeu qui admet toute espèce d'anachronismes, d'excentricités, de dissonances, toutes choses absolument impossibles dans le théâtre de Stanislavsky. En règle générale, pendant une représentation de Meyerhold, le spectateur ne doit pas un seul instant oublier qu'il a affaire à des acteurs qui ne font que jouer; en règle générale, pendant une représentation de Stanislavsky, le spectateur ne doit pas un seul instant sentir le jeu des acteurs; ce qui se déroule devant lui n'est pas un jeu, c'est la reconstitution d'un morceau de vie authentique. En parlant du travail de Stanislavsky, Meyerhold dit assez irrévérencieusement qu'il « regarde par le trou de la serrure dans les appartements d'autrui »; pour Stanislavsky, le travail de Meyerhold évoque parfois le cirque. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre prononcer ce mot de cirque (pris, bien entendu, dans son meilleur sens) pendant les séances de travail de Meyerhold et de ses artistes, car ce travail repose avant tout sur la culture du corps humain, sur le développement complet de certaines dispositions psychiques, allant jusqu'à l'acrobatie. Stanislavsky, lui, cultive chez ses élèves le développement complet de certaines dispositions psychiques, allant jusqu'à « l'incarnation » parfaite des personnages de chaque pièce donnée; il reste donc logique en se servant pour ses explications d'une terminologie empruntée au système des yoguis, — du moins en était-il ainsi autrefois. En un mot, Meyerhold prend pour point de départ la « matière » du théâtre, et Stanislavsky — son « esprit ».

Dans un Etat où le matérialisme représente en quelque

sorte une religion officielle, il semblerait normal qu'un succès certain et prolongé soit assuré à Meyerhold. Or, aussi étrange que cela paraisse, il n'en est pas moins vrai qu'au cours de ces dernières années la situation de Meyerhold a été bien plus difficile que celle de Stanislavsky. C'est d'ailleurs facile à comprendre, si l'on veut bien se rappeler la biographie de Meyerhold en tant que metteur en scène. Il avait inauguré sa carrière de rebelle et de novateur théâtral avant la révolution, en s'érigeant contre le théâtre d'idées de Léonide Andréïev, et voilà qu'aujourd'hui, au bout de vingt ou vingt-cinq ans, il se retrouve face à face avec ce même théâtre d'idées, de prédication, quoique d'une couleur nouvelle. En admettant même l'existence de la plus chaude sympathie réciproque, cette rencontre ne pouvait pas être amicale, étant donné leur incompatibilité organique : le grave pathos de la propagande ne peut pas s'accorder avec le principe purement théâtral du « jeu », cher à Meyerhold. Sur un seul terrain cette rencontre eût pu devenir féconde, — celui de la haute satire. Mais sur ce terrain précisément il y a stérilité de la faculté créatrice, disette de répertoire. Le plus souvent, Meyerhold s'évade de toutes ces contradictions dans la forteresse imprenable des classiques, bien défendue contre le bombardement de la critique politique.

A soixante ans, Meyerhold est encore jeune; sur la scène de son théâtre, il veut que les vieux classiques à leur tour redeviennent jeunes, et c'est pourquoi, sans se gêner le moins du monde, il leur greffe des glandes de singes et se livre sur eux à des expériences aussi cruelles que celles attribuées par Wells à son docteur dans le roman fantaisiste *L'île du Docteur Moreau*. Par bonheur, les patients du « Docteur Dappertutto » sont beaucoup plus dociles et ne peuvent pas se révolter contre lui, bien que certains d'entre eux soient en droit de le faire. Parmi tous les auteurs « rajeunis » par Meyerhold (il

a monté des œuvres de Gogol, d'Ostrovsky, de Griboïédov), seul, peut-être, Gogol, dont le génie a le plus de points communs avec celui de Meyerhold, pourrait lui être reconnaissant pour sa façon de traiter le *Révizor :* de cette pièce, généralement représentée sur les scènes russes comme une comédie gaie, Meyerhold a su faire un spectacle chargé d'angoisse, presque d'effroi. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cet effet a été atteint par le seul travail de la mise en scène, sans que rien ait été changé au texte de Gogol, — si l'on ne tient pas compte de l'introduction d'une série d'intermèdes musicaux, et de la substitution d'un découpage par « épisodes » à la division en actes, substitution qui entraîne une modification correspondante dans le lieu de l'action.

Conformément à l'usage, les disciples zélés de Meyerhold se montrèrent plus meyerholdistes que Meyerhold même, et ils font subir aux classiques des expériences encore bien plus « gauches ». C'est ainsi que sur la scène du Théâtre Alexandre à Léningrad on a vu apparaître un Tartufe « rajeuni ». L'action de la comédie se déroule dans un cadre archi-moderne : sur le pont d'un transatlantique, en automobile, et même — on ne sait trop pourquoi — dans la nacelle d'un dirigeable. Les personnages, bien entendu, sont habillés à la mode actuelle, mais quelle n'est pas la stupéfaction du spectateur quand il aperçoit parmi les autres personnages un prêtre orthodoxe, un mollah, un rabbin, le Pape, Pilsudsky, Macdonald... Heureusement que ces nouveaux personnages restent muets et ne figurent que dans les intermèdes mimés! Le Théâtre Vakhtangov à Moscou a fait une tentative non moins périlleuse de nouvelle interprétation d'*Hamlet*. Il paraît que jusqu'à nos jours, et pendant des siècles, tout le monde s'était trompé : Hamlet n'a rien d'un héros tragique et désabusé; c'est un joyeux garçon, un bon vivant, sceptique et cynique, un type se rapprochant de celui de Falstaff. Ophélie est

digne d'Hamlet; c'est une grande dame à la conduite fort légère. Il est bien évident que l'échec d'une intrigue amoureuse n'aurait pu ébranler la raison d'une telle Ophélie : elle vient tout simplement de rentrer après une bonne beuverie, et ce n'est nullement une démence tragique, mais l'alcool qui lui dicte ensuite tous ses propos...

Ces faits anecdotiques servent à illustrer l'influence exercée par Meyerhold sur les metteurs en scène russes de nos jours : c'est la ligne de Meyerhold qui a dominé jusqu'à présent. L'école de Stanislavsky a donné naissance à plusieurs jeunes théâtres de qualité supérieure; elle a pu éduquer toute une série de jeunes et brillants acteurs; mais il n'en est sorti — et cela peut sembler étrange — aucun metteur en scène dont le talent se soit montré digne de celui du maître. Peut-être faudrait-il voir la seule exception à cette règle dans la personne de Vachtangov, décédé au début de la révolution, et qui fut l'auteur de deux mises en scènes magnifiques: *Le Dybbouk*, au Théâtre juif Habima de Moscou, et *Turandot*, au Théâtre Vakhtangov de cette même ville (autrefois Troisième Studio du Théâtre Artistique). Nombreux sont, par contre, les metteurs en scène remarquables appartenant à la lignée de Meyerhold. En premier lieu, naturellement, ses cousins germains, Granovsky (qui travaille actuellement pour le cinématographe français) et Taïrov, bien qu'il y ait dans les veines de ce dernier plus de sang de l'esthète que de celui de Meyerhold. C'est encore dans ce même clan qu'il faut ranger Serguéï Radlov, chef à Pétersbourg des metteurs en scène de « gauche » et devenu depuis peu un des dirigeants du Théâtre Mariinsky. Il existe encore plusieurs jeunes théâtres pleins de promesses, dont le travail se déroule sous le drapeau de Meyerhold: le Studio du Petit Théâtre de Moscou, le nouveau théâtre de Bakou, le meilleur des théâtres de l'Ukraine, *Bérésil*.

Et malgré cela, parallèlement au mouvement de repli général et d'abandon des positions d'extrême-gauche, qui s'est manifesté dans le domaine de l'art au cours des deux ou trois dernières années, on a vu à nouveau s'avancer sur le plan droit la silhouette de Stanislavsky. Le temps n'est plus où le public, ahuri par les futurisme, suprématisme, constructivisme, acceptait sans rechigner tout ce qu'on lui offrait. Les snobs qui avaient tout expérimenté et qui demandaient à la scène des spectacles saisissants, du jamais vu, sont devenus peu nombreux. Le spectateur nouveau, moins blasé, demande avant tout au théâtre l'illusion de la vie réelle et des impressions plus fortes et plus profondes que celles qu'il recevrait du jeu théâtral le plus brillant. Voilà l'explication du revirement qui s'est produit récemment dans les sympathies du public théâtral russe, tourné à nouveau vers le Théâtre de Stanislavsky et ceux des autres théâtres dont l'esprit se rapproche le plus du sien, tels le deuxième Théâtre Artistique de Moscou et le Théâtre Vakhtangov. L'an passé, l'apposition du sceau officiel est venu confirmer ce revirement : le Théâtre de Stanislavsky a été placé sous la protection spéciale du Kremlin, on l'a débarrassé de son « directeur rouge » (directeur communiste nommé par le gouvernement), et Stanislavsky est redevenu directeur unique et souverain absolu de son théâtre. Il est à noter que le Grand Opéra de Moscou a été, lui aussi, placé dans ces mêmes conditions.

Il ne faut nullement déduire de tout ceci que la ligne de Meyerhold va se trouver effacée du théâtre russe moderne : le sillon creusé par lui dans la vie des formes théâtrales est trop profond, il ne peut pas disparaître. C'est d'autant plus impossible que même les descendants directs de Stanislavsky, tels le Théâtre Vakhtangov et le Deuxième Théâtre Artistique de Moscou, appliquent son système non plus à l'état pur, mais en mélange, avec

une dose plus ou moins forte de meyerholdisme. S'il peut m'être permis, à moi, hérétique, de me servir de la terminologie marxiste (ou, pour mieux dire, hégélienne), je définirais l'œuvre de Stanislavsky comme étant une thèse, celle de Meyerhold une antithèse, et c'est, à mon avis, à la synthèse de ces deux directions, qui semble poindre à l'horizon, que doit appartenir le proche avenir, cette ligne synthétique devenant la base même du travail des metteurs en scène russes.

Et maintenant, le metteur en scène de cet article revient à son décor initial : Moscou, place Théâtrale, face au Deuxième Théâtre Artistique de Moscou, l'hôtel Métropole. Et voici la fin de la réplique laissée inachevée de Cecil de Mill :

— Vos acteurs et vos metteurs en scène sont sans contredit les premiers du monde. Mais... où sont donc vos nouvelles pièces, dignes de ces acteurs et de ces metteurs en scène? Nous autres, en Amérique, nous vous suivons avec le plus grand intérêt, nous désirons connaître votre façon de vivre, basée sur des principes nouveaux, et faire nous-mêmes nos déductions; — au lieu de cela, on nous offre des déductions toutes faites, des sermons. Cela ne nous intéresse pas. Cela vous intéresse-t-il vous-mêmes? J'en doute.

Le metteur en scène américain était tout à fait en droit d'émettre ce doute, car il est certain que la question du répertoire est encore le point faible du théâtre russe. Le phénomène qui s'est produit ici semble incompréhensible : l'énorme masse de l'économie, de l'industrie s'est trouvée plus facile à briser, à ébranler, qu'une substance éthérée et qu'on eût crue si légère, — en l'espèce, la dramaturgie. Mais ce phénomène n'est incompréhensible qu'à première vue; en réalité, il s'agit là d'une simple loi de mécanique : plus une masse est lourde et compacte, et plus elle est sensible à l'effet

d'un coup; quel peut être l'effet d'un coup sur un nuage gazeux? Il est assez facile de se l'imaginer.

Dans le courant des dernières années, en Russie, on a essayé de s'opposer à cette loi de la mécanique sociale, d'obliger le nuage gazeux de la dramaturgie à avancer avec une vitesse égale à celle que développe, en roulant, la boule de fer de l'industrialisation. Comme il fallait s'y attendre, le résultat de cette tentative fut assez peu réjouissant pour la dramaturgie : le nuage gazeux, dissipé, liquéfié par la rapidité du mouvement, a donné naissance à toute une série de pièces à thèse, aqueuses, diluées, et dont la carrière fut fort brève.

Quelles sont, en effet, les pièces russes dont le succès a été durable et qui ont longtemps tenu l'affiche? On peut les compter sur les doigts.

Pendant plusieurs saisons consécutives, le Théâtre de Stanislavsky a donné *le Train Blindé,* de Vsevolod Ivanov, dont le sujet est tiré de l'époque de la guerre civile; au point de vue de la technique dramatique, ce n'est pas une matière de premier ordre, mais l'art du metteur en scène en a fait un excellent spectacle. La pièce de Boulgakov, *Aux jours des Tourbine* (la guerre civile en Ukraine), plus tard interdite par la censure, a également connu le gros succès. Et enfin, *la Quadrature du Cercle,* de Kataïev, farce très bien construite, sur la vie des étudiants soviétiques.

Au Deuxième Théâtre Artistique de Moscou, *la Puce,* tentative de reconstruction de la comédie populaire russe, de l'auteur de cet article, tient l'affiche depuis six saisons consécutives. Dans ce même théâtre, le public a également fait bon accueil à la pièce d'Afhinoguenov, *Un Original,* la bonne variante soviétique sur des thèmes de Tchékhov.

Le Théâtre Vakhtangov a trouvé sa mascotte dans le drame très réussi de Lavrénev, *la Fracture,* interpré-

tation psychologique du même thème, si riche, de la guerre civile.

Il faudrait nommer encore deux pièces : *Lioubov Yarovaia*, de Trenev, et *les Rails grondent*, de Kirchon. Ces deux pièces ont, pendant longtemps, traîné l'attention du public, mais c'était plutôt grâce à la nouveauté du sujet. Dans *Lioubov Yarovaia*, le thème de la guerre civile apparaissait pour la première fois, et dans *les Rails grondent*, c'était l'usine avec sa vie particulière qui faisait sa première apparition sur la scène.

Reste, enfin, *le Mandat*, d'Erdmann, qui, par le nombre de ses représentations, a battu tous les records au théâtre de Meyerhold. C'est un des rares échantillons de satire authentique, le climat littéraire de Russie n'étant guère propice, à l'heure qu'il est, au développement de cette forme de la pensée. (*Le Mandat* a été représenté il y a six ou sept ans.)

Il n'a été fait mention ici que des seuls théâtres de Moscou, et cela parce que le passage sur l'une de ces scènes équivaut à un examen pour les pièces de théâtre : la pièce qui a subi avec succès cette épreuve fait ensuite le tour de toutes les grandes scènes provinciales. C'est ce qui s'est passé pour toutes les pièces qui viennent d'être énumérées.

Mais il se trouve que, dans le nombre des pièces « reçues à l'examen, il n'en existe pas — à l'exception d'une seule — sur des thèmes d'actualité brûlante : l'industrialisation, les kolkhos, etc. Lorsque les dramaturges se précipitèrent en toute hâte sur cette matière brûlante, fluide, toujours changeante et encore informe, il en résulta quelque chose qu'on pourrait uniquement qualifier d'avortement dramaturgique : il y eut alors dans les théâtres un défilé de pièces-avortons, bâclées à la hâte, non mûries. Comme tous les avortons, elles avaient la tête démesurément grande, bourrée d'une idéologie de premier ordre, tandis que leur corps malin-

gre et rachitique se trouvait incapable de supporter le poids de cette idéologie. Et comme tous les avortons, elles avaient besoin d'une nourriture artificielle, et périssaient rapidement malgré les efforts que faisait la critique pour les nourrir au biberon. Toutes ces pièces étaient taillées sur le même invariable patron : on voyait inévitablement sur la scène une branche quelconque de la production (ou un kolkhos), un complot de saboteurs, et enfin le châtiment du vice et le triomphe de la vertu.

Il est patent que le vice fondamental de ces ouvrages ne doit pas être cherché dans l'incapacité de leurs auteurs : parmi ceux-ci, il y en avait dont les ouvrages précédents étaient une garantie suffisante de leur talent; mais le résultat n'en fut pas meilleur. Kataïev, auteur de *la Quadrature du Cercle,* a fait représenter une pièce, *l'Avant-Garde,* que seule la mise en scène d'un théâtre comme celui de Vakhtangov a pu sauver, et cela pour très peu de temps (représentée en allemand à Berlin, cette pièce n'a eu que quatre ou cinq représentations). Trenev, qui a connu le grand succès avec sa *Lioubov Yarovaia,* a fait, sur le thème des kolkhos, une pièce tout à fait cachexique : *le Clair Ravin* (automne 1931, Petit Théâtre de Moscou). Nikitine, assez bon jeune romancier, a accouché avant terme d'une pièce intitulée *la Ligne de Feu,* dont la faiblesse au point de vue artistique a dû être reconnue par la critique soviétique elle-même, et cela en dépit d'une idéologie parfaite (Théâtre de Taïrov, à Moscou). Une seule pièce se distingue au milieu de tout ce matériel d' « ersatz », c'est *la Peur* d'Afinoguénov, représentée avec beaucoup de succès, d'abord à Léningrad, puis à Moscou. A première vue, on y retrouve les mêmes éléments standardisés du « complot des saboteurs », mais ils se compliquent ici d'un problème appartenant à une catégorie éthique d'une portée plus grande, et c'est ce problème, celui du droit de la révolu-

tion à la terreur, qui assure une longue durée à cet ouvrage de vrai talent.

Inaugurée par les théâtres dramatiques, la chasse à l'actualité a gagné l'opéra et le ballet. Pendant la saison théâtrale 30-31, le Théâtre Mariinsky a monté un ballet intitulé *le Boulon*. La scène représentait une usine; on y voyait la danse des ouvriers près de leurs établis et de leurs fourneaux, la danse des « saboteurs », celle des « éléments koulak », et enfin, en guise d'apothéose, la danse des différents corps de l'armée rouge, jusques et y compris la cavalerie qui galopait crânement... à califourchon sur des chaises. L'effet produit n'eut rien d'une apothéose : la première du bal fut aussi sa dernière. Dans ce même théâtre, l'opéra *la Glace et l'Acier* connut une carrière un peu plus longue. Vers la même époque, le Grand Théâtre de Moscou montait un opéra « productionniste », *la Rupture*, qu'il eût été plus exact d'intituler *le Four* : sauf erreur, il fut, dès la première représentation, retiré du répertoire. Staline, présent dans la salle, émit un avis très dur, et le sort de l'opéra se trouva réglé.

Il est possible que ce moment ait décidé également du sort de bien d'autres pièces : l'attention des sphères gouvernementales avait enfin été attirée sur le danger de cette épidémie, et l'on accepta dès lors des mesures destinées à purifier et à désinfecter le répertoire théâtral. C'est précisément à cette époque que le Grand Opéra et le Théâtre de Stanislavsky reçurent leur nouvelle constitution. En même temps, on donnait de nouvelles directives à la critique; il s'agissait maintenant d'entreprendre une campagne à outrance contre le « bousillage rouge » dans la dramaturgie. Quelques excellentes pièces, n'ayant que fort peu de rapports avec l'actualité, mais beaucoup de rapports avec l'art authentique, étaient extraites de la liste des « librorum prohibitorum » : par ordre supérieur, l'interdiction qui pe-

sait sur la pièce de Boulgakov, *Aux jours de Tourbine,* se trouvait levée, et l'on autorisait les pièces naguère prohibées : *Molière,* du même Boulgakov, et *le Suicidé,* d'Erdmann. La saison de 31-32 s'est essentiellement déroulée sous le signe du renouvellement du répertoire classique, surtout dans les théâtres d'opéra et de ballet. La lutte contre la maladie du « bousillage rouge » dans le répertoire semble avoir été entreprise pour tout de bon, et l'on peut espérer qu'elle amènera l'établissement de conditions plus normales dans le travail des écrivains de théâtre. Une phrase lapidaire du jeune dramaturge Olecha résume parfaitement la situation: « Un écrivain doit avoir le temps de penser. »

Jusqu'à présent il n'a été question que du théâtre professionnel, reconnu, établi, qui se bornait à poursuivre le travail commencé longtemps avant la révolution. Mais il existe des manifestations théâtrales auxquelles on ne connaît pas d'ancêtres pré-révolutionnaires, et sans l'évocation desquelles cet aperçu sur le théâtre russe contemporain resterait incomplet. Ces manifestations présentent un intérêt d'autant plus grand qu'elles n'ont, si je ne me trompe, rien d'équivalent dans le théâtre européen de nos jours.

Si nous voulons aller du petit au grand, il nous faudra commencer par les « Journaux Vivants », ainsi appelés parce que, comme son nom même l'indique, le « Journal Vivant » représente un feuilleton théâtral, construit en partie sur des thèmes de politique générale, et en partie sur des thèmes plus étroits, liés à la vie de telle ou telle usine. Cette forme théâtrale est sortie des théâtres d'amateurs, rattachés aux cercles ouvriers, que les premières années de la révolution avaient fait éclore en grand nombre. Aujourd'hui encore, le « Journal Vivant » fonde fréquemment son existence sur des forces locales d'amateurs, mais il attire de plus en plus vers

lui la jeunesse artistique professionnelle, qui organise de petites troupes de « Journaux Vivants » avec des éléments stables (ce principe a été conservé), mais ne possédant pas de scène permanente et passant du théâtre d'une usine à celui d'une autre. Ce n'est là, bien entendu, qu'une manifestation d'art « appliqué », d'art « mineur », mais les prétentions du « Journal Vivant » ne vont pas plus loin. La matière dramatique de ces « Journaux » leur est fournie par des auteurs de leur milieu, qui se cantonnent modestement dans l'anonymat; parmi les grands écrivains de théâtre, personne encore ne s'est essayé à cette forme artistique.

C'est également aux théâtres d'amateurs ouvriers qu'est due la création des scènes dites « Tram » (Théâtres de la Jeunesse Ouvrière), qui peu à peu évoluent vers une espèce de théâtre de type professionnel, tout en restant fidèles à leurs traditions et à leur répertoire. Les troupes de ces théâtres se composent presque exclusivement de jeunes ouvriers dont le talent s'était manifesté auparavant dans les représentations données sur les scènes de leurs usines. Et s'il est un endroit où les pièces « productionnistes » ne sonnent pas faux, c'est bien dans les « Trams ». Ces acteurs-là ont grandi au milieu de la production, elle leur est bien connue et ses intérêts les touchent réellement de près. Il est curieux de constater que le répertoire des « Trams » reste étroitement enfermé dans le cercle de ces théâtres, sans jamais passer sur les grandes scènes professionnelles. Et si la suprématie des théâtres professionnels de Moscou sur ceux de Léningrad est incontestable, par contre on trouve dans le « Tram » de cette ancienne capitale une manifestation artistique infiniment plus intéressante que dans celui de Moscou.

Et, pour terminer — hors des quatre murs du théâtre, en plein air, sur la Place : « Le Théâtre de la Place ». Ce terme n'existe pas encore officiellement, peut-être

même est-ce la première fois qu'il entre en scène, dans cet article. Il n'y a rien d'étonnant à cela, car le théâtre dont il s'agit n'est même pas encore une réalité; il n'est encore qu'un embryon. Je veux parler des quelques rares essais de théâtre de masses, essais faits en plein air, coïncidant avec les fêtes dites révolutionnaires. Là encore, Léningrad-Pétersbourg s'est montré supérieur à Moscou. Seule, de toutes les expériences moscovites de ce type, pourra être retenue un jour l'idée grandiose, presque insensée, d'un jeune musicien qui avait imaginé de régaler la ville d'une symphonie exécutée sur des... sifflets d'usines. « L'orchestre » ayant dû se produire après une seule répétition, l'expérience échoua et fut vouée à l'oubli. Mais, par contre, nombreux sont les amateurs de théâtre qui ont encore présent à la mémoire le spectacle qui s'est déroulé devant l'énorme portail et sur l'escalier de la Bourse de Pétersbourg. La pièce représentée était une espèce d'image d'Epinal destinée à la propagande et composée au pied levé; mais il ne s'agissait pas de la pièce elle-même; ce qui faisait la force du spectacle, c'était l'échelle sur laquelle se déroulait : le coup de gong annonçant le début remplacé par un canon de 150, les soffites et la rampe par des projecteurs de campagne, les décors par d'énormes colonnes blanches sur un fond de drap noir, un parterre mouvant de plusieurs milliers de personnes sur les quais de la Néva, et, en guise de loges, les bateaux amarrés aux quais. Le spectacle était vraiment grandiose; pour le monter, on ne regrettait pas de jeter au vent quelques centaines de milliards de roubles : car, à cette époque, les plus modestes unités monétaires s'exprimaient en millions. Il fallut plus tard apprendre à compter par dizaines et par centaines, il ne fut plus possible de poursuivre de telles expériences qui exigeaient de gros frais, et les rares essais de spectacles « sur la Place » qui suivirent se trouvèrent ramenés à une échelle bien

moins impressionnante, et par cela même voués à l'échec. Mais peut-être est-ce précisément par la « Place » que devra passer le théâtre de l'avenir, pour nous ramener aux temps de l'agora grecque, depuis longtemps oubliée.

EUGÈNE ZAMIATINE.

LES GRANDES PANIQUES FINANCIÈRES DE L'HISTOIRE AMÉRICAINE

—

Empruntant la plume de M. Samuel Crowther, mais gardant le secret de sa personnalité, un important banquier américain ayant soixante ans de carrière raconte, dans le *Saturday Evening Post*, ses souvenirs des dépressions et paniques qui frappèrent son pays. Cet intéressant article constitue un résumé de l'histoire économique des Etats-Unis depuis cent ans. On y suit le formidable développement de ce peuple jeune, dont le crédit bancaire total n'excédait pas 300.000 dollars en 1839 et qui, moins d'un siècle plus tard. prêtait au monde entier, entre 1914 et 1930, plus de 600 milliards de francs, soit le montant de la fortune actuelle de la France.

On conçoit qu'une pareille ascension ait entraîné d'inévitables convulsions.

Incidemment, le vieux banquier nous trace un beau portrait de J. Pierpont Morgan qu'il a dû connaître intimement. Il est plein d'admiration pour ce grand capitaine de la finance qui forgea, durant quarante années, le destin de son pays.

§

En dehors des cycles économiques normaux, l'Amérique a connu au cours du dernier siècle quatre grandes dépressions: la courte panique de 1857, celle de 1873, d'une violence inouïe, une autre, moins sévère, en 1893, et enfin celle de 1907.

Notre banquier, courageusement, établit tout de suite les responsabilités. La vérité, pense-t-il, est que presque toutes les grandes dépressions ont été provoquées ou prolongées par les banques. Non les vraies banques, mais par les individus qui, empruntant la peau du lion, se glissent dans la profession à la faveur d'une période de prospérité. Portés par les événements, ils obtiennent des résultats faciles, mais au premier signe d'orage se révèlent incapables, perdent la tête et provoquent la panique chez leurs clients. Ils disparaissent et le blâme populaire retombe alors sur le vrai banquier de profession, dont le crédit et les ressources se trouvent en partie détruits.

A son avis, les plus grands banquiers américains furent J. D. Rockefeller, J. Pierpont-Morgan et ses lieutenants Georges F. Baker et James Stillmann, les frères Mellon, dont Andrew Mellon, actuellement le plus important, mais engagé maintenant au service public.

On retrouve, dit-il, dans un livre écrit en 1859, deux ans après la panique de 1857, des précisions sur l'origine du mouvement bancaire.

De 1839 à 1850, le capital bancaire n'excédait pas 300.000 dollars, mais durant cette période la population et le commerce s'étaient accrus de 30 %. Il y avait place pour de nouvelles banques. Cette profession devint soudain à la mode. Chacun voulut en organiser une. Partout des livres de souscription circulèrent. Avocats, notaires, commerçants, petits industriels virent là de telles facilités que l'impulsion devint irrésistible.

En trois ans, il y avait vingt-sept banques nouvelles réunissant un capital de 16 millions de dollars, qui devait s'élever à 40 millions en 1857. Cependant, la plus grande partie n'était qu'un capital fictif. Un tiers tout au plus était liquide; le reste ne pouvait représenter qu'une dette garantie par des hypothèques et du papier commercial.

Il manquait à tout ce monde l'expérience la plus élémentaire de la finance. Les présidents étaient choisis sans

aucune discrimination. On y trouvait, par exemple, un fabricant de toile, un fabricant de chaussures, un capitaine de marine marchande et même un ancien conducteur de diligence. La plupart manquaient de l'éducation nécessaire à la rédaction d'une lettre, plus encore à l'étude d'un bilan.

Leur activité tendait moins à suppléer aux besoins du commerce qu'à solliciter des emprunteurs chez qui placer les capitaux qui leur étaient confiés.

§

La panique de 1857. — Il est visible qu'à cette époque, le résultat principal de vingt ans d'un pareil travail avait été, suivant notre expression moderne, de geler tout le crédit dont le pays était capable, et c'est sans prévoir les conséquences dangereuses d'une telle pratique que l'on aborda l'été de 1857. Une seule pierre détachée d'un pareil édifice, élevé sans souci d'aucune structure, devait en entraîner l'écroulement. C'est ce qui advint.

Le 24 août, une très petite institution, The Ohio Life Insurance et Trust Co, ferma les portes de sa branche de New-York. Aucune banque de cette ville n'en pouvait être affectée, mais, dans le doute, celles-ci entreprirent de rappeler les capitaux prêtés, exigeant le paiement en espèces. Elles allèrent ainsi vers une tâche impossible, et se mirent elles-mêmes en difficulté. Le mouvement, insignifiant au début, gagna d'intensité, et après cinq semaines les banques se prirent de panique, communiquant cette panique au reste du pays. Le public envahit leurs guichets, réclamant lui aussi des espèces, provoquant un grand nombre de faillites. Un journal conçut alors l'idée géniale de publier une liste courante de ces faillites, augmentant ainsi le désarroi. En quelques semaines, toutes les espèces avaient fui; il n'existait plus aucun moyen d'échange.

Le fermier refusa de vendre ses produits contre du papier, et ce fut la ruine totale du crédit; la chute verti-

gineuse de la bourse, des prix. De ce chaos naquit une période de misère générale qui dura jusque vers 1860.

Tout compte fait, cette panique était évitable. Elle avait été littéralement provoquée par les banques. Elle était le fruit de l'égoïsme et de l'inexpérience de ces étranges banquiers.

§

La situation monétaire vers 1850-1860. — Pour bien comprendre ce qui était advenu, il convient de voir comment s'effectuaient les échanges commerciaux à cette époque.

En ces temps héroïques, la banque était loin de présenter l'aspect des somptueux palais de marbre auxquels nous sommes habitués. Dans leurs modestes locaux, seuls le président et le caissier avaient un bureau ou s'asseoir. Les autres employés se tenaient debout devant de hauts pupitres, placés bien en vue sous l'œil du maître. Quelques grandes banques modernes ont conservé la mode de placer tous leurs services en un vaste hall unique, présentant l'ensemble au regard du client. Dans ce temps-là rares étaient les présidents qui s'enfermaient dans un bureau privé. En fait l'apparition de ces endroits clos où le banquier travaillait fournit un objet facile à la satire populaire.

Bien entendu, toutes les écritures étaient faites à la main. Peu de lettres étaient dictées, étant habituellement copiées sur des modèles, et les employés chargés de ce travail produisaient de véritables chefs-d'œuvre d'art calligraphique dont dépendait beaucoup le prestige et le crédit de l'établissement.

La banque sérieuse, à cette époque, travaillait dans un champ étroit et bien déterminé: dépôts, comptes courants, escompte et prêts sur titres. Tout le reste, administration d'héritages, achats et ventes de titres, prêts sur hypothèques, était fort mal considéré et soigneusement

laissé aux autres. Le chèque n'était pas le moyen d'échange tel que nous le connaissons aujourd'hui. Le déposant à qui l'on octroyait la faveur d'un compte courant se voyait sévèrement rappeler à l'ordre s'il payait de petites notes par chèque au lieu de tirer un chèque unique afin de régler ses notes en espèces. Les chèques tirés sur les différentes villes étaient alors sujets à un taux d'escompte, et à ce titre les villes américaines traitaien entre elles comme autant de places étrangères. D'ailleurs le banquier se réservait entièrement le droit d'accepter ou de refuser un chèque tiré sur une banque située en dehors de sa circonscription.

Tous les échanges commerciaux se réglaient au moyen de notes qui, naturellement, passaient à l'escompte, e malheur à qui n'inscrivait pas au-dessous de la valeur « Payable en or au présent standard de poids et d finesse. » Il eût reçu en paiement à peu près n'import quoi!

Il n'existait, d'autre part, aucun système monétaire Ceci est malaisé à comprendre, habitués que nous som mes à la simplicité et la stabilité relative de nos système fiduciaires modernes.

En 1863 il n'existait encore aucune banque natio nale. Deux essais préalables avaient échoué. La premièr Banque des Etats-Unis promptement dissoute sous le pré texte qu'elle était une atteinte à la liberté publique, l seconde close en 1841, ce n'est qu'en 1863 que S. I Chase fit passer au Congrès un acte soumettant la circu lation monétaire au contrôle du gouvernement. Il n avait donc qu'un peu de monnaie d'argent, un peu d monnaie d'or émise par le Trésor américain et des bon du Trésor ou « greenbacks » qui furent remboursabl en or jusqu'en 1862. Ces espèces métalliques étaient bie insuffisantes. En leur absence, les banques émettaie leurs propres billets « garantis » par leur « capital » so forme de notes, et ces bank-notes constituaient le mo

le plus courant de paiement. Dans cette floraison incroyable de bank-notes, on comptait près de 4.000 dénominations différentes, issues de 1.500 banques; un grand nombre étaient de pures falsifications. Il est donc superflu d'ajouter que le banquier encaissait une monnaie des plus variées et qu'il appliquait à toutes ces bank-notes les taux d'escompte les plus fantaisistes, lorsqu'il daignait les accepter. Qui pourrait l'en blâmer?

L'étalon d'or n'existait pas au sens où nous l'entendons. Le gouvernement fédéral et la finance privée traitaient sur le même pied à la Bourse de l'or de New-York. Cette bourse s'était créée tout naturellement pour suppléer aux besoins des exportateurs. L'or était rare et son cours exprimé en « greenbacks » — chose étrange — fluctuait d'heure en heure, et ces fluctuations influençaient tout le reste. Qui portait à son banquier une bank-note issue d'une ville distante ne savait jamais ce qu'il en recevrait. Les fluctuations ajoutées du cours de l'or et de celles du crédit de la banque éloignée pouvaient atteindre 25 %. Cette situation avait, naturellement, créé une armée de banquiers privés, changeurs de monnaies qui étaient les premiers à bénéficier de cette confusion. D'ailleurs, il semble que sans leur aide tout commerce eût été rendu à peu près impossible.

Un pareil désordre explique aisément la panique de 1857.

§

La prospérité de 1860-1870. — Cette convulsion, cependant, fut vite oubliée. Le pays paraissait retrouver une période de prospérité, et celle-ci se fût développée normalement en l'absence d'une horde de spéculateurs, de promoteurs et de politiciens avides.

L'industrie s'élargissait et réclamait des chemins de fer. De 1865 à 1873, 50.000 kilomètres de voie ferrée furent posés; en 1869, les deux océans furent réunis par

le rail. L'ouest put envoyer aisément le grain à l'Europe en guerre. En 1867, le blé se vendait 2,85 dollars le boisseau, soit près de six fois son prix actuel. 12 millions d'hectares étaient plantés de céréales. Le fermier américain était riche en papier monnaie; mais, par contre, dans les villes, l'ouvrier luttait contre la vie chère, car on faisait de l'inflation.

La création de toutes ces voies ferrées avait entraîné la spéculation générale, utile à son début, déchaînée ensuite. Pendant les cinq années précédant 1873, plus d'un milliard 500 millions de dollars avaient été engagés dans les chemins de fer; l'Europe s'était gorgée de ces actions nouvelles. Il y eut enfin pléthore de voies ferrées. Il apparut qu'une fraction seulement était productive de bénéfices. Certains réseaux n'avaient été établis que pour emplir la poche des promoteurs; d'autres suivaient des trajets parallèles avec un transit insuffisant pour un seul.

L'atmosphère devenait lourde. Un malaise saisit le pays. Les bons de chemin de fer commencèrent d'affluer à la Bourse de New-York, et les promoteurs qui les avaient émis n'avaient pas les ressources suffisantes pour en soutenir les cours. L'Europe apaisée apprit à se passer du blé américain et, saisie d'inquiétude, commença d'exiger le paiement en or des balances commerciales. L'or était rare; on n'y songeait plus, dans la fièvre de la spéculation. Bref, tout faisait pressentir un nouvel effondrement.

§

La panique de 1873. — Le 18 septembre 1873, Jay Cooke and Co suspendit ses opératoins. La confiance du public était grande dans cet établissement spécialisé dans les émissions de bons de chemin de fer. Le réveil fut brutal.

Au souvenir des événements de 1857, la foule courut aux banques, dont ce fut l'assaut général dans tout le pays. Durant quarante jours, les banques suspendirent

tout paiement. Les baissiers foncèrent sur le Stock Exchange, qu'il fallut fermer pendant une semaine. On vit alors une chose curieuse. Les banques qui ne payaient plus d'espèces commencèrent à demander le retour de leurs fonds prêtés, exigeant des espèces, précipitant d'un coup la faillite des maisons autrement les plus solvables. La circulation monétaire était insuffisante en temps normal. Que pouvait-elle devenir en temps de panique?

En l'absence d'argent liquide, l'immense armée des créanciers dont chacun faisait partie eut alors recours aux garanties d'usage. Les ventes de propriétés commencèrent. Il n'y avait pas d'acheteurs et les créanciers se déchiraient pour établir leurs droits sur des biens dont le titre passait rapidement de mains en mains sans toutefois apporter le remède: l'argent frais.

Les affaires s'arrêtèrent net. Toutes les banques d'épargne succombèrent devant le retrait des dépôts. La confiance, le crédit, l'espoir étaient morts, une fois de plus.

Les années qui suivirent cette crise tragique furent pénibles. Les plus capables étaient frappés, comme les autres. Seules survécurent, bien amoindries, les fortunes les plus solides. Bien entendu, les actions de chemins de fer n'étaient plus cotées.

Malgré la première et radicale chute des prix accompagnant la panique, ceux-ci connurent une baisse persistante, décourageante. Toute industrie devenait déficitaire; les salaires virent des coupes sombres; les masses perdirent tout pouvoir d'achat. Personne n'osant plus rien, ne sachant plus que faire, le pays entra dans une ère d'apathie et de scepticisme paralysant, dont il semblait qu'il ne sortirait plus.

Pour tirer la nation du chaos, il fallait un leader. Elle le trouva dans J. Pierpont Morgan, alors jeune partenaire dans la firme Drexel, Morgan et Co de Philadelphie. Morgan entreprit la réhabilitation des chemins de fer. Van der Bilt, presque seul propriétaire du New-York Central,

voulait vendre ses intérêts. Il ne fallait pas songer à la Bourse de New-York. Morgan trouva le moyen de distribuer ses actions parmi ses relations personnelles en Europe, à un prix qui fit sensation sur le public américain. Ce dernier crut deviner que l'Europe n'avait pas perdu l'espoir d'une reprise prochaine, et cette marque de confiance secoua sa torpeur. Morgan passa à un autre réseau. Durant vingt années de travail il devait remettre sur pieds plus de vingt réseaux, émettant des bons nouveaux dont le rendement était garanti par les bénéfices d'exploitation réels. Il acquit plusieurs réseaux pour son propre compte et émit ainsi pour 150 millions de dollars de bons nouveaux que le public et l'Europe se partagèrent.

Morgan parvint ainsi à sauver l'œuvre naufragée des spéculateurs et son prestige s'accrut au point de le rendre maître de toute la finance américaine, y compris le Trésor dont il devint le banquier.

Cependant, la secousse de 1873 avait été trop violente pour ne pas laisser des traces profondes. Le patient travail de Morgan ne parvenait pas à entraîner l'activité du pays. Les affaires étaient mauvaises.

A Washington les politiciens crurent en trouver la raison. Il fallait stabiliser la monnaie afin d'arrêter la déflation. On avait, en effet, abandonné l'étalon or en 1862, année depuis laquelle les greenbacks n'étaient plus remboursables en or. D'autre part, la panique de 1873 avait révélé une insuffisance flagrante de circulation monétaire. Rien n'était plus simple que d'en créer.

Il y eut les partisans de la monnaie d'argent à cours forcé, soutenus par les propriétaires de mines récemment ouvertes, et contre eux les partisans de la monnaie d'or. Une lutte très vive s'engagea au Congrès, et en 1879 l'étalon or fut rétabli par le Sherman act qui rendait à nouveau les bons du Trésor payables en or sur demande.

C'était là un dangereux essai, car le métal était tou-

jours rare. Les champs de Californie s'épuisaient et l'or nécessaire ne pouvait parvenir que d'Europe, à condition que la balance commerciale fût favorable.

Les effets du Sherman act furent lents à se produire, mais ils conduisirent les Etats-Unis à une nouvelle, et violente convulsion, en 1893.

§

La panique de 1893. — La nation, qui décidément avait perdu toute confiance dans les finances gouvernementales, fut enchantée du Sherman act. Le public se présenta aux caisses du Trésor, échangeant ses bons contre du métal précieux. L'Europe s'alarma et suivit le mouvement. Les caisses du Trésor furent dès lors soumises à une saignée qui pour être lente n'en fut pas moins efficace. Il arriva un moment où l'encaisse or fut si basse qu'une peur nouvelle saisit le pays, une autre panique s'annonçait, que l'on pouvait craindre aussi violente que celle de vingt années auparavant.

Cette fois, un véritable désespoir étreignait les masses, car cette chute nouvelle ne suivait pas une période de prospérité et d'inflation, mais partait, à son début, des niveaux les plus bas enregistrés. Par extraordinaire, cette convulsion ne résultait pas du travail des mauvais banquiers, étant une conséquence naturelle de la rareté du métal précieux.

La présence d'esprit de J. Pierpont Morgan limita le désastre. Il fallait arrêter net la fuite de l'or. Il obtint du président Cleveland l'annulation du Sherman act et l'Amérique, une fois de plus, abandonna l'étalon or. Il passa avec le gouvernement un contrat pour la fourniture immédiate de 65 millions de dollars de monnaie d'or. Il obtint en Europe des crédits suffisants pour faire rentrer 8.500 kilogrammes d'or fin chaque mois. Grâce à son prestige, Morgan garantit de nouveaux emprunts qu'il plaça dans les larges fortunes de son pays et

à l'étranger, luttant avec persistance pour la reconstitution d'une réserve métallique. Cette bataille dura plus d'un an, puisque en 1894 le gouvernement fut encore à deux jours seulement de la suspension de tout paiement.

L'ingratitude humaine fut de tous les temps comme de tous les pays. Les esprits apaisés, chacun se tourna vers l'homme qui avait sauvé la situation, lui reprochant d'avoir placé ses nouveaux emprunts en mains privées au lieu d'avoir eu recours à la souscription publique, d'avance vouée à l'insuccès. On lui reprochait aussi d'avoir joué le rôle de banque d'Etat, bien qu'il n'y eût encore aucune organisation de cette nature.

On ne nous dit pas pourquoi deux années plus tard l'Amérique revenait une fois de plus à l'étalon or, avec la victoire définitive du Président Mac Kinley sur les partisans du bimétallisme, en 1896. Sans doute, la situation était-elle suffisamment rétablie pour justifier cette mesure.

§

La prospérité de 1900-1907. — Cette victoire au Congrès marqua un retour à la vie normale. Tout de suite l'index des prix se raffermit, puis remonta prudemment. La confiance générale revint.

Dans les dernières années du siècle passé, les récoltes se vendaient bien, l'industrie reprenait une allure prospère. La courte guerre contre l'Espagne avait passé sans amener de difficultés.

L'avènement du siècle nouveau marqua une tendance nouvelle de l'industrie: la formation des grandes corporations, et en premier lieu celle de l'acier. C'est encore Morgan qui fut l'organisateur du U. S. Steel Corporation. La mode vint aux fusions, consolidations; on avait trouvé une formule nouvelle.

Par contre, le terrain redevenait fertile aux spéculateurs et aux promoteurs qui depuis 1873 n'avaient guère

trouvé de conditions propices à leur activité. D'année en année, la liste des actions nouvelles s'allongeait au Stock Exchange, offerte aux espoirs éternels d'un public crédule. Et ce fut à nouveau, accompagnée de l'inflation lente, mais persistante, l'ère des promoteurs et des banquiers nouveaux.

Les crédits redevinrent faciles, les avances sur titres plus ou moins spéculatifs atteignirent un volume inquiétant. L'épargne publique et les dépôts prenaient par millions le chemin du Stock Exchange, prêtés aux boursiers contre intérêt honnête, mais néanmoins gagés par du papier.

En 1907, les conditions générales redevenaient les mêmes qu'en 1873.

L'automne 1907 révéla de mauvaises récoltes, laissant impayées les avances des banques aux fermiers. Les planteurs de coton, avides, stockèrent leurs balles dans l'espoir de provoquer une hausse. Les changes sur l'Europe fléchirent. Wall Street enregistra une baisse sérieuse et nombre de banques surchargées se trouvèrent en difficulté.

§

La panique de 1907. — Un matin survint la nouvelle qu'une grande banque de New-York, le Knickerbocker Trust Co, au capital de 60 millions de dollars, n'était plus solvable. En un pareil moment, une telle nouvelle risquait de provoquer les événements les plus graves. Morgan pressentit le danger et prit immédiatement l'initiative des opérations. Il convoqua l'état-major financier. Une fois de plus les banques perdaient la tête, et toutes, par esprit de tradition, proposaient le rappel des fonds avancés. Morgan s'y opposa énergiquement et obtint leur promesse de n'en rien faire, et celle de se prêter aide mutuelle afin d'aider les banques dont le public commençait d'envahir les guichets. Il avança de suite 500.000

dollars au Knickerbocker Trust Co. Cette somme ne produisit qu'un feu de paille.

Sitôt le conseil dissous, les banques oublient leurs promesses et demandent leurs prêts aux boursiers. C'est le « crash ». En quelques heures, au milieu de l'affolement, le taux de l'argent est monté à 100 %. A deux heures de l'après-midi les directeurs du Stock Exchange téléphonent qu'il faut sur-le-champ 25 millions de dollars pour éviter la fermeture du marché. Morgan reçoit la nouvelle au milieu d'un nouveau conseil; un quart d'heure après il a formé un syndicat et forcé les banquiers à faire les fonds. A Wall Street, la grande panique était enrayée, mais il fallait compter avec le public qui dans tout le pays, une fois de plus, réclamait son argent. Pendant plusieurs semaines on lutte contre la faillite générale. On épuise toutes les réserves; et quand un banquier objecte à Morgan que le minimum légal est de 25 % et que lui-même en est à 15 %, il s'attire cette verte réplique : « Les réserves sont faites pour cela. Une banque devrait avoir honte d'en posséder en un pareil moment. »

Des difficultés nouvelles surgissent. La Ville de New-York a besoin de 30 millions de dollars pour rembourser des obligations venues malencontreusement à échéance. Cette fois il n'y a plus d'argent. Il faut en créer. Morgan utilise les soldes créditeurs de ses banques de virements, créant contre ces crédits des certificats qu'il garantit. Il garantit tout. Sa signature sur toute note lui donne immédiatement une valeur or.

Un important établissement financier chargé des actions d'une grosse fonderie du Tennessee, aux abois, parle de jeter ses titres sur le marché. Ce sera une chute nouvelle. Morgan négocie l'achat de la fonderie par le U. S. Steel Corporation, sans souci des lois sur les trusts qui le lui interdisent, mais les titres n'apparaissent pas sur le marché.

Il faut ensuite faire rentrer l'or qui naturellement a repris le chemin de l'Europe. Morgan obtient du président Roosevelt des décrets de priorité sur toute marchandise destinée à l'exportation. Il actionne les chemins de fer, frète des navires et transporte en Europe le coton entreposé dans le Sud. Contre ces marchandises, il obtient, sur-le-champ, des crédits payables en or.

En moins d'un mois, le gros de la panique était passé. Il va sans dire que des pertes considérables s'étaient étendues à tout le pays, mais l'Amérique était sauvée d'un désastre semblable à celui de 1873. Le courage et le sang-froid de Morgan s'étaient interposés.

Et le vieux banquier, riche d'expérience, et de qui nous tenons ces souvenirs, termine sur ces mots contenant un bel enseignement aux peuples :

« En jetant les yeux sur le passé, je suis convaincu qu'un pays ne peut vivre sans une direction financière (leadership), pas plus qu'une armée ne peut se passer de général. Nous n'avions pas de leaders en 1857 et en 1873, et des années de souffrances s'ensuivirent. Nous eûmes quelque direction en 1893 et la période de dépression fut courte. Nous eûmes un splendide leader en 1907 et la dépression fut vite effacée; il y a dans tout cela de quoi réfléchir. »

§

La crise de 1929 est dans toutes les mémoires. Mieux encore : nous la vivons.

Le rappel de ces convulsions passées est opportun car il nous donne une mesure des progrès réalisés dans l'organisation économique américaine. S'il y eut panique en 1929, celle-ci fut localisée à Wall Street. Les banques n'y participèrent pas, ni le public.

Il est vrai qu'un effrayant travail de déflation s'ensuivit, mais il ne causa la fermeture que de 2.500 banques seulement sur les 22.000 que possédait le pays. Naturel-

lement, ce furent les plus faibles, ou les moins sérieuses, qui succombèrent; mais le monde sait qu'à l'heure actuelle, après trois années de lutte, la structure du crédit américain est encore absolument intacte.

Ceux qui, tout de suite après 1929, proclamèrent inconsidérément la faillite du « système américain », connaissent-ils l'histoire de ces secousses antérieures?

Chaque crise nouvelle entraîne les réformes nécessaires. C'est la panique de 1907 qui a conduit à la création du « Federal Reserve System » dont la flexibilité garantit contre le retour de nouvelles paniques monétaires.

Le « système américain » évoluera sans doute. Tout ce qui vit évolue; mais il conservera sa forme présente et les réformes possibles ne tendront qu'à lui donner plus de stabilité.

J'ai vécu onze années au milieu du peuple américain. Je crois en connaître les qualités ainsi que les faiblesses. Ce peuple est doué, avant tout, d'une discipline sociale extraordinaire. Cette discipline, jointe à un espoir tenace qui ne se rebute d'aucune difficulté, justifie toute la confiance que cette nation entretient dans ses destinées.

ROBERT JACQUELET
Ingénieur E. P. C. I.

LE CULTE DE SATAN

LES YEZIDIS

LEUR RELIGION. — LEURS MŒURS. — LEURS HABITUDES

—

L'origine des tribus qui, sous leur nom actuel de « Yezidis », ont voué un culte spécial à Satan, et les circonstances auxquelles est due leur installation dans les centres où on les trouve aujourd'hui, soit en masses compactes, soit en petits groupes, ont donné lieu à des suppositions plus ou moins fondées, parmi lesquelles la plus autorisée semble être celle qui leur reconnaît une souche kurdo-persane et qui attribue leur migration à la nécessité de fuir la civilisation arabe, si peu en accord avec leurs mœurs et leurs habitudes.

Les quelques auteurs orientaux qui, les premiers, se sont occupés d'eux, assurent que, au commencement du XIXe siècle, les Yezidis, installés dans la plaine de Mossoul, étaient au nombre de 150.000, qu'ils disposaient d'une armée — 4.000 cavaliers et 8.000 fantassins — qui, après les avoir longtemps protégés contre les incursions des voisins, fut, malgré la bravoure des combattants et la science militaire de leur chef, Aly Beg, impuissante contre les attaques du redoutable Bey de Ravandouz. Cette campagne (1832) fut désastreuse : les Yezidis durent abandonner en hâte leurs villages et chercher un refuge dans les murs de Mossoul. Quelques années d'une tranquillité relative leur permirent de reprendre confiance jusqu'au jour où, voulant les convertir à l'islamisme, Suleyman Pacha, gouverneur général

de Bagdad, lança contre eux une forte armée régulière commandée par le général Loutfallah. Peu de villages échappèrent à la ruine et à l'incendie. Alors, se sentant trop exposés dans les plaines, ils s'établirent dans le Djebel Sindjar (la montagne de l'oiseau), chaîne de montagne à une centaine de kilomètres au nord-est de Mossoul. « Nous sommes devenus des aigles et des bêtes de proie sur nos hauteurs et dans nos grottes, qui donc osera venir nous y chercher? » Aly Pacha, gouverneur de Bagdad, répondit à ce défi; il les attaqua et leur infligea des défaites sérieuses dont ils se relevaient à peine lorsque Suleyman Pacha, devenu gouverneur de Bagdad pour la seconde fois, entreprit une nouvelle campagne et s'empara de Elbalad, leur principal centre. Trente années semblent s'être écoulées avant qu'une attaque vînt leur rappeler qu'ils avaient tort de se croire oubliés de leurs persécuteurs. En 1873, Rechid Pacha, commandant de la division de Mossoul, les harcela à la tête d'une armée composée surtout de Kurdes et en fit un tel carnage que des ruisseaux de sang coulèrent, dit-on, dans les champs. Enfin, en 1892, Omer Pacha, président de la Commission des Réformes projetées dans la province de Mossoul, les persécuta avec acharnement dans le vain espoir de les amener à renoncer à leur culte. Son fils en fit massacrer quelques centaines, enleva leurs femmes, détruisit leurs sanctuaires. Leur chef, Mir Aly Beg, fut exilé à Castambol, sur les bords de la Mer Noire. L'intervention de l'Angleterre le rendit à la liberté, mais ne put pas rétablir son autorité temporelle.

Depuis lors, sous l'administration ottomane, les Yezidis purent, sans trop d'entraves, se livrer à l'exercice de leur culte. Aujourd'hui, sous les mandats de la France et de la Grande-Bretagne, ils sont traités avec la même bienveillance... ou la même indifférence, que les adeptes aux autres religions. Leur nombre actuel ne dépasse certainement pas 40.000 âmes. Les persécutions les ont

disséminés; en dehors de Mossoul, où vit la plus forte agglomération, on rencontre des groupements dans les provinces d'Alep (1), de Bitlis et de Van, dans la Syrie septentrionale, dans le Kurdistan, en Perse. Il y en avait aussi dans le Caucase, mais les persécutions bolchéviques les ont presque complètement exterminés. Leurs deux principaux centres sont le district de Cheïkhan, dans le Kurdistan, et le Mont Sindjar. Agriculteurs et pasteurs, ils méprisent le commerce, qui pousse au mensonge et au vol, les deux péchés capitaux condamnés par leur religion. On les rencontre très rarement dans les villes, où ils ne vont qu'à contre-cœur pour éviter tout contact avec ceux qui « prononcent librement le nom de Satan et le couvrent d'imprécations ». S'ils étaient capables d'avoir une préférence, ils la témoigneraient très probablement aux chrétiens, tant à cause des anciens édifices religieux qu'ils occupent que des rapports constants qu'ils ont avec eux dans certains villages qu'ils habitent en commun. Vers 1850, Mirza-Agha, le chef yezidi semi-indépendant de Redwan (Asie Mineure), construisit dans cette ville une église pour les indigènes chrétiens. Pendant la guerre mondiale, les Yezidis refusèrent de livrer aux autorités turques des centaines d'Arméniens qui, fuyant les persécutions du gouverneur de Deïr-ez-Zor, s'étaient réfugiés dans le Djebel Sindjar. Les femmes et les jeunes filles yezidis doivent se couvrir le visage devant les étrangers, mais cette obligation ne devient réellement rigoureuse qu'en présence des Musulmans et des Juifs. La pureté de leurs mœurs est proverbiale; la mort seule peut briser les liens matrimoniaux; l'adultère et l'immoralité sont impitoyablement punis de mort. La dernière fois que je fis halte aux pieds du Sindjar, on me rapporta que, la veille, une jeune femme avait reçu de son frère un coup de poignard qui mettait sa vie en

(1) J'en ai connu dans le village de Ketma, sur la route d'Alep à Alexandrette.

danger. Je chargeai le médecin qui m'avait été adjoint par le gouvernement français d'aller lui prodiguer ses soins. On l'en empêcha; la coupable, prise sur le fait, devait mourir, sa guérison ne la sauverait pas. Le complice était déjà enterré.

Les Yezidis sont habillés d'une longue chemise presque toujours blanche dont le col, taillé en rond par la personne spécialement chargée de ce travail, descend jusqu'à la naissance des seins, en souvenir, disent-ils, de la lumière qui apparut à Cheikh Addi à la suite de son jeûne de quarante jours. Cette ouverture s'appelle « le collier de Yezid ». Ils ne peuvent porter aucun vêtement neuf qui n'ait été au préalable trempé dans l'eau sacrée du sanctuaire de Cheikh Addi. Ils se coiffent d'un feutre blanc en forme de cône autour duquel ils enroulent un turban de même couleur; ils se chaussent d'espadrilles dont l'empeigne est de toile blanche. Seule, la ceinture peut être de n'importe quelle couleur, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas bleue, teinte pour laquelle, par le fait que les Musulmans s'en servent contre le mauvais œil, « l'œil du diable », ils ont une horreur tellement profonde qu'ils en évitent même la vue. « Puisses-tu être enterré dans un linceul bleu » constitue la plus grave des insultes. Le costume des femmes ne se distingue pas beaucoup de celui des hommes; seules, les espadrilles peuvent être remplacées par des bottes jaunes, courtes et molles, connues sous le nom de « tchidik ».

§

Qui est le fondateur du Yezidisme?

Deux traditions se disputent cet honneur : je les tiens toutes les deux de la bouche d'un Yezidi. La première, la moins répandue, veut que ce fût Yezid Ier, deuxième Khalife de la Dynastie des Ommeyyades. Elle assure que ce prince, ayant entendu parler de Cheikh Addi, alla le trouver, se fit initier à sa religion et, de retour à Damas

où il régnait, l'enseigna à ses courtisans. Il y a ici un anachronisme qui fait rejeter cette tradition : les deux personnages ont vécu à plus de quatre siècles l'un de l'autre. Le meurtre de Hussein, fils d'Aly, quatrième successeur du prophète Mahomet, le sac de la ville sainte de Médine, la mise à mort de quatre-vingts des compagnons de Mahomet et de sept cents lecteurs du Coran suffirent pour attirer au Khalife en question la haine des Chiites et pour faire de son nom le synonyme de celui de Satan. C'est très probablement à cette particularité qu'est due la croyance qu'il a été le fondateur du Yezidisme (2).

La seconde, unanimement adoptée par les adorateurs de Satan en Mésopotamie, dit que cette appellation est simplement l'adjectif du mot « Yezid », qui, après Khoda, le dieu suprême, est le nom de la principale divinité du Yezidisme.

Certains écrivains ont voulu y voir une corruption du mot kurde « Azed », ancien nom de Dieu, lequel se transforme en « Yazed » quand il est donné à Satan.

La même incertitude enveloppe le dieu Yezid.

Mohammed, Prophète illuminé par Dieu, dit le *Mashaf Rech* (le Livre Noir), un des livres sacrés des Yezidis, avait un domestique nommé Mouawiya, d'origine étrangère. Un jour que, pour se guérir de la migraine que Dieu lui avait infligée en punition, le fondateur de l'islamisme se faisait raser la tête, le rasoir, échappant de la main du domestique, blessa Mohammed. Craignant de voir ce sang précieux se souiller au contact de la terre, Mouawiya le suça. —

— Qu'as-tu fait? lui demanda le prophète.

— J'ai sucé ton sang pour qu'il ne tombe pas à terre, avoua le coupable.

— Tu as gravement péché et de toi sortira celui qui sera l'ennemi de ma secte. Mouawiya objecta qu'il était trop vieux pour prendre femme. Cependant, peu de temps après,

(2) Tout contempteur de l'un quelconque des préceptes de l'islam est en Arabie et en Turquie traité de « Yezidi », en souvenir des actes reprochés au Khalife ommeyyade.

des scorpions l'ayant, avec la permission de Dieu, assailli et lui ayant infusé leur venin mortel, les médecins consultés déclarèrent que seul le mariage pouvait le sauver d'une mort certaine. Dans l'espoir qu'il n'aurait pas d'enfant, on lui amena une femme de quatre-vingts ans qui, le lendemain du mariage, se réveilla transformée en une jeune et jolie personne de vingt-cinq ans. C'est de cette union que naquit Yezid, le dieu des Yezidis.

Le dieu Yezid, prétendent les autres, et ils sont probablement dans le vrai, n'est autre que Satan, le chef des mauvais anges, soit qu'il ait été chassé du paradis, ainsi que le veulent ceux-ci, soit, comme l'affirment ceux-là, qu'il soit descendu sur terre de sa propre volonté pour remettre à ses fidèles les statues qu'ils vénèrent et dont nous parlerons plus loin. Il est le principe du mal, le mauvais génie qui s'attache aux hommes pour les induire dans le péché, le maître souverain de tous les maux, celui que l'on doit se concilier pour ne pas s'attirer ses colères et devenir la proie de ses maléfices. Il est tout-puissant, présent partout, dispensateur de la santé et de la maladie, propice à ceux qui l'adorent, terrible aux autres. Il est le souverain de la terre. On le représente sous la forme d'un paon, d'où lui vient le nom de « Malik Taous » (Roi Paon), sous lequel il est connu. Au jour du jugement dernier, Satan et les mauvais anges, ses compagnons, retourneront au ciel, réconciliés avec Dieu.

Cette idole est grossièrement exécutée. Celle du Sanctuaire de Cheikh Addi, beaucoup plus riche, plus élégante, plus artistique, représente, autant que possible, un paon à la queue déployée (3).

§

Les Yezidis possèdent deux Livres Sacrés : le *Kitab el Djelwa* (le livre de la révélation) et le *Mashaf Rech*, dont j'ai parlé ci-dessus.

(3) Il en existe un spécimen au British Museum de Londres.

Le premier aurait été écrit par un certain Cheikh Fahr-ed-dine, sous la dictée de Cheikh Àddi, dont il était le secrétaire. Il est entouré d'une si grande vénération, si précieusement conservé que, parmi les Yezidis mêmes, très rares sont ceux qui l'ont vu. Quant aux écrivains, tant occidentaux qu'arabes, qui en ont parlé et qui l'ont décrit, ils ne l'ont fait que sur des copies, réelles ou fausses, obtenues à prix d'or, sur des versions verbales, sur des documents d'une très douteuse authenticité. Le Père Anastase Marie, Carmélite de Bagdad, en a donné dans la Revue *Anthropos*, en 1911, une description et en a publié une traduction d'après une copie qu'il aurait obtenue d'un des bibliothécaires chargés de sa garde. Dans les cinq chapitres dont cet ouvrage se compose, Khoda parle à la première personne. Il a été, est et sera présent partout, toujours prêt à aider ceux qui comptent sur lui et l'invoquent en cas de nécessité; il récompense ceux qui lui sont fidèles et qui souffrent pour lui, punit ceux qui résistent à ses ordres, tient ses promesses envers ceux qui mettent leur confiance en lui; il est le Maître Souverain de tout; tous les trésors ensevelis sous terre lui sont connus et il les fait passer des uns aux autres; rien n'échappe à son contrôle et à ses décisions; les grands et les petits, les puissants et les faibles ,les riches et les pauvres dépendent de lui et lui doivent obéissance; il envoie les maladies et les calamités à ceux qui lui sont contraires; il conduit en secret dans l'autre monde ses amis et ceux qui lui appartiennent; il ne permet à personne d'habiter ce monde au delà du temps qu'il a limité et lorsqu'il le veut, il le renvoie dans ce monde ou dans un autre une deuxième et troisième fois par la transmigration des âmes. Les autres dieux ne peuvent pas se mêler de ses affaires ni empêcher l'exécution de ce qu'il a décidé; ses enseignements se conforment aux circonstances et aux temps; il a depuis longtemps réglé la succession des chefs spirituels et

temporels ainsi que l'évolution des siècles; il exerce son autorité sur les animaux du désert, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer; il ne montre ses miracles qu'à ceux qui sont à même de les recevoir.

Honorez, dit-il en conclusion, ma personne et mon image. Vous m'avez négligé pendant de nombreuses années, obéissez à mes lois, obéissez à mes représentants sur terre et à tout ce qu'ils vous enseignent des prophéties qui sont miennes.

Comme on le voit, ces attributions et cette omnipotence ne diffèrent pas beaucoup de celles que l'on trouve dans toutes les autres religions. Le seul point qui présente un certain intérêt est celui de la transmigration des âmes, dont nous trouverons plus loin un exemple des plus curieux.

Le second livre sacré, intitulé *Meshaf Rech*, le livre noir, ainsi dénommé parce que le nom de Satan est noirci partout où il figure, est un exposé de théories sur la création du monde, sur Adam et Eve, sur le déluge, sur la collaboration des sept dieux dans la formation des éléments et des astres. C'est lui qui me fournira tout ce que je vais écrire sur ces différents mystères.

Ces deux ouvrages, qui ne sont exhibés que dans certaines cérémonies religieuses, sont conservés dans une cassette en bois ornementée d'incrustations d'argent, fermée par trois clefs dont chacune est confiée à un dignitaire différent, et, en cas de danger, cachée dans une cave dont l'accès n'est connu que de ces mêmes dignitaires.

On m'a affirmé que jamais œil étranger ne s'est posé sur eux. Si cette affirmation est réelle — et pour ceux qui savent la jalousie avec laquelle les Yezidis cachent tout ce qui concerne leur religion elle doit être vraie, — on peut en déduire que de ce que l'on a écrit tout n'est pas toujours très exact. Malgré la sincère amitié qui, pendant mes trois années de Mossoul, m'a lié à un des principaux personnages du Djebel Sindjar, je n'ai pu

obtenir de lui sur ces deux livres que des détails extérieurs et des données générales. Il s'est montré, au contraire, très généreux pour tout ce qui concerne leurs us et coutumes, et pour les parties du *Meshaf Rech* qui pouvaient être dévoilées.

§

CHEIKH ADDI. — Au onzième siècle, sous le khalifat de Mouktadir Billah, de la dynastie des Abassides, alors que vivaient le Cheikh Mansour Elhalladj et le Cheikh Abd-el-Kader Elghillany (4), apparut un Cheikh venant des montagnes de Hekkiari, sur les frontières de la Perse. C'était Cheikh Addi. Les uns le croient originaire de Baalbek, les autres lui donnent le Hauran pour berceau. Il fixa son domicile sur le Djebel Lalich, colline située à une distance de neuf heures au nord-est de Mossoul. Il mourut en 1162. Son tombeau se trouve à l'intérieur du sanctuaire qui porte son nom et dont nous parlerons ci-dessous.

Je n'ai pu recueillir aucune précision sur ce personnage, que les Yezidis regardent comme leur grand saint et sur lequel ils se disent eux-mêmes peu renseignés. Selon une tradition, il aurait chassé les moines chrétiens du monastère où il était employé en qualité d'encaisseur des dîmes et des aumônes qui revenaient à cet établissement, s'y serait définitivement installé et, des diverses doctrines qu'il y étudia, fonda le yezidisme dont il devint le prophète.

Beaucoup d'histoires extraordinaires circulent sur lui. Voici quelques-unes des plus curieuses.

Cheikh Addi et ses principaux disciples, dit la première, invités par Dieu à lui rendre visite au paradis,

(4) Cheikh Mansour Elhalladj fut exécuté sur l'ordre du Khalife pour avoir émis des théories contraires aux enseignements du Coran.
Cheikh Abd-el-Kader Elghillany, célèbre thaumaturge, fondateur d'un ordre religieux très répandu en Orient. Il est un des marabouts les plus vénérés par les Algériens qui se rendent en pèlerinage à son tombeau à Bagdad.

s'y rendirent à cheval. Arrivés au ciel, le Cheikh, informé par les siens qu'on ne pouvait pas leur fournir la paille nécessaire à la nourriture de leurs montures, expédia quelques-uns de ses disciples sur ses aires avec ordre d'en rapporter une provision suffisante. Pendant le voyage de retour, une certaine quantité de paille se répandit et forma la voie lactée.

Cheikh Addi, affirme une autre, s'étant rendu à La Mecque avec Abd-el-Kader Elghillany, y demeura quatre ans. Pendant son absence, Lucifer, prenant son apparence et ses traits, vint le remplacer au milieu de ses partisans et en profita pour dicter les préceptes de la nouvelle foi. Lorsqu'il revint de son pèlerinage, les Yezidis, le prenant pour un imposteur, puisqu'il y avait déjà un Cheikh Addi, le chassèrent ignominieusement. Le Cheikh en mourut de chagrin. Après sa mort, Satan reparut, confessa son subterfuge et ordonna de considérer dorénavant Cheikh Addi comme un saint.

Cheikh Addi, dit une troisième, jouissait d'une ouïe tellement extraordinaire que de sa demeure, située sur le Djebel Lalich, il entendait les prédications de Cheikh Abd-el-Kader à Bagdad, distant de plusieurs centaines de kilomètres.

Cheikh Addi, raconte enfin une quatrième, alla rendre visite à Malik Taous et reçut de lui les règles et les préceptes de la religion dont il devint le prophète. C'est au retour de ce voyage qu'il prescrivit aux Yezidis de ne plus jeûner, de ne plus prier, et leur recommanda comme unique croyance de reconnaître et aimer Malik Taous, « qui trouvera plus de plaisir dans les bonnes œuvres que vous ferez que dans les jeûnes et les prières que vous vous imposez ».

§

LE SANCTUAIRE DE CHEIKH ADDI. — Le principal sanctuaire des Yezidis est celui de Cheikh Addi, situé dans

une vallée formée par une chaîne de montagnes au nord-est de Mossoul, duquel il est séparé par une distance d'une centaine de kilomètres. L'édifice était certainement autrefois un monastère, construit par les premiers chrétiens, probablement en l'honneur des saints Yuhannan et Yohoh Sabran, qui évangélisèrent ces contrées. Une inscription en chaldéen, dit-on, portait les noms des fondateurs, du patriarche de l'époque et des saints auxquels le monastère était dédié, mais, craignant que la pierre sur laquelle elle était gravée ne devînt entre les mains des chrétiens une arme pour réclamer le sanctuaire, les Yezidis l'enterrèrent dans un endroit resté depuis lors ignoré. Sur ce fait, que les annales chaldéennes corroborent (5), la légende a greffé sa fantaisie.

Ce monastère, raconte-t-elle, était autrefois habité par de sanits moines chrétiens qui passaient leur temps à jeûner et à prier. Un jour, au cours d'une procession dans la cour de leur couvent, ils aperçurent une feuille de papier se balançant à la branche d'un arbre. La procession s'arrêta, la feuille de papier détachée fut portée au supérieur qui y lut la phrase suivante : « Sachez, ô moines dévots, que Dieu vous a pardonné tous vos péchés. Abstenez-vous donc à l'avenir des cérémonies que vous célébrez; mariez-vous et reproduisez. Adieu. » A cette lecture, les religieux se divisèrent en deux camps, les uns affirmant que c'était l'œuvre de Satan, les autres, au contraire, y voyant l'expression de la volonté divine. Le même miracle s'étant reproduit deux jours de suite, les moines, ébranlés, quittèrent le couvent, se marièrent et adoptèrent la foi yezidi.

Comme tous ces événements avaient été prédits par Cheikh Addi, les Yezidis, après le départ des moines, démolirent l'autel majeur et y déposèrent le corps de leur prophète.

Des recherches que je dus faire pour retrouver un

(5) La chose m'a été affirmée par S. G. Monseigneur Emmanuel Thomas, Patriarche Chaldéen.

voyageur français qui, parti de Diarbekir pour Bagdad, n'arriva jamais à Mossoul, me fournirent la rare occasion de visiter le Sanctuaire. Au-dessus de la porte d'entrée sont très grossièrement gravés des paons, des croissants, des étoiles, des hachettes, des peignes, tous signes cabalistiques dont quelques-uns trouveront leur explication dans le cours de cette étude. Sur le côté droit on voit, peint en noir sur fond blanc, un énorme serpent, en commémoration, sans doute, du service rendu par ce reptile lors de l'échouement de l'arche de Noé. Avant le sac du sanctuaire par le fils du général Omer Pacha, en 1892, un sceptre à sept branches était, m'affirme un des gardiens, gravé sur un des côtés.

Dans l'intérieur s'élèvent sept coupoles dédiées aux Cheikhs vainqueurs des ennemis de la nouvelle religion. La plus importante surmonte la tombe de Cheikh Addi, recouverte d'une housse dont les couleurs, rouge et verte, ont été effacées par le temps. Les autres sont consacrées à Cheikh Abd-el-Kader Elghillany, Cheikh Qadhib Alban, Cheikh Chems-ed-din, Cheikh Mansour Elhallad, Cheikh Hassan Elbasri et Cheikh Fahr-ed-dine.

Un petit ruisseau baptisé du nom de Zemzem, parce qu'il communique, assurent les Yezidis, sous terre avec le puits de ce nom qui se trouve dans l'enceinte de la Kaabah, le temple sacré de La Mecque, coule dans l'intérieur de cet édifice. Sa source est surmontée d'une petite construction à la porte de laquelle veille, jour et nuit, un gardien pour empêcher les sacrilèges. La légende raconte que, passant un jour par cet endroit en compagnie de quelques-uns de ses disciples altérés, Cheikh Addi s'approcha du rocher, le frappa du bâton qu'il avait en mains; immédiatement le rocher s'entr'ouvrit et laissa couler une eau fraîche et limpide. Se tournant alors vers ceux qui le suivaient, il leur dit : « Que celui qui croit en moi et en mes paroles se baptise dans cette eau, et il sera sauvé au jour du jugement. »

L'eau fournie par ce miracle continue depuis lors à se déverser dans une première vasque de forme circulaire et sert de boisson, puis dans une deuxième où les bestiaux peuvent se désaltérer. Le surplus arrose un terrain planté de tabac. Fumer de ce tabac serait commettre le plus grand sacrilège, car ce serait brûler en même temps l'eau de Zemzem, eau sacrée par excellence.

Tout autour du sanctuaire s'élèvent de modestes constructions destinées au logement des pèlerins et de leurs montures.

Le second sanctuaire est celui du Djebel Sindjar. Cette chaîne de montagnes, que les Yezidis considèrent comme le rempart de leur foi, fut, dans les premiers temps du christianisme, habitée par des Syro-Chaldéens, ainsi qu'en font foi des ruines d'églises et de monastères. Les annales du Patriarcat chaldéen citent les noms des évêques qui ont administré le diocèse. Le premier de ces prélats fut Georges, qui vivait au commencement du quatrième siècle, à l'époque du premier concile, auquel il prit part avec les autres dignitaires de l'Eglise orientale. Dans le compte rendu du Synode tenu en l'an 1318 par le Patriarche Timothée II, on rencontre le nom d'un certain Jean, désigné sous le nom d'évêque du Sindjar. Enfin, à la fin de 1607, il est fait mention de cet évêché et de son titulaire, Maran-Ameh, dans le rapport que les légats du Patriarche Elie VII présentèrent au Souverain Pontife, Paul V.

En prenant possession du Sindjar, les Yezidis détruisirent les édifices du culte catholique, et, de tous les ouvrages qu'ils renfermaient, ils constituèrent une bibliothèque pour laquelle, malgré leur ignorance et la défense que leur fit Cheikh Addi d'apprendre à lire, ils professent un respect tellement grand que seul le Grand Cheikh a le droit d'y pénétrer, et devant laquelle le gardien qui en défend l'entrée brûle de l'encens chaque mercredi, jour férié, et chaque dimanche.

§

Hiérachie religieuse. — Le Chef suprême du Yezidisme porte le titre de Mir, corruption du mot arabe Emir. Il est supposé être un descendant du Dieu Yezid, et il habite le village de Beit-Edré ou Ba-Edré, à cent kilomètres environ au nord-est de Mossoul. Son autorité s'étend sur tous les Yezidis. Autrefois, il exerçait le pouvoir spirituel et temporel, et remplissait les fonctions de Juge Suprême dans toutes les affaires civiles de sa nation. Il ne lui reste plus aujourd'hui, officiellement tout au moins, qu'une autorité religieuse. Le Mir actuel se nomme Saïd Beg, fils d'Aly Beg, assasiné en 1916. Agé d'une quarantaine d'années, il s'adonne aux stupéfiants et à la boisson, encouragé, prétend-on, par sa mère, Mariam Hanoum, qui voudrait, le jour où il serait devenu tout à fait incapable, le remplacer par un de ses parents dont l'influence et l'énergie pourrait rendre à la secte un peu de son ancienne splendeur.

La dignité est héréditaire, mais, en cas d'incapacité du fils aîné, le choix peut se porter sur un autre membre de la famille.

Les insignes représentés sur les ornements religieux de ce dignitaire sont une petite hache, marque du pouvoir, et un peigne destiné à écarter les sortilèges.

Après lui vient immédiatement le Chef Suprême du Sindjar. L'actuel est un vieillard de 90 ans, habitant le village de Milik. C'est à l'administration anglaise qu'il doit ses fonctions, et c'est devant elle qu'il est responsable de l'ordre et de la tranquillité. Son administration, peu appréciée de ses coreligionnaires, a eu pour conséquence de créer contre lui un fort parti. Une pétition portant plus de 8.000 signatures demande, à en croire le journal du Caire *Al-Muqattam* du 2 janvier 1932, son remplacement. En outre, une délégation envoyée à Bagdad a été reçue par le Roi Feyçal,

La hiérarchie religieuse se compose de six grades.

I. — *Le Cheikh-I-Kebir,* le Grand Cheikh, dont la dignité correspond à celle de Primat ou Patriarche des chrétiens. Il est choisi par le Mir parmi les membres de la famille de Cheikh Addi. Assian, village dans la même direction que Beit-Edré, est le siège de son autorité. Il a le pouvoir de rendre des sentences religieuses, de prononcer l'excommunication. Les signes distinctifs sont un grand turban noir et une ceinture de forme spéciale.

II. — *Les Piris* (Vieux ou Anciens) dont les fonctions consistent à intercéder pour le peuple auprès de Malik Taous. Ils prétendent aussi guérir les maladies et la folie. Seuls de tous les Yezidis, ils peuvent apprendre à lire et à écrire, mais ce privilège n'est accordé qu'à l'aîné d'une même famille. Les Piris portent un turban blanc surmonté d'une plume noire.

III. — *Les Cheikhs* sont pour les Yezidis ce que les prêtres sont pour les chrétiens et les mollahs pour les musulmans. Ils prennent soin des édifices religieux et entretiennent le feu sacré dans les sanctuaires. Ils s'habillent toujours de blanc, à l'exception de la coiffure, qui doit être noire et en partie recouverte d'un turban blanc. Ils descendent du ciel. Ils se partagent l'administration de la nation, et reçoivent de celle-ci tout ce qui est nécessaire à leur vie matérielle. Ils font chaque année une tournée dans leurs centres respectifs pour recueillir ce qui leur est dû et obtiennent l'excommunication contre ceux qui refusent de verser leur contribution. Chaque famille en choisit un pour lui servir d'avocat auprès des pouvoirs célestes.

Quelques-uns de ces Cheikhs jouissent de prérogatives spéciales. Ceux de la famille Ment peuvent guérir de la morsure des serpents; ceux de la famille Elmahdi éloignent les épidémies; ceux de la famille Djaroua préservent les maisons contre l'approche des scorpions et ceux

de la famille Dilka distribuent des bénédictions incorporées dans des poussins tachetés de blanc et de gris qu'ils vendent au plus offrant. Les Cheikhs disposent aussi de places au paradis qu'ils cèdent à prix d'or.

Les Yezidis sont convaincus que les Cheikhs ont le pouvoir de faire mourir et de ressusciter au gré de leur volonté.

Un jour, racontent-ils, un des Cheikhs, discutant avec un autre Cheikh qui lui était inférieur en grade et en dignité, se fâcha au point de le chasser de sa présence en lui disant: « Dans dix jours, ton âme aura quitté ton corps. » En effet, le malheureux tomba malade et mourut au jour fixé. Trois mois après, ce même Cheikh se rendit à Redwan, dans la province de Diarbekir, pour percevoir le tribut qui lui était dû. A son arrivée dans un des villages situés sur le parcours, les habitants le reçurent en grande pompe et le logèrent dans la maison la plus importante. Autour de lui se réunirent les anciens et les notables, pendant que les jeunes gens dressaient la table, apportaient le café et que les femmes préparaient les mets les plus recherchés. Au moment de se mettre à table, le Cheikh aperçut du côté de la porte un chien dont les yeux malades laissaient suinter un liquide nauséabond. Il ordonna de donner à la pauvre bête ce qui avait été préparé pour son dîner. L'ordre fut exécuté. Chagriné de constater le dédain de son hôte pour les mets préparés en son honneur, le maître de la maison vint le trouver et, se prosternant devant lui, le pria d'excuser la façon indigne dont il l'avait reçu. Le Cheikh lui répondit : « Ne sois pas affligé, ton accueil a été digne de moi et les mets étaient certainement des plus succulents. Je préfère, cependant, partager avec vous votre repas ordinaire. On dressa immédiatement une seconde table. Le digne personnage mangea avec grand appétit, puis, s'étant lavé les mains et ayant bu sa tasse de café, il se mit à fumer le chibouk. Interrogé sur les motifs de sa bonté envers le chien, il répondit : « Votre ignorance vous empêche de savoir quel esprit habitait le corps de ce chien. C'était celui du Cheikh de Marga. Un jour, qu'il discutait avec moi, je me fâchai fortement contre lui et, fai-

sant sortir son esprit de son corps, je l'envoyai dans ce pays lointain et le fis entrer dans le corps de ce chien pour que personne ne pût intercéder en sa faveur auprès de moi. Ne l'avez-vous pas vu pleurer et ne l'avez-vous pas entendu se lamenter pour obtenir ma pitié et sa délivrance? J'ai donc fait retourner son esprit dans notre pays et au milieu des nôtres : il habite maintenant le corps d'un homme de notre nation.

IV. — *Les Kawalis* remplissent les fonctions de prédicateurs, de chantres, de professeurs de musique sacrée (tambour, flûte et cymbales), de directeurs des cérémonies et des bals religieux qui sont obligatoires à l'époque des fêtes. C'est à eux aussi qu'incombe le soin de réunir les offrandes destinées à l'achat des moutons immolés en sacrifice. Leur costume devrait être blanc, leur coiffure et leur turban noirs, mais ils sont généralement habillés par leurs coreligionnaires, par suite de la croyance que, pour être sanctifiés, les vêtements neufs doivent être portés par eux pendant un mois.

V. — *Les Kawachiks* se considèrent comme prophètes, visionnaires, faiseurs de miracles, médecins, guérisseurs. Leur unique remède consiste à placer sur la partie malade un peu de la terre prise au Sanctuaire de Cheikh Addi sur les tombes des sept Cheikhs, dont chacune a sa spécialité. Seuls de tous les Yezidis, ils doivent jeûner deux fois par an : quarante jours en été et autant en hiver. Rien ne saurait les exonérer de cette obligation. Ils sont toujours vêtus de noir.

VI. — *Les Fakirs*. Ce sont les moines; ils s'habillent d'une chemise noire qui descend jusqu'aux genoux. Ils sont chargés de maintenir la propreté des lieux saints, de nettoyer et allumer les lampes votives, de monter la garde dans l'intérieur des sanctuaires. Ils portent un turban entouré d'un mouchoir orange. Ceux d'entre eux qui renoncent aux joies de ce monde le manifestent en passant autour du cou une chaînette en métal.

Toutes ces dignités sont héréditaires. Les femmes elles-mêmes peuvent en être investies, pourvu qu'elles appartiennent aux familles privilégiées. Les membres de cette hiérarchie ne peuvent, sous peine d'excommunication, épouser que des filles de leurs semblables du même rang qu'eux, à l'exception, cependant, du Mir qui, en sa qualité de successeur direct de Yezid, peut prendre femme à son goût. En ce faisant, il commet un péché, mais ce péché est purement véniel.

§

CROYANCES. — *Création du monde.* — Après avoir fait le ciel et la terre, Khoda se construisit une barque qui lui permit de voguer sur la surface des eaux. Il créa en même temps une grande perle qui, pendant quarante ans, fut sa seule distraction, puis, en ayant eu assez, il la brisa. De cette perle sortirent des tonnerres et des éclairs, et la répercussion produite par l'éclatement transforma les tonnerres en grandes collines et les éclairs en hautes montagnes; la fumée qui s'en dégagea forma les nuages. Khoda monta alors aux cieux, les consolida, les maintint sans fondements, puis, redescendant sur terre, inscrivit dans un grand registre tout ce qu'il avait fait. Après quoi, pour achever l'œuvre commencée, il créa sept autres dieux de son essence et de sa lumière «comme un homme qui allumerait une chandelle à la lumière d'une autre chandelle ». Il dit alors au premier d'entre eux : « J'ai fait le ciel et cela me suffit; à ton tour de créer quelque chose. » Le dieu interpellé se leva, créa le soleil et invita son voisin à donner une preuve de ses capacités. Celui-ci créa la lune. Le quatrième, répondant à l'invitation du troisième, créa l'air; le cinquième, l'étoile du matin; le sixième, les planètes et les étoiles. Puis chacun d'eux choisit pour y habiter un endroit du ciel, y plaça un siège confortable et s'y assit commodément.

Parmi les choses ainsi créées, le soleil et la lune se montrent sur la terre pour diviser la nuit du jour et les mois entre eux. Le soleil s'appelle Chems-ed-dine, le soleil de la religion, et la lune, Fahr-ed-dine, la gloire de la religion. Les Yezidis les vénèrent comme des divinités.

Adam et Eve. — Les chrétiens, les juifs et les musulmans, disent les Yezidis, ont le tort de croire qu'il n'y eut qu'un seul Adam; en réalité, il y en eut soixante et onze, et « cela ne peut pas être mis en doute, parce que nos prophètes nous l'ont dit ». Le descendant du premier Adam demeura sur la surface de la terre pendant dix mille ans, après quoi la terre resta déserte pendant dix mille autres années. Et pourtant, pendant cette période, les esprits des hommes continuèrent à être tels qu'ils avaient été créés, sans augmenter ni diminuer, parce qu'ils avaient été inscrits sur un registre spécial pour qu'il ne s'en perdît aucun. Pendant les dix mille années que la terre était restée déserte, ces esprits avaient été résorbés par Khoda dans son trésor. Il en fut de même pour le deuxième Adam, et ainsi de suite jusqu'au dernier des soixante et onze.

Les Yezidis se considèrent comme les descandants d'Adam seul, tandis que ceux appartenant aux autres religions, assurent-ils, proviennent de l'union d'Adam et d'Eve.

Lorsque Adam et Eve virent que la progéniture des animaux provenait de l'union du mâle avec la femelle, une grande dispute s'éleva entre eux, Adam affirmant qu'il était la cause unique de la génération, Eve soutenant le contraire. Pour résoudre la difficulté, ils eurent recours à un pari. Adam prit deux vases en forme de cône, y mit le fruit de la concupiscence et les scella hermétiquement. Eve en fit autant. Les quatre vases demeurèrent en cet état pendant neuf mois, après quoi Eve ouvrit les siens. Ils ne contenaient que des vers, des reptiles et autres choses répugnantes. Dans ceux d'Adam, au contraire, se trouvaient deux nouveau-nés, une

fille et un garçon. Adam reçut alors de Dieu le pouvoir de nourrir ses enfants pendant deux ans : c'est pour cela que les hommes ont deux mamelles. Eve se laissa convaincre et, dans la suite, accepta le concours d'Adam. Elle enfanta deux enfants de sexe différent qui, à leur tour, donnèrent naissance aux chrétiens, aux juifs et aux musulmans, tandis que les Yezidis proviennent des deux enfants nés d'Adam seul.

Une autre tradition veut que, séparé d'Eve par une distance de quarante jours de marche, Adam ait donné naissance à un bel enfant mâle. A cette nouvelle, Eve, se jugeant dédaignée par son mari, s'adressa à Khoda et le pria de lui donner aussi le pouvoir d'enfanter. Sa prière fut exaucée. La fille qui naquit d'elle épousa le fils d'Adam; de cette union descendent les Yezidis.

Après sa création, Adam fut placé dans le paradis avec défense de toucher au blé qui y poussait, mais Malik Taous vint le tenter et réussit à lui en faire manger. Il fut pris de violentes douleurs d'entrailles auxquelles il fut incapable de mettre un terme par suite d'un défaut de constitution. Malgré sa faute, Khoda eut pitié de lui et lui envoya un corbeau qui de son bec fit l'opération nécessaire. Adam fut néanmoins chassé du paradis par l'Archange Gabriel. C'est à ce moment que Malik Taous lui tira une côte dont il fit la première femme.

Le Déluge. — Les Yezidis croient au déluge et à ses conséquences. Noé, disent-ils, construisit son arche à Aïn Sefineh (La source de la barque), village situé à quarante kilomètres environ au nord-est de Mossoul, deux ans avant le déluge, sans se laisser émouvoir par les railleries de ses contemporains, qui lui demandaient à quoi elle servirait dans une contrée dépourvue d'eau. Une fois achevée, le vieux patriarche y prit place avec ses enfants et un couple de tous les animaux existants, et attendit patiemment les événements qui lui avaient été révélés. Aux premières eaux, l'arche se souleva et commença à

flotter. Dans sa course, elle alla heurter le sommet du Mont Sindjar. Il se produisit une déchirure très dangereuse. Effrayé, Noé s'écria : « Qui donc pourra remédier à cet accident? » Le serpent, qui l'avait entendu, proposa ses services, pourvu qu'on lui concédât le droit de sucer à l'avenir le sang des hommes. Le marché fut conclu. S'enroulant alors plusieurs fois sur lui-même, il aveugla le trou. L'arche reprit sa course et s'arrêta définitivement sur le sommet le plus élevé des Monts Djioudi, chaîne de montagnes située entre la province de Mossoul et celle de Bitlis. Après le déluge, le serpent réclama le privilège qui lui avait été concédé, mais Noé, ayant entre temps réfléchi et prévu les conséquences désastreuses de l'engagement qu'il avait pris, s'empara du malheureux reptile, le jeta au feu et dispersa ses cendres au vent. De ces cendres naquirent les puces, qui sucent le sang des hommes : subterfuge qui permit à Noé de tenir sa promesse.

Les Yezidis vénèrent les Monts Djioudi et c'est par eux qu'ils prêtent serment. Ils assurent que, dans certaines nuits très sombres, on peut voir sur le sommet le plus haut briller d'un éclat plus éblouissant que celui des étoiles trois des clous de l'arche qui ont survécu à l'usure des siècles.

Depuis le déluge, sept mille ans se sont écoulés, pendant lesquels chacun des sept dieux descendit sur terre pour mille ans et y établit des lois et règlements. C'est actuellement le tour de Yezid.

Les statues des Dieux. — Chacun de ces sept dieux fit de lui et en sa mémoire une statue que les Yezidis appellent « Sindjak ». Ces statues furent toutes confiées au Roi Salomon, qui les conserva jusqu'au jour de sa mort. Elles passèrent ensuite entre les mains des princes de la nation Yezidi et de ceux-ci à la garde du Mir. En réalité, elles représentent toutes Malik Taous. Il en existe actuellement six, réparties dans les différents centres

habités par les Yezidis. La première se trouve à Scheïkhan, la deuxième au Mont Sindjar, la troisième à Elkhalta, sous-préfecture de la province de Diarbekir, la quatrième à Elaouris pour les fidèles du Kurdistan, la cinquième à Elmilia pour ceux des environs d'Alep et la sixième à Elsar-Kadar pour ceux de Russie. Cette dernière a disparu au cours des événements bolchéviques.

Chaque année, à une époque déterminée, chacune de ces statues doit faire la tournée des villages situés dans les limites de son district, et cette visite est accompagnée de danses, de chants et de musique. La veille du départ, on met à tremper une poignée de sumac dans un seau plein d'eau. Le lendemain, cette eau, passée à travers un tamis très fin, sert à laver l'idole jusqu'à faire disparaître la plus légère impureté. Au fur et à mesure qu'elle se répand, l'eau est recueillie dans un vase spécial et distribuée ensuite en très petites doses à chacun des habitants des localités visitées. En tête de la procession marchent les Kawals portant l'idole; derrière viennent les musiciens, suivis des jeunes filles et des jeunes gens dansant et chantant. Aux approches d'un village, les habitants, vêtus de leurs plus beaux habits de fête, porteurs d'encensoirs et de brûle-parfums, sortent en poussant des cris d'allégresse à la rencontre de la divinité, qui ensuite est hospitalisée dans la maison de celui qui peut faire l'offrande la plus généreuse. Pendant toute la durée du séjour, les Cheikhs, les Piris, les Kawals et les Kawachiks se rangent en cercle autour de l'idole à une distance de quatre pas; derrière eux, également en cercle, se tiennent les hommes et derrière ceux-ci les femmes et les jeunes filles. Les Kawalis jouent de leurs instruments, les femmes chantent, pendant que les hommes vont à tour de rôle se prosterner devant l'image du dieu et déposer leur offrande en argent dans une boîte disposée à cet effet. Après avoir pris part au festin préparé avec la chair des animaux immolés en sacrifice, les hommes,

les mains jointes sur la poitrine, font autour de l'idole sept tours en l'honneur des sept dieux et pour la rémission de leurs péchés. Pendant cette procession, un Fakir circule parmi les femmes et les jeunes filles, recueillant leurs offrandes. Ceci marque la fin de la visite; Malik Taous part pour le village suivant, où le même cérémonial recommence.

La tournée terminée, l'idole est ramenée dans son sanctuaire. Sur le montant des dons recueillis, la moitié va à l'entretien de la tombe de Cheikh Addi, un quart au Mir et le reste aux Kawalis.

Le baptême. — Après avoir fait sourdre l'eau du Zemzem, Cheikh Addi, ainsi que nous l'avons vu, recommanda à ceux qui croyaient en lui de se baptiser avec cette eau pour être sauvés au jour du jugement dernier. Ce fut l'origine de l'institution du baptême. Les enfants qui naissent dans le voisinage du sanctuaire de Cheikh Addi y sont conduits dans les huit jours qui suivent leur naissance, placés sur un plateau et immergés trois fois. Entre la deuxième et troisième immersion, l'officiant prononce les paroles consacrées : « Tu es devenu un agneau de Malik Taous, fasse Malik Taous que tu deviennes martyr pour sa foi. » Pour les localités éloignées, un Kawali les visite et baptise avec l'eau du sanctuaire transportée dans une outre.

La circoncision. — Le baptême ne suffit pas; il doit, dans les vingt jours, être suivi de la circoncision, faite par deux Cheikhs dont l'un tient l'enfant sur ses genoux, pendant que l'autre opère. Si le circoncis peut parler, il doit prononcer les paroles suivantes : « Je suis l'agneau de Malik Taous »; s'il est trop jeune, le devoir incombe au Cheikh qui tient l'enfant sur ses genoux. Chacun des deux officiants a droit à une rémunération et à un habit neuf. Les fêtes qui suivent durent ordinairement huit jours pendant lesquels les parents de l'enfant tiennent table ouverte.

La prière. — Confiant dans la puissance de Malik Taous pour assurer son salut, le Yezidi ne prie jamais; il se contente de se prosterner devant l'idole sans prononcer des paroles consacrées. D'ailleurs, Cheikh Addi n'a-t-il pas proclamé que les bonnes actions sont plus agréables à Khoda que les prières?

Exception, cependant, est faite en faveur du soleil. Au moment où il paraît, le Yezidi doit se prosterner trois fois devant lui et dire : « Le soleil s'est levé sur moi. O malheureux! lève-toi et fais ta profession de foi. Il n'y a qu'un Dieu, et Cheikh Addi est l'ami de Dieu. Salue Cheikh Addi, la grande coupole sous laquelle il se trouve, et témoigne que la race yezidi est sortie du bras de Cheikh Addi. » Après cela, il baise la place touchée par les premiers rayons et, plantant en terre une pierre chargée de représenter le sanctuaire de Cheikh Addi, il en fait trois fois le tour. Ce faisant, il lui est interdit de voir qui que ce soit appartenant à un autre culte ou être vu par lui.

Le jeûne. — Bien qu'il n'y soit pas tenu, le Yezidi jeûne trois jours au mois de décembre. Le Yezidisme tourne en ridicule l'ignorance du prophète musulman, qui, interprétant mal les ordres que Dieu lui donnait en kurde, ne sut pas faire la distinction entre « sé », qui veut dire « trois », et « si », qui veut dire « trente ». A l'époque du jeûne, le Yezidi doit se trouver dans son village, car, chaque matin, il est obligé de recevoir de son Cheikh le vin sacré sans lequel le jeûne n'a aucune valeur.

Le pèlerinage. — Chaque année, du 15 au 20 septembre, tout Yezidi est tenu de faire le pèlerinage à Cheikh Addi. En cas d'empêchement, il verse à son cheikh une indemnité dont le montant varie avec la condition du payeur.

La métempsychose. — Khoda a dit dans le *Kitab el Djelwa* : « Je ne permets à personne d'habiter ce monde au delà du temps que j'ai limité et, quand je veux, je

le renvoie dans ce monde ou dans un autre monde une seconde et une troisième fois par la transmigration des âmes. »

Le jugement dernier. — Ce jour-là, Cheikh Addi se présentera à la porte du ciel porteur d'un immense plateau sur lequel il placera tous les Yezidis et les fera entrer au paradis sans qu'ils aient à subir les formalités du jugement.

L'excommunication. — L'excommunication frappe celui qui commet une faute grave contre une des obligations religieuses. Personne ne peut lui causer, ni manger en sa compagnie, ni boire de l'eau provenant de sa maison. Il est privé de toutes les indulgences et ses aumônes elles-mêmes ne sont pas acceptées.

Vénération des tombes des saints. — Chaque année, les Yezidis doivent visiter la tombe de leurs saints. Cette obligation n'a rien de pénible, car il n'existe pas de vllage yezidi qui n'ait dans son enceinte la tombe d'un juste; on la reconnaît à une coupole dont les dimensions varient suivant le degré de sainteté de celui qu'elle recouvre. Après Cheikh Addi, le plus en odeur de sainteté est Cheikh Mohammed Rescham, le Père de la vertu, dont la tombe se trouve au delà de la montagne de Cheikh Matti. Le soin de ces tombes est confié à des gardiens qui, chaque soir, allument des veilleuses suspendues au centre de la coupole.

Prohibitions. — Les Yezidis ne doivent manger ni laitue, ni haricots, ni choux, ni courgettes. Revenant d'un long voyage, fatigué par la marche et la chaleur, Cheikh Addi voulut se reposer dans un jardin où ces légumes poussaient. Leur accueil ne répondant pas à son attente, il les maudit et défendit à ses adeptes, non seulement d'en manger, mais même de les regarder. Ainsi repoussé, le prophète chercha refuge dans un champ de roseaux qui le reçurent avec un tel enthousiasme qu'il le bénit et

recommanda de ne jamais les couper. Celui qui va contre cette recommandation est excommunié.

Ils ne mangent pas de poisson en souvenir de celui qui sauva le prophète Jonas, respectent les gazelles dont « les yeux rappellent ceux de Cheikh Addi », ne chassent pas le sanglier, dont la chair est interdite. Ils ne peuvent pas s'asseoir pour enfiler leur culotte, entrer dans les locaux où l'on procède à des désinfections, se baigner dans des eaux thermales, couper le bois des forêts dédiées à leur idole, boire aux fontaines dont l'eau se précipite avec bruit, charger un cheval, animal presque sacré, faire des croisements entre âne et jument, cracher par terre, raser la moustache ou même la tailler. Ils ne se servent pas de gargoulettes à embouchure étroite, pas plus que de celles d'où l'eau s'écoule avec un bruit de glouglou.

Cheik Mansour Elhalladj, disent-ils, ayant été pour ses théories panthéistes décapité par ordre du Khalife de Bagdad, son âme voulut remonter le Tigre pour venir au milieu des Yezidis. A ce même moment, la sœur de ce saint personnage remplissait une jarre d'eau dans le fleuve. Le hasard voulut qu'elle avalât l'âme du Cheikh avec l'eau qu'elle but dans la suite. Quoique vierge, elle donna le jour à un garçon qui n'était autre que Cheikh Mansour lui-même.

C'est pour éviter pareil sacrilège qu'il est prescrit de ne se servir que de gargoulettes à large embouchure, d'où toute âme emprisonnée pourrait facilement s'échapper.

Certains mots, dont le son rappelle celui des mots « Cheïtan, Satan », « Naalet, malédiction », ou qui ont une ou plusieurs syllabes de commun avec eux, doivent être religieusement évités. Le Yezidi ne peut pas assister à la prière d'un musulman, ni même l'entendre, parce qu'elle dit : « Que Dieu nous mette à l'abri de Satan le perfide. » Pour se conformer à l'un des principes les plus importants de son culte, il devrait, en entendant

cette phrase, ou tuer celui qui l'a prononcée ou se suicider.

Guérison des maladies et des infirmités. — Les Yezidis n'ont jamais recours au médecin; ils ont une confiance plus grande dans le pouvoir et les vertus de leurs fétiches. Celui qui souffre de la fièvre va supplier « Sitt Nafissa, Madame la Pure », personnifiée par un vieux figuier dans le village de Bachika, ou « Abdi rech, l'esclave noir », nom donné à un mûrier dans le village de Karabec; celui qui a la jaunisse va à « Cani Zarké, la source jaune »; l'hypdropique se rend à la maison du Pir du village de Mam Racha, et ainsi de suite pour toutes les maladies. Les aumônes et les offrandes aux Cheikhs et aux Kawachiks, considérés comme les dispensateurs des maléfices et des infirmités, sont des remèdes très efficaces.

§

Fêtes. — Les trois grandes fêtes sont : « Nissan ou Fête de l'Assemblée », le « Sarisal, ou Jour de l'An », et l'« Ilul, ou Fête de Septembre ».

La première de ces fêtes se célèbre dans le sanctuaire de Cheikh Addi, vers le 15 du mois d'avril. Elle commence une heure après le coucher du soleil. Dans la cour intérieure du sanctuaire, les Kawalis chantent en s'accompagnant de leurs instruments, pendant que les assistants font le tour de l'intérieur de l'édifice, sous la conduite du Grand Cheikh, qui chante les louanges de Cheikh Addi et celles de Malik Issa (le Roi Jésus), que le Yezidisme tient pour prophète et dont il prédit la seconde venue, pendant laquelle un Cheikh Mahdi régnera sur les Yezidis. Graduellement, les chansons et les cris des femmes deviennent assourdissants, la procession prend un mouvement plus accéléré et s'achève en véritable bacchanale. Chacun, à tour de rôle, va ensuite baiser le serpent peint sur le mur à l'entrée du sanc-

tuaire, et un délégué de chaque tribu fixe sur ce même mur un bouquet de fleurs apporté de son village. Le lendemain, les Cheikhs transportent dans la cour extérieure la housse qui recouvre la tombe de Cheikh Addi; tous les assistants sont autorisés à la baiser contre offrandes. Un repas pris en commun met fin à la fête.

Le « Sarisal » se célèbre le premier mercredi du mois de Nissan (avril). La veille de la fète, chaque famille doit, d'après ses moyens, préparer des mets qui, à l'aurore du mercredi, jour férié pour les Yezidis, sont bénis et en partie distribués aux pauvres pour le repos des âmes des défunts. Avant le lever du soleil, les jeunes gens et les jeunes filles vont ensemble cueillir dans les plaines et sur les montagnes des fleurs rouges dont ils ornent les portes de toutes les maisons pour que le soleil puisse les toucher et les bénir de ses premiers rayons. A midi, tous les Yezidis d'une même localité se réunissent en un banquet dont les restes sont portés par les femmes sur les tombes des morts. Puis, deux à deux, les Kawalis, armés de cymbales et de tambours, font le tour du cimetière, s'arrêtent pendant quelques instants devant chaque tombe et jouent de leurs instruments, tandis que le cymbalier chante en kurde des chansons incompréhensibles aux Yezidis eux-mêmes. Après cette cérémonie, les participants mangent les mets déposés sur les tombes, en distribuent aux indigents et aux passants. Dans les villages trop pauvres pour payer les musiciens, les Cheikhs se contentent de bénir les tombes et de recevoir une légère rétribution.

Dans ce jour béni, dit la tradition, Khoda, s'asseyant sur son trône, ordonne à tous les chefs de famille présents au paradis de se réunir autour de lui et des autres dieux. Lorsque l'audience est au complet, il parle en ces termes: « Ecoutez, écoutez, mes chers et bien aimés amis, je veux enrichir la terre de bienfaits et de bénédictions. » En entendant ces mots, tous les hommes se lèvent et font grande fête devant

Khoda adorable. Alors celui-ci donne en location la terre et tout ce qu'elle contient à l'un de ces hommes et en rédige un acte qu'il signe et fait signer à tous les assistants. L'assemblée dissoute, il remet cet acte au locataire choisi : « Je t'ai donné, lui dit-il, pour une année la terre et tout ce qu'elle contient, administre-la comme tu l'entends. » Alors, regardant aux quatre coins de la terre et voyant que les hommes sont pauvres en vertus et en bonne œuvres, le bénéficiaire entre en colère et les menace de la peste, de la famine, du tremblement de terre. Si, malgré tous ces avertissements, le genre humain ne fait pas pénitence, il envoie contre lui les anges de la mort, mais les autres dieux, prenant fait et cause pour le genre humain ainsi menacé, le combattent et le repoussent.

C'est à cette croyance qu'est due la pratique des offrandes faites sur les tombes des morts qui, toujours présents au ciel, intercéderont auprès de Khoda pour qu'il loue la terre à un locataire miséricordieux et incapable d'infliger maladies, disgrâces et afflictions.

Pour la fête d'Ilul, le Mir se rend au village d'Assian, où habite le Grand Cheikh, et y convoque le Grand Piri de la Nation. Ces trois hauts dignitaires tiennent ensuite conseil sous le portique du sanctuaire de Cheikh Addi et y décident l'envoi de courriers dans toutes les localités habitées par des Yezidis pour les inviter à la réunion du 23 septembre, au cours de laquelle ils recevront le pardon de tous les péchés commis au cours de l'année. Des milliers de Yezidis se rendent à cette convocation, porteurs de pains pétris avec du jus de raisins secs et du miel, qui leur serviront de nourriture, parce que, pendant tout le séjour dans le sanctuaire, il leur est interdit de cuisiner.

Un grand bal religieux et la mise aux enchères de la bénédiction terminent cette fête. A cet effet, le Mir envoie chercher le Cheikh des Fakirs, dont l'arrivée est accueillie par les cris d'allégresse des assistants et par

la musique des Kawalis. Il revêt une étole tissée en poils de chameau teints en rouge et exhibe la « Kabala », corde frangée, longue de trente centimètres environ, en poils de chameau teints de la même couleur. Tous les assistants, debout, chantent, pendant que l'officiant, aidé par ceux qui l'entourent, ceint la Kabala après l'avoir respectueusement baisée. C'est le signal du bal; tous, hommes et jeunes gens, femmes et jeunes filles, se lancent en une danse échevelée qui dure trois heures environ, après quoi le Mir met aux enchères la bénédiction. Le montant obtenu appartient au sanctuaire de Cheikh Addi. Le bénéficiaire se tient au centre de la grande place située devant le sanctuaire; tous les Cheikhs et tous les Kawachiks viennent le prendre par la main et, d'un pas solennel, font trois fois le tour de cette place. Puis, après s'être lavé les épaules et les genoux dans l'eau du Zemzem et avoir fait une certaine provision de la terre de Cheikh Addi qui leur servira pour les cérémonies de mariage et d'enterrement, les pèlerins reprennent le chemin de leurs villages.

§

Lois et coutumes matrimoniales. — A la conclusion des pourparlers préliminaires, la jeune fille reçoit de son futur époux un anneau et une petite provision de raisins secs, et des amis des mouchoirs de soie. Le montant de la dot que le jeune homme paie aux parents de la jeune fille varie d'après les conditions sociales des deux partis.

Trois jours avant la date fixée pour la cérémonie, les compagnons de l'époux, assemblés chez le père de celui-ci, se livrent à des réjouissances auxquelles le fiancé, assis sur une estrade élevée, ne prend pas part; les cymbales déchirent l'air, le tambour ne cesse de répéter sa monotone et énervante cadence, les jeunes gens, excités

par l'eau-de-vie et le vin copieusement versés, se livrent à des déhanchements grotesques et lubriques.

Pour conduire la jeune fille chez son époux, tous les habitants de la localité, hommes et femmes, petits et grands, se rendent devant la maison, tirent des coups de fusil pour simuler l'enlèvement, saisissent la jeune fille préalablement recouverte d'un voile rouge qui lui descend jusqu'aux pieds, la mettent sur un beau cheval richement caparaçonnée, la conduisent hors du village, lui en font faire le tour, au cours duquel elle rend visite à toutes les tombes du village, entre même dans l'église si elle en rencontre une sur son chemin. A son arrivée devant la maison de son mari, celui-ci, debout sur un petit tertre élevé au préalable, lui cogne d'abord la tête avec une pierre lisse, indiquant par là qu'elle est entrée sous sa dépendance, puis lui brise au-dessus de la tête un pain lui signifiant qu'elle doit être miséricordieuse aux pauvres, avoir toujours les mains ouvertes pour nourrir et désaltérer tous ceux qui s'adresseront à elle. C'est alors seulement qu'elle peut entrer dans la maison, où elle demeure trois jours cachée dans une chambre obscure. Dans l'après-midi du troisième jour, un des jeunes gens va la chercher. « Danse devant nous, lui dit-il, sans te laisser intimider par la présence de ton mari et des parents, parce que ce que tu vas faire est un honneur pour eux. » Rougissant sous les regards de tant d'yeux curieusement fixés sur elle, elle obéit. D'abord timide et tremblant, son pas s'assure peu à peu et finit par avoir d'assez gracieux mouvements. Lorsqu'elle a dansé pendant quelque temps, un des camarades du marié, se dirigeant vers elle, soulève plus ou moins délicatement sa tête, applique sur le front et sur tout le visage, de façon à le couvrir entièrement, des petites pièces de monnaie préalablement enduites d'un peu de salive. Cet argent servira à rétribuer les musiciens.

Le même soir, un Cheikh, tenant le jeune homme par

la main, le conduit auprès de la jeune fille, jette un voile sur tous deux, prend leurs noms et prénoms, leur demande s'ils veulent s'unir en mariage. Sur leur réponse affirmative, il enduit leur front et l'espace entre les deux épaules d'un liquide rouge, place dans la main de chacun des deux époux l'extrémité d'un petit bâton et leur ordonne de le briser. « C'est ainsi, leur dit-il, que vous serez unis jusqu'à ce que la mort vous sépare. » C'est la dernière formalité. Les deux époux restent enfin seuls. Un ami, fusil en main, monte la garde en dehors de la maison. L'acte d'union accompli, l'époux entr'ouvre la porte, informe son ami que tout est consommé et montre le drap de lit. A la vue du sang, l'ami, convaincu, tire un coup de fusil qui porte la nouvelle à tout le village.

Les nouveaux mariés sont dispensés de tout travail pendant une semaine.

Les Yezidis expliquent de la façon suivante la présence à leurs mariages des instruments de musique.

Trois siècles après Adam, vivait au milieu de nous un homme juste devant lequel nos ancêtres portaient toutes leurs contestations. Une dispute s'étant, un jour, élevée entre un homme et sa femme, ils s'adressèrent à lui en le priant de décider entre eux. Interrogé le premier, le mari n'hésita pas à reconnaître que la femme était sa femme, tandis que celle-ci, questionnée à son tour, nia énergiquement que l'homme fût son mari. Le juge les renvoya après les avoir réconciliés, et, pour éviter de telles contestations, il promulgua une loi ordonnant l'emploi d'instruments de musique pour porter à la connaissance de tous qu'un tel et une telle s'étaient unis par les liens du mariage. C'est pour cela que lorsque le tambour résonne dem, dem, dem, il annonce qu'un tel a pris une telle pour femme, et lorsque les symbales crient tzem, tzem, tzem, elles disent qu'une telle a pris un tel pour mari.

Les mariages sont interdits les jours fériés, ainsi que pendant tout le mois d'avril, ce mois étant sacré, parce

que c'est celui du Sarisal, de la floraison des lis et des roses.

L'âge légal va de 10 à 80. La mort et le rapt seuls peuvent briser les liens matrimoniaux. Sous l'administration ottomane, la nécessité d'échapper aux obligations du service militaire, nécessité dictée par la fréquence avec laquelle les musulmans prononcent le nom de Satan, avait fait ajouter l'absence pendant une année. Aujourd'hui que le service militaire n'existe plus, cette disposition est tombée en désuétude.

La veuve doit se remarier. A l'expiration de son deuil, qui ne dure qu'un temps très court, son père, s'il est encore vivant, ses frères, son oncle ou même son neveu la contraignent à choisir un nouvel époux. A la mort de son deuxième mari, on la marie à un troisième, et ainsi de suite six fois. Interrogés sur cette coutume, les Yezidis disent que chez eux la femme est comme un jardin dont la location appartient de droit aux parents. Elle n'échappe à cette loi que lorsqu'elle peut acquitter elle-même le loyer soit en argent, soit en travail rémunéré. Ce loyer est, en l'espèce, représenté par la dot que le mari verse aux parents de celle qu'il a choisie.

§

CÉRÉMONIES ET COUTUMES FUNÉRAIRES. — Au moment de l'agonie, tout Yezidi doit être assisté d'un Cheikh, ou d'un Piri, ou d'un Kawal, pour entendre prononcer à haute voix et par trois fois la sentence suivante : « O serviteur de Malik Taous, meurs dans la religion de celui que nous adorons tous et qui est Malik Taous; ne meurs pas dans une autre religion. Si quelqu'un vient te dire : meurs dans la religion des chrétiens, ou dans celle des musulmans, ou dans celle des juifs, ou dans telle autre, n'écoute pas ses paroles. Si tu croyais ou avais confiance en dehors de notre foi, tu mourrais impie. » Dans l'impossibilité d'avoir l'un quelconque de ces dignitaires reli-

gieux, un des parents ou des amis prend une petite quantité de la terre du sanctuaire de Cheikh Addi, préalablement pétrie avec de l'eau du Zemzem et séchée aux premiers rayons du soleil, la triture entre ses doigts, en met une petite quantité sur la bouche, le front et la poitrine de l'agonisant. Dès que la mort est survenue, le corps est lavé avec de l'eau qui a bouilli, est cousu dans un drap que les fossoyeurs chargent sur les épaules et transportent, précédés des musiciens, suivis des parents, des amis, du Cheikh et des Kawachiks, au cimetière où ils le placent sur le bord de la fosse. Pendant que les assistants baissent la tête, le Cheikh découvre le visage du mort, le tourne du côté de l'orient et le couvre avec de la terre de Cheikh Addi. Sur la fosse comblée, on dépose des pains, du fromage et un bâton à bout recourbé. « Lorsque les archanges viendront à toi, dit le Fakir qui a procédé à l'ensevelissement, offre-leur du pain et du fromage, et, s'ils ne se déclarent pas satisfaits, bats-les avec ce bâton. » Tous retournent alors à la maison mortuaire où, aux sons d'une musicale cacophonie, les femmes pleurent, se lamentent, se tirent les cheveux, se frappent violemment la poitrine, après quoi hommes et femmes reprennent le chemin du cimetière et y demeurent aussi longtemps que durent les cris et les lamentations. Cette procession se renouvelle matin et soir pendant deux jours. Les parents supplient alors les Kawachiks d'orner les tombes des saints et de leur révéler si l'âme de celui qu'ils pleurent est né dans un autre corps et dans quel corps. Répondant à cette prière, deux Kawachiks s'approchent de la tombe du défunt, invoquent Malik Taous, se roulent par terre, accusent des mouvements épileptiques, et s'endorment jusqu'au moment où les parents, chargés de cadeaux et de victuailles, viennent chercher la réponse sollicitée. Après avoir mangé et bu, un des Kawachiks communique le résultat de ses invocations et de ses visions. Si le mort avait été vertueux : « Ne

pleurez pas, dira-t-il, car j'ai vu son âme renaître dans le corps d'un homme de notre Nation » ; si, au contraire, il avait été impie et méchant, son âme aura passé dans le corps d'un chien, d'un âne, d'un cheval ou de tout autre animal. Dans ces cas, les parents offrent des sacrifices pour obtenir que l'animal en question vienne habiter au milieu d'eux, pour qu'à sa mort son âme puisse retourner de nouveau dans le corps d'un nouveau-né de la famille.

Le passage de l'âme dans le corps d'un animal n'est pas l'unique châtiment que Malik Taous inflige à ceux de ses fidèles qui se sont détournés de la voie tracée par lui. Souvent il leur réserve le corps d'un lépreux, d'un scrofuleux.

Pour les Yezidis, l'enfer a cessé d'exister depuis la mort du premier Adam.

A cette époque, disent-ils, naquit un enfant que nous nommons « Ibrik elasfar, le broc jaune ». Cet enfant était atteint d'une grave maladie des yeux, du nez, des oreilles, des mains, des pieds, dont il ne put être guéri qu'après sept années de souffrances. Pendant ce temps, il versait dans un broc jaune toutes les larmes que les souffrances lui arrachaient. Lorsque le broc fut plein, le jeune garçon, en l'honneur des dieux qui l'avaient guéri, en versa le contenu sur le feu des enfers et l'éteignit pour l'empêcher de tourmenter dorénavant les hommes. Les dieux lui en adressèrent leurs plus sincères remerciements.

L'âme des personnes vertueuses habite l'atmosphère d'où elle dévoile le passé et annonce l'avenir.

§

Les renseignements qui précèdent, recueillis au cours d'une patiente enquête sur les lieux et complétée depuis d'après les travaux les plus récents, permettent de se former une idée de cette religion qui, par le mystère dont elle s'entoure, a été accusée de pratiques honteuses et

de principes grossiers. Ces accusations, colportées de bouche en bouche par des personnes peut-être mal intentionnées, mais certainement mal informées, ne sont pas justifiées. Pendant mes trois années de séjour à Mossoul, j'ai entendu dire tant de mal sur les Yezidis que j'ai voulu me faire une conviction personnelle, moins par la lecture de certaines études arabes précédemment publiées que par une enquête menée sans partie pris en Mésopotamie et pendant un voyage de plusieurs mois à travers le Kurdistan et la Turquie d'Asie lors des massacres arméniens. Cette étude est donc le résultat d'un travail consciencieux; je le dis sans crainte, comme sans vanité.

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, le Yezidisme est composé d'articles de foi empruntés un peu à toutes les religions. L'islamisme lui a fourni le jeûne, le pèlerinage, les sacrifices; le christianisme, le baptême, l'excommunication et la communion sous l'espèce du vin; le judaïsme, la circoncision; l'idôlatrie, l'assassinat religieux; le sabéisme, l'adoration du soleil et la transmigration des âmes; le mazdéisme, la théorie des deux principes, le bon et qui a créé le monde et le gouverne avec l'assistance de six génies ou dieux supérieurs, et le mauvais principe, qui cherche à détruire l'œuvre bienfaisante du premier. Khoda, le dieu suprême, le principe du bien, qui ne demande ni prières, ni jeûne, qui ne juge les hommes que d'après leurs bonnes actions et leurs aumônes, ne peut pas induire ses créatures à faire le mal. Bien au contraire, il les protège, les soutient, les encourage, les récompense. Pourquoi se prosterner devant lui? pourquoi lui offrir des sacrifices? pourquoi lui prodiguer de l'encens? Toutes ces manifestations doivent aller à l'autre dieu, à celui qui est la personnification du mal, qui tente les hommes et les fait tomber dans le péché. Il faut gagner ses bonnes grâces, vaincre ses maléfices, apaiser sa colère.

J'espère avoir réussi à faire connaître sous son véri-

table aspect cette religion qui a eu de nombreux, de très nombreux martyrs et qui, plus que certaines autres, est basée sur des sentiments d'honnêteté et de fraternité. Si elle a des défauts — quelle est celle à laquelle on ne puisse rien reprocher? — il ne faut pas oublier le milieu dans lequel elle a été conçue, ni les circonstances souvent tragiques qui ont entouré son développement. Ses adeptes sont sincères et de bonne foi : ils méritent d'avoir leur place au soleil.

LÉON KRAJEWSKI

VICTOR
ET L'ÉTRANGÈRE [1]

VII

Après Nadia et M. Boulenger, Frédéric et ses Parisiens disparurent à leur tour. Vergy retomba en sommeil.

L'automne régnait. On vendangea sous un ciel terne, qui infligeait au lac la couleur des étains mal frottés. Les fermiers d'Honorine lui apportèrent sa provision de bois, les derniers fruits de la saison. Pendant qu'ils achevaient de vider leurs corbeilles, la porte en ogive du fruitier, ouverte à deux battants sur la rue silencieuse, éclairait des rayons chargés de pommes rouges, de reinettes grises, de coings jaunes et de poires brunâtres. Par l'escalier de la cave, des odeurs, peu à peu, envahirent la maison.

Il fallut se chauffer. La cheminée à la prussienne, dans laquelle on brûlait de petits fagots, lutta quelques semaines contre le froid, mais finit par s'avouer vaincue. Alors, plusieurs fois par jour, Félicie dut bourrer d'énormes fascines le vieux poêle de faïence, dont la masse, plus haute que celle d'un mausolée, meublait majestueusement un des coins de la salle.

Mme Prudent ne sortait plus que pour aller à l'église, ou à des parties de tape, chez sa mère, chez Lucie Dubey, Victor consacrait la soirée du mercredi à M. le curé et aux comptes des œuvres paroissiales, qu'il avait un peu né-

(1) Voyez *Mercure de France*, numéros 824 et 825.

gligés pendant les vacances. Il assistait, le samedi, aux répétitions du chœur mixte. A la maison, il lisait les bons journaux, faisait des patiences, aidait sa mère à tenir les livres du ménage, à classer les notes des fournisseurs, à ranger les pots de confitures, à inventorier le linge des armoires et à découper, aux échéances, les coupons des titres qu'Honorine avait sortis du coffre-fort et qu'elle y replaçait aussitôt.

Un jeune vicaire, arrivé depuis peu, procura un surcroît d'occupation à Victor en essayant de l'intéresser aux œuvres sociales. Très remuant, l'abbé Chasseau rêvait de fonder à Vergy un *Cercle des Travailleurs Chrétiens.* Il se dit que, pour assurer le succès d'une entreprise aussi neuve, le fils du docteur Prudent pourrait être d'un grand secours. Afin de le préparer au rôle qu'il lui destinait, l'abbé enseignait à ce futur Ozanam une science puisée dans l'encyclique *Rerum novarum* et l'exerçait à réfuter les objections des faux savants.

Victor s'appliquait. Il tira de cette nouvelle étude la satisfaction que certaines gens éprouvent à se dépenser en besognes utiles. Ce fut à peine s'il remarqua le départ des Boulenger, qui, pour les autres, arrêtait brusquement une série de jours heureux. Si sa mère n'avait pas souvent prononcé devant lui le nom de Nadia, il n'eût peut-être jamais pensé à l'absente. Les fêtes quotidiennes de septembre, il les avait goûtées, lui aussi, comme on apprécie, à table, la surprise d'un plat nouveau qui améliore l'ordinaire. Les autres déploraient d'en être privés pour longtemps. Lui ne s'en affligeait pas plus que de voir au carnaval succéder le carême.

Au brouillard de plus en plus dense qui, chaque matin, recouvrait le lac et le pays, Victor ne reprochait pas de cacher le soleil, ni à la neige d'ensevelir l'herbe des prés et le sable des grèves. Il ne songeait pas davantage à regretter Nadia. Parfois, un rayon transperçait la brume, faisait miroiter l'eau, illuminait au loin, sur l'autre rive,

les maisons jaunes de Neuchâtel et leur prêtait soudain la patine dorée des vieux marbres. Victor n'en était pas troublé.

Certains jours de grand froid, les souillures du ciel s'effaçaient, comme chassées par un souffle divin. Tout se mettait à briller dans la lumière. Les arbres, les accidents de terrain prenaient des formes si nettes, le Jura et le lac revêtaient un aspect si pur qu'ils semblaient délivrés de l'atmosphère terrestre. Les hommes se sentaient plus légers, plus souples, croyaient respirer et se mouvoir dans quelque chose de plus vif, de plus sec, de plus subtil que l'air. Cette clarté, cette allégresse n'atteignaient pas Victor ou, du moins, ne lui donnaient pas envie, comme à d'autres, de courir, de crier, de fuir avec les canards sauvages que l'on voyait tournoyer en bandes au-dessus des roseaux. Il restait, ce jour-là, le même que toujours. Rien ne changeait ni dans sa voix ni dans ses gestes. Il ne pensait, ne parlait, n'agissait ni plus ni moins que par temps de neige, brouillard ou dégel. Si Honorine, ruminant son idée de mariage, s'enhardissait à nommer Nadia, il répondait avec douceur : « Puisque vous y tenez, maman, vous devriez en parler au cousin Emile, quand il reviendra ». Elle en prit occasion pour faire savoir à M. Boulenger que le « brave garçon » pensait toujours à la « charmante enfant ».

A Noël, Victor revit avec plaisir sa cousine.

Elle arriva seule et passa toute une semaine chez les Dubey. On fit beaucoup de musique. De Lausanne, où il achevait son droit, Jacques était rentré à la maison pour les fêtes. Il renchérit encore sur l'enthousiasme que toute la famille vouait aux mélodies russes. La jeune fille en chanta de nouvelles, dont une qui racontait l'histoire de Mazeppa. Victor commençait à trouver qu'elle avait vraiment une jolie voix, mais il aimait mieux s'attabler à côté d'elle pour une partie de tape que de la voir se mettre au piano.

Elle repartit pour Genève le lendemain du Nouvel An, accompagnée jusqu'à mi-route par Jacques Dubey, qui reprenait, lui aussi, le cours de ses études.

Ce départ avec un jeune homme, sans chaperon, inquiéta bien un peu Honorine.

Fort prude et strictement fidèle à une morale sans indulgence, elle n'était pas néanmoins de ces femmes qui soupçonnent du vice partout, inventent chaque jour quelque scandale nouveau et dénoncent les erreurs du prochain comme autant d'offenses personnelles à leur propre vertu. Ni les siens ni elle-même n'ayant jamais pactisé avec les turpitudes du siècle, elle en connaissait l'existence, mais en théorie seulement : ses yeux ne voyaient pas ramper et foisonner sur toute la terre les tentacules innombrables du Mal. Elle s'adonnait rarement à la médisance et ne l'encourageait guère chez les autres. Ses amies savaient à quoi s'en tenir : soit méfiance, soit crainte de l'attrister, on s'abstenait de lui raconter certaines choses.

Elle était donc assez mal renseignée sur Jacques. L'aîné des fils Dubey passait, chez les dévotes, pour un « vil débauché ». Narcisse, le coiffeur, disait « un apprenti Don Juan » et le beau Frédéric, « un petit mec qui fera son chemin ». Naturellement, la famille et les proches ignoraient cette gloire naissante, que certaines indiscrétions de Margot commençaient tout juste à révéler au public.

Mme Prudent ne s'alarmait donc pas trop des pièges que l'astuce du jeune homme pourrait tendre à l'innocence de sa cousine. Tout au plus devait-elle se dire que, de son temps, on n'eût jamais confié une jouvencelle à la garde d'un jouvenceau. Si les mauvaises langues allaient s'attaquer à Nadia? Honorine poursuivait : « Puisque les parents n'y trouvent rien à redire et que les usages d'aujourd'hui le permettent, on aurait tort de les blâmer. Après tout, ils sont cousins germains ».

Un autre souci la travaillait : si, malgré cette parenté pleine de risques, Lucie convoitait pour Jacques la dot de Mlle Boulenger? Non, elle n'oserait jamais. Une femme de bon sens ne rêve pas de marier son fils à la fille d'un homme dont elle reçoit l'aumône. Or, les Dubey n'étaient point riches. Avec une générosité un peu humiliante, Emile les défrayait de tout ce qu'ils dépensaient pour lui ou pour Nadia. Elle-même l'avait laissé entendre aux Prudent et le jeune Lucien ne cachait pas l'admiration que lui inspiraient les largesses de l'oncle d'Egypte. Non, M. Boulenger ne voudrait pas de Jacques pour son gendre. Il acceptait que l'on profitât de lui, mais sans exagérer.

Cette certitude rassura Honorine. Elle se persuadait aussi que son garçon, à elle, l'emportait de beaucoup, dans l'esprit de la jeune fille, sur ce bellâtre prétentieux : Nadia plaisantait volontiers avec Jacques, mais elle estimait et respectait Victor.

Longtemps encore, l'hiver se traîna. Rien ne paraissait capable de le remplacer. Tantôt il s'amollissait en pluie, tantôt il se figeait en gel et en froidure, mais cette alternance ne laissait passer aucun signe annonciateur d'une saison moins maussade. Quand la lumière du jour sembla chaque matin un peu plus prompte à se dégager de la nuit et chaque soir plus lente à se dissoudre en elle, Honorine s'étonna que le printemps fût si long à venir.

Il devait ramener au pays M. Boulenger et sa fille. Ce serait le moment des résolutions graves, des paroles décisives. Ah! quand donc pourrait-on fêter les fiançailles officielles, arrêter la date du mariage? Pourvu seulement qu'Emile ne cherchât pas à faire traîner les choses! Mme Prudent avait hâte de le retrouver en face d'elle, de lui arracher une abdication sans réserves. Prête à toutes les audaces, elle frémissait d'impatience.

Un coup d'œil au calendrier la calma : bien des semai-

nes la séparaient de Pâques. Elle étouffa un bâillement. Pour la première fois peut-être, elle éprouvait une sensation d'ennui. Que ses journées étaient donc vides! Tristesse déraisonnable : il fallait la combattre, se tourner vers l'avenir, ne plus voir que le bonheur de son fils. Elle voulut se contraindre à la joie. Insensiblement, le cours de ses pensées reflua vers elle-même. Une image, bientôt, domina tout : regard brillant, visage basané, moustache noire, col droit, cravate-plastron, rosette. Honorine entendait résonner dans le silence la voix chaleureuse d'Emile. « J'ai le droit, s'affirmait-elle, de le trouver sympathique. Pour en avoir le cœur net, j'inviterai Mgr Villars à venir passer une journée ici et je lui dirai tout. Nous verrons bien. »

Dans l'après-midi du mardi gras, elle se rendit avec Victor chez les Dubey, pour une partie de tape.

Pendant que l'on jouait, Lucien, au piano, essayait de retrouver les airs qu'avait chantés sa cousine. Tâtant d'un seul doigt le clavier, il réussit à en tirer la mélodie de *Mazeppa.* Victor s'étonna de la reconnaître. Il le dit aux autres, qui s'en montrèrent encore plus surpris.

Marcel le nargua :

— Tu vas devenir musicien, ma parole!

Rentrés chez eux, Mme Prudent et son fils s'apprêtaient à passer ensemble une soirée pareille à toutes les autres. Victor, posément, demanda la clef de la bibliothèque. C'était si insolite que sa mère exigea des explications.

— Je crois, dit-il, que papa possédait un grand dictionnaire en plusieurs volumes. J'en aurais besoin pour chercher quelque chose.

Honorine se rappela aussitôt les recommandations de son pauvre Charles. « Un dictionnaire trop complet, répétait souvent le docteur, présente, pour les adolescents, de graves dangers. Ils s'efforcent d'y trouver une réponse aux mystères que nous leur cachons. Un mot les met

sur la trace d'un autre. C'est ainsi qu'ils découvrent le mal. Littré, Larousse et Bescherelle peuvent être aussi nuisibles que Voltaire. Il ne faut pas laisser traîner de tels ouvrages, qui salissent l'imagination des jeunes gens. Ah! cette demi-science, source de rêveries infiniment périlleuses, avec quels soins ne devons-nous pas en préserver nos enfants! Ce qu'un homme est en droit de savoir, Victor l'apprendra de moi seul, et le plus tard possible. »

Mais aujourd'hui, Victor savait. Il avait trente-deux ans et six mois. Sa mère le connaissait assez pour être sûre qu'il ne s'amuserait pas à collectionner des mots sales (elle appelait ainsi tous ceux qui lui faisaient sentir une odeur de péché).

Pourtant, elle insista :

— Est-ce vraiment nécessaire?

— Oui, dit Victor.

Elle lui donna la clef. Il prit un bougeoir et passa dans le cabinet de son père. Un instant, il eut la tentation d'écarter les rideaux qui recouvraient la vitrine aux grenouilles. Une idée d'économie l'en détourna : l'éclairage aux bougies est le plus cher de tous, il n'en faut user que le moins possible. Il alla donc droit à la bibliothèque, aperçut, entre de gros traités de médecine et une collection du *Journal des Voyages*, le volume dont il avait besoin, l'emporta et souffla sa chandelle.

Lorsque, attablé sous la suspension, il eut trouvé l'article qu'il cherchait :

— Qu'est-ce donc, demanda Honorine, qui t'intéresse dans ce livre?

Avec le même débit incolore qu'il avait, quand elle s'était fatigué les yeux à broder, pour lui lire le journal ou l'évangile du dimanche, Victor répondit :

Mazeppa (*Ivan Stepanovitch*), *hetman des Cosaques, né à Mazepinstzi, mort à Bender* (1644-1709). *Une aventure mal-*

heureuse, qui aurait dû lui être fatale, fut au contraire la cause de son élévation. Page du roi de Pologne, Jean-Casimir V, il mena à la cour une vie des plus dissolues. Surpris en flagrant délit d'adultère par un noble polonais, il fut attaché nu et enduit de goudron sur un cheval sauvage, et abandonné à la course furieuse de cet animal. Le cheval, né dans les déserts de l'Ukraine, y transporta Mazeppa, qui fut recueilli, exténué de fatigue et de faim, par quelques paysans. La reconnaissance le fixa parmi ses libérateurs, dont il partagea la vie inquiète et belliqueuse. Plus tard, il devint hetman, c'est-à-dire chef des Cosaques de l'Ukraine. Allié de Charles XII, il s'empoisonna après la bataille de Pultava (1709).

— Quelle horreur ! dit Mme Prudent.

Victor ne chercha pas à savoir si le mot s'appliquait aux mauvaises mœurs de Mazeppa, ou à la cruauté de ses bourreaux, ou bien encore au crime de son suicide.

Mais il se mit à rêver.

Il voulut, avant de se coucher, aller remettre en place le volume. Sa mère l'en dissuada. Ce n'était pas la peine de rallumer une bougie : le livre ne s'envolerait pas. Demain, au grand jour, il serait temps de le rapporter à la bibliothèque.

Elle bâilla, saisit sa lampe à pétrole, baissa en passant la mèche de la suspension et, suivie de Victor, se dirigea vers l'escalier qui conduisait aux chambres.

VIII

Le lendemain, au lieu de ranger avec les autres le tome qu'il avait déplacé, il les emporta tous les quatre chez lui. Sa mère s'en montra surprise. Elle consulta l'abbé Chasseau, qui fut d'avis de ne rien dire et la retint même de se faire rendre la clef de la bibliothèque.

L'histoire de Mazeppa continuait à occuper Victor. Il en associait les épisodes à l'air de la complainte. Ayant retenu le son de quelques mots, il croyait parfois en devi-

ner le sens. Des rapprochements s'opéraient dans son esprit, des combinaisons de musiques et d'images, dont la réussite l'intéressait presque autant que celle d'une patience difficile.

Pologne, Ukraine, il voulut savoir ce que c'était. Bientôt le dictionnaire n'y suffit plus. Un article du *Journal des Voyages* lui révéla l'étendue sans fin des terres à blé. Il parvint à imaginer des houles blondes, courbées à perte de vue par le souffle du vent. L'idée qu'il se faisait du monde subit quelques retouches.

D'abord, Vergy, peuplé de braves gens qui craignent Dieu et ne jalousent personne. Autour de la cité, le district, avec ses cultures, ses villages tranquilles, ses campagnes élevant des clochers vers le ciel, dressant des croix aux carrefours. Bon district, catholique et conservateur. Le canton, dans son ensemble, appartient à la même famille, puisque les hommes qui le gouvernent obéissent aux vœux de l'Eglise. Certaines régions, pourtant, s'écartent fâcheusement du modèle : celles qui nourrissent des électeurs radicaux, des communautés hérétiques; celles aussi où l'on parle allemand. La Suisse, c'est le canton, en plus vaste, mais en moins réussi, car un trop grand nombre de beaux pays, riches et peuplés, sont au pouvoir des protestants, ou des rouges, ou des têtes carrées. Hélas! Mais, dans les fêtes, après les discours et les chants, chacun pense et redit : « Ça ne fait rien, on est tous frères, on est des hommes libres, et il n'y en a point comme nous! »

L'étranger, Victor ne le connaissait que par les journaux bien pensants.

C'était, en premier lieu, la France, autrefois fille aînée de l'Eglise, gouvernée aujourd'hui par des francs-maçons et des juifs. Pays sans mœurs et sans foi, malgré les vertus de ses religieux, de ses bonnes sœurs et de ses missionnaires : les bons y laissent le champ libre aux impies. Au lieu de bien voter, les gens de droite se conten-

tent de crier : « Vive l'armée! » Ils trouvent drôle de défoncer à coups de canne le chapeau de M. Loubet! L'Allemagne, un beau jour, leur tombera dessus, comme en 70. Et, cette fois, ce sera la fin! Pauvre France!

Gentils, les Français, mais pas sérieux. Quant aux Allemands, ils passent à Vergy pour grossiers. On n'aime pas beaucoup leur Kaiser, avec son casque à pointe et sa moustache en crocs : c'est un Prussien, un parpaillot. Mais l'Allemagne est solide, travailleuse. Elle a de la religion et, depuis le *Kulturkampf*, les choses ont bien changé. Les prêtres ne sont plus persécutés, l'Eglise se fortifie, le Centre, dont elle guide la politique, devient l'arbitre des partis. « Exemple à suivre chez nous », proclame l'abbé Chasseau.

Les Italiens ont un roi excommunié. Cette maison de Savoie, dire qu'elle a régné sur Vergy! On s'en est débarrassé, heureusement : des gens qui ont volé au Pape ses Etats! Si l'Italie fourmille d'anarchistes, il ne faut pas s'en étonner. C'est comme la Russie : un tsar schismatique, des popes mariés, une armée qui se fait battre par les Japonais. Gare à la révolution! En Autriche, il y a un bon empereur, mais bien vieux. La *Croix* et le *Courrier de Vergy* s'accordent à penser que, lorsqu'il n'y sera plus, les choses pourraient tourner assez mal. L'Angleterre, dans son île, fait meilleure figure, avec tous ses bateaux, toutes ses colonies. Drôle de gens, ces Anglais, pleins de manies, et qui ne font rien comme les autres. Ils accueillent toutes les hérésies, jusqu'aux sectes les plus extraordinaires, mais il faut être juste : leur tolérance favorise, en somme, les catholiques.

Sur le reste du monde, Victor possédait des notions encore plus sommaires, qu'il retenait pour les avoir apprises dans un manuel ou sur des emballages : l'Australie produit de la laine, le Brésil du café, l'Algérie des dattes, l'Amérique des conserves, l'Allemagne des soldats de plomb. Certains noms de pays lui rappelaient des

images, mais vues dans le supplément illustré du *Petit Journal* ou dans la *Propagation de la Foi :* l'Afrique, où des soldats français mettent en fuite des nègres en caleçon et des Arabes à cheval; la Chine, où des parents barbares font dévorer par les cochons leur innocente progéniture (mais les missionnaires, grâce aux timbres qu'on leur envoie de partout, sauvent un grand nombre de ces enfants, qui deviennent de bons chrétiens).

Tel était l'univers de Victor quand le fantôme de Mazeppa, hetman des Cosaques, évoqué par une chanson, se mit à l'élargir et à le transformer. Empêché de conquérir des îles vierges, le fils Prudent, explorateur de bibliothèque, découvrit d'abord des mots inconnus : chapska, pagne, burnous, caballero, archine, sotnia, calanque. Il soupçonna peu à peu que la terre, autour de Vergy et plus loin, c'était autre chose que des noms de villes et de fleuves déchiffrés sur une carte. Des lieux réels. On pouvait y aller, en revenir, y retourner. Le cousin Emile et sa fille avaient parcouru des contrées dont ses yeux, à lui, ne verraient jamais rien. A les entendre, il semblait que Gênes, Marseille, Alexandrie, le Caire leur fussent aussi familiers que Neuchâtel aux riverains du lac.

Victor se dit que, s'il épousait Nadia, ce pourrait être pour lui l'occasion de visiter l'Egypte. Cette idée lui causait un plaisir mêlé d'angoisse. Tantôt elle lui paraissait louable, mais chimérique, tantôt il se reprochait, comme une mauvaise action, d'en subir l'attirance. La question d'argent aussi le retenait. Les voyages coûtent cher, il ne serait jamais assez riche pour se permettre cette dépense.

Car il se croyait presque pauvre. Sa mère pouvait bien proclamer qu'il était le jeune homme le mieux renté de la ville, cela ne signifiait pas grand'chose, car, au jugement d'Honorine, il n'y avait à Vergy que des sans-le-sou. Lui-même ignorait le chiffre de sa fortune.

Mme Prudent se gardait bien de l'en instruire. Le docteur était mort sans avoir jamais renseigné les siens sur l'état de ses affaires. Sa veuve suivait cet exemple, comme tous ceux que lui avait laissés l'époux inoubliable. Sans divulguer ce qu'elle savait sur la « situation » du cousin Emile, elle en disait assez pour faire entendre à Victor qu'il trouverait dans le mariage une existence plus libre, plus facile. Il osait donc espérer que, peut-être, en économisant toute l'année, il pourrait, de loin en loin, offrir à sa femme un petit déplacement.

Quelques journées de soleil et de brise attiédie annoncèrent enfin l'approche d'une saison plus aimable.

Il y aurait encore, avant Pâques, plus d'un retour de froid, mais, pour l'heure, il fallait profiter des avances que faisait le bon Dieu. Cette réflexion, que, naguère encore, il n'eût point faite, engagea Victor à rompre par le mouvement la monotonie de son existence. On le vit errer le long des grèves. Il empruntait parfois un des canots du père Volery. Honorine apprit même que, sans attendre ses ordres, il était allé voir les fermiers de Morens et d'Autavaux.

Quand le soleil commença de réchauffer les tuiles et les pierres, il employa plusieurs après-midi à essayer, l'un après l'autre, les bancs des promenades publiques et à regarder autour de lui avec une curiosité neuve. Autrefois, il n'ouvrait jamais un livre. Pendant tout ce printemps de 1906, il en porta presque toujours un sous le bras. Toute la bibliothèque du docteur y passait, en commençant par la collection du *Journal des Voyages*.

Pour ces lectures, coupées de repos contemplatifs, Victor affectionnait surtout la place de Moudon, terrasse haute, à pic sur la plaine et les bas quartiers. On s'y rend par un étroit passage entre deux groupes de maisons anciennes. Une grille, scellée par ses gonds à des piliers trapus, marque l'entrée. Au milieu du gravier qui recouvre le sol, un banc circulaire entoure le tronc d'un

gros tilleul. Un parapet de pierre ferme les côtés extérieurs de la place. A l'un des angles, s'élève une construction carrée, avec un toit en pyramide reposant sur des madriers à claire-voie.

Lorsque Victor venait s'y recueillir, il accordait à peine un regard au château, dont les tours de briques roses dressaient à sa droite leurs cylindres couronnés de mâchicoulis et sommés d'éteignoirs. Ce qui l'attirait, c'était, de l'autre côté du lac, la ligne ondulée du Jura.

Selon le caprice du temps, les montagnes paraissent tantôt si proches que les gens de Vergy pourraient compter les maisons des villages et les sapins de la forêt, tantôt si lointaines que leur masse fait penser à celle d'une étoffe bleuâtre, drapée sur la hanche d'une femme endormie. Le soir, c'est derrière le Jura que s'engloutit le soleil.

Par delà cette muraille sinueuse, Victor essayait d'imaginer la France, avec ses plaines, ses villes, ses gens, les fleuves qui roulent vers la mer et, plus loin encore, les navires qui vont en Islande, ceux qui arrivent d'Amérique.

Il s'ouvrait à des sentiments nouveaux, à des aspirations jusqu'alors inconnues. Le lieu désert où il s'abandonnait au rêve lui présentait l'image de sa vie. Comme auprès de sa mère, il s'y sentait isolé, protégé. Mais alors que, chez lui, des murs emprisonnaient le platane de la cour, la place de Moudon semblait régner sur tout l'espace. Au cœur de la cité, elle demeurait immuable, solide comme un roc, mais son tilleul frémissait sous le vent. Elle offrait au songeur, en même temps qu'un asile de silence, l'esplanade élevée qui invite à regarder au loin, qui suggère de partir. Comme elle, il eût souhaité d'être voué tout ensemble à la terre ferme et au ciel sans limites.

Son destin, hélas! l'enfermait pour toujours dans Vergy. Jusqu'alors, il n'y avait jamais pris garde : il

était là, il y restait, sans désirer autre chose, sans rien demander à personne. A présent, pour la première fois, il se tenait devant une fenêtre ouverte sur le monde. Ses mains en touchaient les barreaux. Un désir d'évasion mûrissait en lui, lentement.

Un jour, peut-être avant la fin de cette année, il épouserait Nadia. Il n'en doutait point, puisque sa mère en avait ainsi disposé. Donc, il aurait une femme. Mais si, au lieu de l'aider à s'enfuir, elle le chargeait de chaînes? Cette idée lui fit mal. Non, ce n'était pas possible : Nadia serait la bonne fée qui délivre. Depuis qu'il se savait destiné à devenir son mari, Victor, parfois, pensait à elle, prudemment, timidement. Elle lui faisait encore peur. Ce jour-là, il sentit naître une autre sensation, un élan, une poussée intérieure qui se heurtait à la cage de sa poitrine et dont il ignorait que les humains l'appellent tendresse.

Il répéta plusieurs fois le nom de la jeune fille. « Pour sûr, se disait-il, un joli nom. » Puis il pensa : « Je ne sais même pas la date de sa fête, c'est honteux. » Dans la poche de son veston, il prit un petit calendrier que lui avait donné sa grand'mère et se mit à en parcourir les colonnes. Pas l'ombre d'une sainte Nadia. Victor en fut contrarié.

En rentrant chez lui, il rencontra M. Chasseau, qui lui parla du modernisme. L'abbé avait de bonnes raisons de croire que le pape ne tarderait plus guère à condamner cette séduisante et perfide hérésie. Victor l'écoutait distraitement.

— Dites-moi, monsieur le vicaire, s'écria-t-il soudain, ne trouvez-vous pas que ma cousine, Mlle Boulenger, a un drôle de prénom? Nadia, est-ce bien catholique?

M. Chasseau connaissait les ambitions de Mme Prudent. Au surplus, il ne manquait ni de finesse ni de savoir.

— Nadia, expliqua-t-il en souriant, est le diminutif,

un peu familier, je crois, de Nadiejda, qui signifie en russe *Espérance*. Or, l'espérance, vous le savez, est une vertu théologale. Il existe, d'ailleurs, une sainte Espérance, vierge et martyre, dont la fête se célèbre le 1er avril. Nous ne sommes que le 20 mars...

Victor s'en alla réconforté.

A table, il dit à sa mère :

— Ne trouvez-vous pas, maman, que je devrais envoyer une carte à Nadia pour sa fête? C'est le 1er avril.

Mme Prudent ne répondit pas tout de suite. Il eut le temps d'observer qu'elle avait une mine soucieuse. La question, sans doute, lui déplaisait. Pour en atténuer l'effet, le bon fils ajouta :

— Oh! rien ne presse, puisque c'est dans dix jours.

Honorine parut s'arracher à la difficile poursuite d'une idée qui se dérobait.

— Nous en reparlerons, prononça-t-elle d'un air revêche.

Puis, avec un regard chargé de méfiance :

— Comment sais-tu que sa fête est le 1er avril?

Il lui répéta docilement la leçon de l'abbé Chasseau.

— Bon, fit-elle, nous verrons ça la semaine prochaine.

D'un pas décidé, elle se dirigea vers son secrétaire, l'ouvrit et se mit à écrire.

La Mère Supérieure de la Visitation l'avait fait appeler, dans l'après-midi, pour une communication importante. Il s'agissait de M. Boulenger, dont la fortune était, disait-on, très ébranlée par la récente faillite d'une banque égyptienne. La religieuse croyait de son devoir d'en avertir sa chère fille, qui pourrait sans doute obtenir, par un banquier ou de toute autre manière qu'elle jugerait convenable, des renseignements plus complets que les siens.

C'était à quoi, ce soir, Honorine s'employait, tandis que Victor, l'ayant embrassée sur la tempe, repartait pour l'école où avaient lieu les répétitions de la chorale.

Comme la première fois qu'elle s'était informée du cousin Emile, Mme Prudent recourut à M. Lambert, de Fribourg. Malgré la répugnance qu'elle éprouvait à faire usage des inventions modernes, elle le pria de télégraphier d'urgence au Caire, avec réponse payée, sans regarder à la dépense. Elle exigeait « tous les détails ». Il y allait de l'avenir de son fils. La hâte qu'elle avait de savoir lui révéla que son propre bonheur se jouait sur le même coup de dés. En d'autres occasions, elle se fût reproché cette impatience, signe de son égoïsme, de sa frivolité. Ce soir, elle n'en eut pas le temps. Elle ne prit que celui d'aller elle-même porter sa lettre à la poste. Puis, dans son lit, elle pria longtemps Dieu de lui accorder la grâce qu'elle implorait.

Il faisait si beau le lendemain que Victor, tôt levé, alla dénicher dans l'armoire son chapeau de paille et s'en coiffa pour sortir. Encore un geste nouveau : les autres années, il attendait que sa mère jugeât le moment venu de « s'habiller en été » et lui fît prendre, à cet effet, les dispositions nécessaires. Il passa toute la matinée sur le lac, dans la yole de Volery. En remontant du port vers la ville, il tenait son canotier à la main, s'épongeait le front et se répétait, pour l'affermir, la résolution à laquelle il s'était arrêté : envoyer, coûte que coûte, un message à Nadia pour le 1er avril.

Dans l'après-midi, le temps se gâta. Malgré la pluie et bien que rien ne l'appelât au dehors, Victor eût souhaité de repartir, de quitter la maison. Honorine s'arrangea pour l'y garder en lui confiant des besognes dont il fallait absolument, disait-elle, se débarrasser tout de suite : vérifier le carnet de la cuisinière, fourbir les armes des panoplies. Sans se l'avouer, elle retenait son fils au logis surtout pour n'avoir pas à supporter seule l'attente des nouvelles demandées à M. Lambert. Victor s'exécuta sans rechigner. A chaque instant, elle venait voir comment il s'acquittait de sa tâche, donnait des conseils et les

accompagnait d'exemples, puis retournait s'énerver sur sa tapisserie. Vers six heures, il en eut assez, rangea ses chiffons, son papier de verre, ses pâtes à polir et descendit à la salle à manger.

— J'ai envie, annonça-t-il, d'aller chez grand'mère.

Elle laissa retomber son ouvrage sur ses genoux, rajusta ses lunettes et considéra son héritier d'un air stupéfait :

— Tu es complètement fou! Ne vois-tu pas qu'il pleut toujours? A quoi est-ce que cela rime, je te le demande un peu, d'aller chez grand'mère une heure avant le souper, quand tu sais qu'elle vient ce soir chez nous? Voyons, je l'ai invitée, devant toi, pour une partie de tape, avec M. le Curé et les Dubey. Mais Monsieur a envie de sortir, il ne s'occupe pas du reste! Je suis sûre que tu n'as pas fait la moitié de ton travail!

Victor baissa la tête et se retira sans rien dire. Il n'osait pas désobéir ouvertement. D'ailleurs, l'averse redoublait. Il resta donc, mais il était bien décidé à ne pas astiquer un seul sabre, un seul poignard de plus. Pour ruminer des plans de délivrance, il s'enferma dans le cabinet du docteur. « A mon âge, grognait-il, papa était depuis longtemps son maître. Je ferai comme lui. Maman ne pourra pas s'en plaindre, puisqu'elle me répète toujours de prendre modèle sur lui, ce qui ne l'empêche pas de me traiter en gamin. Il faut que cela cesse. Je le lui montrerai. Bien sûr, elle ne sera pas contente. Tant pis. Pour moi, c'est une affaire de volonté, de persévérance. Quand elle verra que, décidément, j'en ai assez, elle se résignera. D'abord, que ça lui plaise ou non, j'enverrai cette carte à Nadia. Je l'annoncerai à maman, dès demain, pour qu'elle comprenne, pour qu'elle commence à s'habituer. »

Ayant ainsi tourné et retourné dans sa tête des idées de révolte, Victor, fatigué, chercha une diversion.

La vitrine aux grenouilles dormait sous ses rideaux

verts. Il les fit s'écarter et contempla le chef-d'œuvre du major. Il le trouva, jusque dans ses moindres détails, plus admirable que jamais. Chaque scène prenait un sens différent du sens littéral. L'attitude, l'expression des acteurs révélaient des pensées, traduisaient des sentiments humains. Ces bêtes vivaient, sentaient, riaient, souffraient comme des personnes. Quel artiste, tout de même, ce major! Il avait fait ce qu'il voulait. En voilà un qui marchait droit devant lui, un qui ne se fût certainement pas laissé gouverner par une femme!

Plusieurs jours s'écoulèrent sans amener Victor à user d'énergie. A chaque repas, au moment de s'asseoir en face de sa mère, il se promettait de parler. Il avait acheté la carte, une vue de la place de Moudon. Il ne s'agissait plus que de la montrer à Honorine en disant d'une voix ferme : « Voilà ce que j'envoie, pour sa fête, à ma fiancée. » Mais Victor remettait toujours au lendemain ce signal de la rébellion. Les prétextes ne manquaient pas. A quoi bon se presser? Il avait jusqu'au 31 mars pour expédier à Genève son message. Auparavant, il fallait encore demander aux Dubey l'adresse de Mlle Boulenger qu'il n'avait pas retenue.

Ce fut Mme Prudent qui, le 29 au soir, interrogea son fils :

— Ne voulais-tu pas écrire un mot à Nadia?

La question s'accompagnait d'un sourire plein de bienveillance.

— J'y avais pensé, avoua Victor en fixant son assiette.

— Il faudra le faire, reprit-elle, avant le 1er avril. Pension Martinet, boulevard des Philosophes, n° 15.

Elle avait reçu de son banquier une réponse exactement conforme à ses désirs. La faillite de la *Banque Commerciale du Nil* infligeait à M. Boulenger une perte importante, que l'on pouvait évaluer à environ cent mille francs, mais le crédit personnel d'Emile n'était pas atteint. Dans une situation générale estimée très saine,

ses filatures continuaient à donner des résultats favorables. Le jour où il voudrait se retirer des affaires, il resterait en possession d'un beau capital.

Honorine avait accueilli cette nouvelle avec joie. Pour la forme et par acquit de conscience, elle en demandait pardon à Dieu, car il ne faut pas trouver son plaisir dans les maux du prochain. Au fond, elle ne doutait point que le Seigneur ne dût l'entendre : lorsqu'un dommage purement matériel peut servir au bien des âmes, n'est-il pas permis de s'en réjouir? Il ne s'agissait pas d'un vrai malheur. Perdre cent mille francs, c'eût été, pour elle, une catastrophe; pour Emile, ce n'était qu'un avertissement dont il serait bientôt conduit à remercier le Ciel.

Assurée désormais de n'avoir enfreint aucune loi divine, Mme Prudent se plut à supputer les conséquences de l'événement. La ruine de son cousin l'eût désolée; ce qui s'était produit la comblait d'aise. Une trop forte différence de fortune pouvait faire obstacle au mariage. L'écart se trouvant réduit, le succès devenait certain. Certes, elle y avait toujours cru, mais, cette fois, elle le tenait. Autre chose : la mésaventure de M. Boulenger allait sans doute le pousser à prendre plus tôt sa retraite. Il s'établirait à Vergy, se rapprocherait du jeune ménage. L'exemple de sa fille lui ferait désirer un paisible bonheur. Un jour, il dirait à sa vieille amie en lui prenant la main : « Si nous faisions comme ces enfants. »

En attendant, elle lui écrivit une lettre affectueuse. Elle y glissa une allusion discrète aux « ennuis » de l'exilé : juste assez pour laisser entendre qu'elle en connaissait exactement l'étendue et qu'elle y prenait une part bien sincère. Certaine qu'il s'inclinait comme elle devant les secrets desseins de la Providence, Honorine apercevait dans l'événement une raison de plus pour reprendre la conversation de l'an dernier. Elle ajoutait : « Les vœux que je forme pour Victor n'ont pas changé.

Les siens non plus. Je m'excuse de vous le rappeler, car cela va de soi. D'ailleurs, vous ne sauriez vous tromper ni sur les sentiments de mon fils ni sur ceux de votre cousine. Tout le monde, ici, sera heureux de vous revoir bientôt, ainsi que la chère petite. »

Pendant qu'elle mettait l'adresse, Victor lui montra la carte qu'il destinait à Nadia. Elle ne portait que deux mots : « Bonne fête » et la signature. Mais la suscription, *Mademoiselle Nadiejda Emilievna Boulenger*, témoignait des progrès accomplis par l'auteur dans la connaissance du monde.

Mme Prudent n'y prit point garde,

— Très bien, dit-elle. Tu l'expédieras demain, en même temps que cette lettre. Une carte pour Genève, cinq centimes; une lettre pour l'étranger, vingt-cinq. Tiens, colle proprement les timbres.

IX

La première quinzaine d'avril fut très froide. Il y eut même des chutes de neige. Pendant la Semaine Sainte, bourrasques et pluies alternèrent. Tantôt la brume cachait le lac, tantôt de gros nuages roulaient dans le ciel des volutes couleur de fumée.

M. Boulenger et sa fille, arrivée le mercredi soir de Genève, suivirent les offices des trois derniers jours à l'Eglise Saint-Laurent. Avec les Dubey, Mme Borgognon, Honorine et son fils, ils formaient un groupe dont M. le Curé loua fort la tenue exemplaire. Victor, par moments, oubliait la liturgie pour regarder Nadia. Dès qu'il la voyait lever les yeux de son missel, il se replongeait dans la lecture du sien. Mais des envies de chanter, de bondir, traversant son corps immobile, le contraignaient bientôt à redresser la tête.

Il gardait encore son secret. Personne, pas même sa mère, n'aurait pu deviner que, pour lui seul, il disait « ma fiancée » et que, dans son esprit, ce mot exprimait

une richesse fabuleuse dont il se considérait déjà comme l'heureux propriétaire. Fortune tout immatérielle, qu'il ne liait ni au chiffre de la dot ni à la quête amoureuse telle que la conçoivent les amants. Ce qui le mordait au cœur, c'était l'idée d'un changement d'existence. Avoir une femme, une femme à soi, quelle aventure! Et pas la première venue : une jeune fille que tout le monde déclarait charmante, chez qui l'infaillible Mme Prudent ne découvrait jamais rien à reprendre. Quel prodige! Tout en serait transformé! Et lui, Victor, n'avait pas à lever le petit doigt, ne courait pas le moindre risque. En se mariant, il n'offenserait ni Dieu ni les hommes; au contraire, il n'allait recueillir que bénédictions et louanges. Son rêve l'absorbait au point qu'il n'eût pas fait un geste pour le réaliser. Non seulement il n'avait rien dit à Nadia, mais il ne songeait pas même à questionner Honorine. Il attendait.

Le soir, on se réunissait chez les uns ou les autres. Par esprit de mortification, Mme Prudent avait décidé que, jusqu'à la fin de la Semaine Sainte, on ne jouerait plus à la tape. Personne ne s'avisa de lui désobéir. Craignant un rappel à l'ordre, les jeunes renonçaient à plaisanter Victor. A l'exemple de leurs parents, ils s'ennuyaient en prenant des airs dignes. On se quittait vers les dix heures. Ces veillées brèves permirent néanmoins à Honorine d'avoir avec le cousin plusieurs colloques assez mystérieux. Au regards qu'on lui jetait parfois, Victor se doutait bien qu'il était question de lui. Il n'en laissait rien voir, parlait de choses indifférentes et se demandait seulement si sa « fiancée » devinait, elle aussi, l'objet de ces entretiens.

Le dimanche, avant de partir pour la grand'messe, la mère apprit à son fils que l'instant décisif approchait.

Ils étaient attablés face à face devant leurs bols de café au lait. Pâques avait ramené le beau temps et répandu sur la table de la salle à manger les croissants, les brio-

ches, le beurre et le miel des grandes fêtes. Mme Prudent portait une robe violette, soutachée de passementeries noires; Victor, un complet gris, pincé à la taille et dominé par un col d'une hauteur majestueuse. Des serviettes étalées sur leurs deux poitrines protégeaient cette élégance printanière.

Honorine sourit avec bonté.

— Mon cher enfant, dit-elle, n'est-ce pas que tu l'aimes, cette petite Nadia?

— Oui, maman, répondit Victor en rougissant comme une fillette.

— Alors, je crois que tu devrais te déclarer. Bien entendu, le cousin Emile est avec nous. Il ne refuse pas de parler pour toi. Mais il veut qu'elle-même décide. Sans doute est-elle déjà préparée à ta demande. Il faut donc que tu la fasses.

— Et vous, maman?

— Moi? Il me semble que mon rôle est terminé. A toi de jouer le tien. Choisis bien ton moment.

Le repas terminé, Honorine plia soigneusement sa serviette, se leva et secoua sa jupe pour en faire tomber des miettes de brioche. Devant la glace, elle se coiffa d'un immense chapeau noir, lourdement fleuri de pensées et de lilas mauves.

Les cloches sonnaient.

— Allons! ordonna-t-elle, c'est l'heure.

Victor la suivit.

Les Dubey, les Boulenger et les Prudent se retrouvèrent après vêpres pour une partie de campagne. A cause d'Honorine et du cousin, qui s'arrêtaient à chaque instant pour bavarder, la promenade se fit à une allure très lente. On erra dans les prés, à la lisière des bois. Le goûter, pris dans une auberge de campagne, fut assez joyeux, du moins pour la plupart des convives. On revint en ville avec des bouquets de violettes et deux paniers de morilles.

Dès le départ, Victor s'était aperçu que Nadia semblait triste, avec des yeux rougis, comme si elle avait pleuré. Il essaya de savoir ce qui la chagrinait. Le seul résultat qu'il obtint fut d'éprouver lui-même, par sympathie, un sentiment d'angoisse. A plusieurs reprises, il crut voir aux époux Dubey un air contrarié, mécontent. Quant à leurs fils, les deux cadets s'empressaient comme de coutume autour de la jeune fille et cherchaient — mais en vain — à l'amuser ou, tout au moins, à retenir son attention. Au contraire, Jacques, généralement très familier avec sa cousine et traité par elle en favori, prenait en lui parlant un ton froid, détaché, presque hautain.

Tout cela tourmentait Victor. A force de réfléchir, il s'imagina que les Dubey en voulaient à l'industriel de l'avoir préféré à leur fils. Chez Jacques, la même déception se cachait sous une apparence de dédain. Marcel et Lucien restaient gais parce que, les trouvant trop jeunes, on ne leur avait rien dit. Nadia, elle, souffrait de voir son père en butte à des scènes de famille, dont elle ignorait sans doute le sujet, tout en devinant qu'il s'agissait de choses graves.

Victor trouva quelque soulagement à observer la bonne entente qui ne cessait de régner entre sa mère et le cousin Emile. Il se rassurait aussi en se rappelant certaines paroles d'Honorine sur l'impossibilité d'un mariage entre Jacques et Nadia. Mais, tout bien pesé, il estima que ce n'était pas le moment de faire sa déclaration : il fallait attendre que la pauvre petite fût moins préoccupée.

Il aurait peut-être délibéré longtemps encore si, le lendemain, quelqu'un ne lui eût apporté une aide inattendue.

Jacques Dubey le héla, près de l'église, comme il sortait de la pâtisserie Tache, où sa mère l'avait envoyé commander un vol-au-vent :

— Je voudrais te dire deux mots en confidence. Viens

avec moi jusqu'à la place de Moudon. Il n'y a jamais personne à cette heure. Nous pourrons causer.

Cette apostrophe le bouleversa. Allait-on lui chercher querelle? Serait-il obligé de défendre son honneur? Dans la voix de Jacques, pourtant, il n'entendait frémir ni colère ni menace. Peut-être s'alarmait-il à tort. Il sourit et voulut parler, mais les mots ne venaient pas.

Comme l'avait prévu son compagnon, la place était déserte. Ils s'assirent sur le banc qui entoure le tilleul.

— Tu vas sans doute me trouver indiscret, commença l'étudiant, mais je ne cherche qu'à te rendre service...

Victor respira : on ne lui voulait aucun mal.

— Hier, poursuivit Jacques, je t'ai entendu demander à Nadia si elle avait de la peine, et pourquoi. Elle n'a pas voulu te l'avouer, n'est-il pas vrai?

— Non.

— Et toi, tu aimerais bien le savoir?

Victor fit oui de la tête. L'autre baissa la voix.

— Moi, dit-il avec mystère, je le sais.

— Comment le sais-tu? demanda Victor, soupçonneux.

— Oh! c'est bien simple. Nadia est ma cousine germaine. Ici, elle habite chez nous. De Lausanne, quand j'y suis, je vais à Genève assez souvent, ce qui me donne des occasions de la rencontrer. Je la connais donc mieux que toi. Elle se confesse d'autant plus facilement que je ne lui fais pas la cour, moi...

Le fils Prudent rougit, serra les poings et garda le silence. Le fils Dubey reprit :

— Toi, Victor, tu es trop méfiant. Entre nous, voyons, d'homme à homme, pourquoi ne pas reconnaître que tu l'aimes, que tu veux l'épouser? Ta mère et mon oncle ne se privent pas d'en parler, eux. Nadia le sait, que tu l'adores : elle n'a qu'à te regarder pour s'en convaincre. Ça se voit très bien, je t'assure.

Paralysé par l'attaque, Victor n'essaya pas de se défendre plus longtemps.

— Admettons, dit-il, que ce soit vrai. Ça ne m'explique ni son chagrin ni qu'elle ait refusé de me répondre.

— Ah! Nous y voilà. Ecoute-moi bien, tu vas saisir. Cette petite, ça doit la vexer d'entendre son père, mes parents, mes frères, tout le monde, prononcer ton nom avec des sourires et des airs entendus, parler de votre mariage comme d'une chose décidée, alors que...

— Tu crois? soupira Victor.

Jacques vit paraître sur son visage une expression si douloureuse qu'il s'arrêta net, comme frappé de paralysie, incapable d'aller jusqu'au bout de la phrase commencée. Ce fut Victor qui, le premier, recouvra l'usage de la parole.

— Elle t'a dit qu'elle ne voulait pas de moi? demanda-t-il en grimaçant un sourire navré.

— Mais non, rien de pareil, répliqua vivement l'étudiant. Si tu ne m'avais pas interrompu, nous nous serions épargné, tous les deux, une peur stupide. Ma parole, j'ai cru que tu allais te trouver mal... Rassure-toi. Non seulement tu ne déplais pas à Nadia, mais elle s'étonne que tout le monde, sauf toi, la considère comme ta fiancée. Elle n'attend qu'une chose, c'est que tu te décides.

Victor, peu à peu, revenait à lui. L'abîme au fond duquel il avait pensé disparaître se refermait comme il s'était ouvert, et sans rien engloutir. Sous ses pieds, le sol retrouvait une consolante fermeté. D'avoir frôlé la mort, son bonheur se fortifiait. Il renifla bruyamment. Pour témoigner à Jacques toute sa reconnaissance, il cherchait des mots touchants et nobles, pareils à ceux qu'il admirait dans les livres. Sa mémoire, déréglée par l'émotion, refusa de le servir. Il se contenta de murmurer :

— Merci. Tu es bon.

Mais son regard soumis, implorant, marquait bien sa vénération et la confiance qu'il avait mise en son sau-

veur. Un immense espoir le soulevait. Brûlant d'obéir, il attendait que l'oracle eût parlé.

Jacques ne pouvait s'y méprendre.

— Si tu m'en crois, commanda-t-il d'un air inspiré, tu vas te mettre tout de suite à la recherche de Nadia. Elle est sortie avec son appareil. Tu la trouveras sans doute en train de photographier aux environs de la grosse tour. Tu lui diras gentiment tout ce que tu as à lui dire. Ce sera, pour elle, un poids de moins sur le cœur. Et pour toi aussi, mon pauvre vieux.

En l'écoutant, Victor avait une mine tour à tour épanouie et craintive. Depuis qu'il s'était mis à lire des romans, il n'ignorait plus tout à fait comment un amoureux doit déclarer sa flamme. Mais, dans la fiction, aveux et serments lui semblaient toujours amenés de telle sorte et proférés avec tant d'éloquence que l'héroïne devait infailliblement tomber dans les bras du héros. Saurait-il, lui, préparer la scène, puis la filer avec assez d'adresse pour faire accueillir ses paroles par des transports de joie?

Il confia son inquiétude à Jacques :

— Tu es bien sûr que je peux lui parler de la chose, comme ça, tout de suite?

— Sûr comme je te vois. Ne cherche pas midi à quatorze heures. Dis-lui : « Nadia, je vous aime. Voulez-vous être ma femme? » Elle ne se fâchera pas, je m'en porte garant. Le reste, ta mère s'en occupera.

— Est-ce que je dois l'embrasser?

— Ta mère?

— Non, ma fiancée.

— Bien entendu.

Victor inspecta ses vêtements : par chance, il avait mis son complet le plus neuf et une cravate irréprochable. Il regarda ses mains et les jugea propres. Bien que Narcisse l'eût rasé le matin même, il se caressa les joues. Ses chaussures étaient un peu poussiéreuses : en route,

il les essuierait avec une touffe d'herbe. Il se leva, résolu.

— Voilà qui est bien, dit Jacques. J'irai vous rejoindre dans une demi-heure, si tu permets; je veux être le premier à vous féliciter.

Victor lui serra la main et partit.

Une singulière exaltation le possédait. Marchant d'un bon pas, la taille droite, l'œil fixe, les mains jointes derrière le dos, il se sentait allègre et fort, prêt à entreprendre les plus difficiles conquêtes, à défier d'innombrables ennemis. Le monde entier n'était pas trop vaste pour sa joie. Il le domptait d'un geste et le pliait à ses désirs. La Russie et l'Egypte accouraient à son ordre : boyards et moujiks pêle-mêle, tsars et impératrices, cosaques hérissés de cartouchières, et des pharaons, des esclaves, des dieux à profil de chacal, des Arabes en burnous, des pachas brodés d'or. Comme dans une Adoration des Mages, cette multitude prosternée lui présentait, en chantant des hymnes, l'incomparable épouse.

Pour saluer sa princesse, il userait, lui aussi, d'un langage magnifique. Un surhumain pouvoir viendrait en régler la cadence. Ce serait si émouvant que, peut-être, la blonde merveille versait des larmes de bonheur.

Il allait toujours, grisé d'impatience et d'espoir. Il fut vite aux abords du château. Sur le sentier qui tourne au pied de la grosse tour, il faillit se heurter à Nadia. Elle tenait son kodak à la main. Victor, surpris, recula.

— Ne bougez plus, lui cria-t-elle. Vous êtes très bien. Je vais vous prendre sur ce fond de lierre.

Il se rappela aussitôt qu'il avait oublié d'enlever la poussière de ses souliers jaunes et se mit à donner de grands coups de pieds dans les orties qui bordaient le chemin. Nadia lui enjoignit de rester tranquille. Il s'immobilisa. Quand le déclic de l'appareil lui permit d'approcher, il ne savait plus comment engager l'entretien.

— Bonjour, Victor, fit Mlle Boulenger.

— Bonjour, répondit-il.

Tandis qu'elle replaçait le kodak dans sa gaine, il appelait, avec une ferveur affolée, l'Inspiration qui devait lui souffler des paroles de flamme. Elle se déroba. Il eut une sueur d'angoisse. Pour gagner du temps, il dit encore :

— Donnez-moi votre appareil.

— Voilà. Nous rentrons?

— Si vous le désirez. Mais il faut d'abord que je vous demande quelque chose.

— Allez-y!

Debout en face de lui, elle le fixait de ses prunelles claires. Dans un effort désespéré, il répéta, faute de mieux, la leçon de Jacques Dubey.

— Nadia, je vous aime. Voulez-vous être ma femme?

— C'est sérieux? s'enquit la douce voix étrangement musicale.

— Mais vous le voyez bien!

— Oui, je vois.

Elle détourna les yeux, et, sur un ton plus grave :

— Cela vous ferait plaisir d'être mon mari? Vous n'avez plus peur de moi?

Il aurait voulu se jeter à ses pieds. Il n'osa pas.

— Si vous saviez comme je vous aime! balbutia-t-il.

— Alors, conclut-elle, c'est oui. Vous êtes un brave type, vous.

De saisissement, il laissa tomber le kodak qu'elle lui avait confié. Son bras entoura, comme pour une danse, la taille de la jeune fille. Il sentit ses cheveux lui chatouiller la joue. Gauchement, il lui mit deux baisers sur les paupières, puis un autre au coin de la bouche. Sans s'écarter de lui, elle serrait les lèvres.

Victor n'y prit point garde.

Il avait hâte, maintenant, de rentrer, pour annoncer la bonne nouvelle à Honorine. Il ramassa l'appareil et entraîna vers la ville sa promise. En route, ils rencon-

trèrent Jacques. Ils durent s'arrêter pour le mettre au courant, recevoir ses félicitations. L'heureux fiancé le remercia encore de ses avis et lui laissa le soin de ramener Nadia auprès de M. Boulenger.

Libéré, il courut d'un trait jusque chez sa mère, arriva hors d'haleine et, de loin, claironna :

— Ça y est, maman. Elle a dit oui.

Soulagée, satisfaite, mais refrénant sa joie, Honorine embrassa Victor.

— A la bonne heure, dit-elle. Ce tantôt, j'irai voir le cousin Emile. Dès demain, il faudra choisir la bague. A Fribourg...

— Mais, maman, je puis m'en charger. Je consulterai tante Adèle.

— Non, il y a des choses que l'on ne peut pas confier aux autres.

— Alors, dois-je commander une voiture chez Marmy?

— Pas la peine. Nous prendrons le train.

A cette réplique, Victor connut que, décidément, ses fiançailles changeaient la face du monde.

X

Les deux semaines suivantes ne lui donnèrent pas l'enchantement parfait qu'il s'en était promis.

D'abord, le temps, après quelques sourires, tourna de nouveau à l'aigre. Cette malencontre ne dissuada ni Mme Prudent ni son fils d'exécuter les gestes rituels, profanes aussi bien que sacrés. Un *Code du savoir-vivre*, acheté à Fribourg en même temps que le saphir de l'accordée, les avait fixés sur tout ce qui se doit. Victor tenait, comme à un devoir agréable, à suivre exactement les conseils de l'auteur. Ils lui valurent surtout des soucis et des obligations, avec le sentiment de posséder moins de droits que les autres sur sa fiancée et sur lui-même ; au lieu de goûter paisiblement son bonheur, ne

fallait-il pas être tout à chacun, répondre aux compliments, faire des visites, écrire des lettres, discuter en conseil de famille des projets d'avenir et, sans trop en avoir l'air, guider selon les désirs de Nadia le choix des gens dont elle attendait un cadeau?

Tout cela le fatiguait beaucoup.

Ses tête-à-tête avec Mlle Boulenger ne lui offrirent que de faibles compensations. Trop brefs, interrompus souvent par un appel, ils restaient toujours exposés à l'irruption de quelque fâcheux. Victor s'y défendait mal contre l'inquiétude. Sans loisirs pour préparer ces entretiens, pour méditer ce qu'il dirait, il se trouvait aussi sans force, quand l'occasion se présentait, pour improviser utilement. Nadia, il est vrai, l'y encourageait peu, non qu'elle parût mécontente de lui ou offusquée par ses hommages, mais une jeune fille bien élevée ne saurait se départir du maintien modeste auquel on l'habitua. C'est ainsi, du moins, que l'amoureux justifiait la discrétion, l'air absent de sa belle dans les moments où, trahi par les mots, cherchant une revanche dans l'action, il attirait à lui et couvrait de baisers le radieux visage. Ces timides assauts n'altéraient en rien le charme de Nadia : elle les accueillait sans surprise et ne témoignait ni répugnance ni plaisir. Victor, à qui manquaient tous moyens de comparer, ne s'affligeait pas de cette passivité indulgente. Cela était, pensait-il, comme cela devait être. Un malaise, pourtant, lui vint, inavoué, à peine perceptible : la crainte qu'il n'y eût entre eux un espace vide, un infranchissable désert. Cette lacune de leur amour, avec la grâce de Dieu, le temps la comblerait. A force d'aimer Nadia, il se rendrait semblable pour elle à ce qu'elle était pour lui.

Quand on les laissait seuls, elle le regardait parfois avec une expression de tendresse profonde. Il se demandait si des larmes n'allaient pas jaillir de ses beaux yeux. Alors, de joie et d'orgueil, il sentait les siens s'embrumer

comme par contagion et, pour cacher son trouble, étreignait la tête blonde, la serrait contre son épaule, l'encerclait de son bras, respirait la nuque odorante, écoutait battre contre son cœur celui de la petite. Elle se dégageait, offrait un front pur aux lèvres de son fiancé, abaissait et relevait lentement les paupières, entr'ouvrait la bouche ainsi que pour un aveu, gardait un instant le silence, puis se mettait à parler, vite et sèchement, de choses pratiques : trousseau, valises, hôtels, itinéraires de voyage.

Le mariage se ferait en septembre. En attendant, Nadia devait retourner à Genève, où son père la rejoindrait vers la mi-juillet pour l'amener à Vergy. Les époux iraient passer un mois en Italie et tout l'hiver en Egypte. Cette idée bouleversa Honorine lorsqu'elle entendit sa future bru l'énoncer pour la première fois, mais M. Boulenger la défendit avec tant de vigueur que la mère de Victor dut renoncer à toute résistance. L'installation définitive du jeune ménage serait renvoyée au printemps : on convint de n'en point parler tant que le cousin Emile n'aurait arrêté ni l'époque ni le lieu de sa retraite.

Ce mariage occupait les gens, non seulement à Vergy, mais jusqu'au chef-lieu. Le vicaire général fit savoir à Honorine que Monseigneur en avait appris la nouvelle avec une vive satisfaction. Des parents éloignés, dispersés un peu partout et dont on ne parlait pas souvent, se rappelèrent, par des lettres de félicitations, au souvenir des deux familles. Les sociétés auxquelles appartenait Victor votèrent des ordres du jour autorisant leur trésorier à lui remettre « un modeste souvenir ». Une vacance s'étant produite au conseil de paroisse, M. le curé le proposa et le fit élire à l'unanimité.

Comme on devait s'y attendre, les jaloux ne manquèrent point de déblatérer contre le fils Prudent. Quelques-uns feignaient de s'apitoyer sur le sort d'une pauvre

fillette, livrée par son père à cet imbécile qui la rendrait affreusement malheureuse. On alla jusqu'à dire que, pour accepter un tel gendre, il fallait que l'industriel fût gâteux. Certains jeunes gens dont Mlle Boulenger avait dédaigné les avances assurèrent que son mari serait cocu. D'autres, tout en la déclarant aussi sage que jolie, haussaient les épaules et grognaient : « C'est tout de même scandaleux ». Mais l'opinion honnête savait à quoi s'en tenir : les fiancés étaient bien assortis, Nadia ferait une excellente femme et Victor un mari modèle.

Mme Prudent donna plusieurs goûters en l'honneur de son fils et de sa future belle-fille. Aux frais de M. Boulenger, Mme Dubey en offrit d'autres.

Il y en eut un auquel assistèrent les Dubey de Neuchâtel.

Le frère aîné d'Alfred, Edouard Dubey, jouait un certain rôle dans cette ville huguenote. Député au Grand Conseil, regardé comme un des chefs du parti catholique, il avait élevé sa nombreuse famille selon des méthodes assez pareilles à celles de feu le docteur Prudent. « Il faut montrer à ces hérétiques, aimait-il à répéter, que, pour la morale, nous ne craignons personne ».

Ses fils, confiés à un précepteur ecclésiastique, avaient fait presque toutes leurs classes sous le toit paternel. Mais les mêmes causes engendrent parfois des effets opposés : tandis que Victor allait se marier vierge à trente-trois ans, Raoul Dubey, qui en avait dix-neuf, pouvait se flatter d'une carrière amoureuse déjà longue, commencée avec la femme de chambre de sa mère, cinq années auparavant, dans la mansarde où on l'enfermait pour travailler, entre les *Commentaires* de César et les *Métamorphoses* d'Ovide.

Nadia fit sur ce jeune drôle une forte impression. Il s'en ouvrit à son cousin Jacques :

— Mon cher, c'est un morceau de roi! Comment l'as-tu laissée échapper?

— Bah! répondit Jacques avec indifférence, il y a d'autres femmes sur la terre. Avec celle-là, rien à faire, sauf pour le bon motif. Je ne suis pas assez vieux, tout de même...

— C'est vrai. A nos âges, les femmes des autres suffisent.

— Tu l'as dit. Pourquoi se presser?

— Evidemment. Dès que cette gamine sera dégoûtée de son époux, ce qui ne tardera guère, nous pourrons nous inscrire, tous les deux, dans l'équipe de secours.

Les Dubey de Neuchâtel rentraient chez eux par le bateau du soir. On les accompagna jusqu'au port.

Victor, à pas lents, reconduisit chez elle sa fiancée.

Il voyait approcher, avec la fin des vacances de Pâques, le moment où elle regagnerait Genève. Cette échéance, il l'appelait tout en la redoutant. Pendant presque trois mois, la chère présence lui manquerait. Trois mois, c'est long! Il avait bien formé le projet d'en rompre la monotonie par une fugue aux rives du Léman. Pourrait-il le réaliser? Les semaines qu'il venait de vivre lui avaient procuré moins d'avantages que d'ennuis. Après tant de bouleversements introduits dans son existence par ses nouveaux devoirs d'état, il aspirait à la solitude, refuge contre les contraintes du monde, moyen de se ressaisir et de remettre en ordre ses idées.

Le grand bonheur, il le sentait, viendrait plus tard, quand Nadia serait toute à lui, quand il pourrait s'évader avec elle, quand tous deux disposeraient enfin d'eux-mêmes, pour eux seuls, sans avoir rien à demander à personne.

En attendant, ses instants les meilleurs étaient ceux où, dans le salon de Lucie Dubey, la jeune fille lui chantait une chanson russe ou lui jouait quelque nocturne de Chopin. A l'entendre préluder, il se rappelait, comme

un trait risible emprunté à la vie d'un autre homme, que, naguère, lorsqu'elle abandonnait une partie de cartes pour se mettre au piano, cela le contrariait. La musique, à présent, le transportait dans des pays étranges où rien ne ressemblait à ce qu'il avait connu, où tout s'accomplissait avec une merveilleuse douceur.

Nadia, la veille du jour où elle devait partir, le devina si profondément remué par les visions que la magie sonore venait de susciter en lui qu'elle l'entraîna auprès d'elle sur le divan pour lui dire, en le regardant droit dans les yeux :

— Victor, il faut que je vous confie un secret.

Il crut qu'elle allait abolir d'un mot cette distance toujours maintenue, ce vide incompressible qui les séparaient l'un de l'autre. Tout son être vibrait d'espoir. Elle, de son propre mouvement, l'embrassa.

— Chéri, dit-elle encore, vous le garderez pour vous, c'est juré?

Il la vit s'enfuir, l'entendit monter très vite l'escalier qui menait à sa chambre, ouvrir et refermer une porte, redescendre en toute hâte. L'instant d'après, assise de nouveau à côté de lui, elle étalait sur ses genoux un portefeuille. Il aperçut une grande photographie de femme : beauté blonde, aux traits majestueux, d'apparence encore jeune, portant un diadème de perles.

Mais Nadia parlait :

— C'est maman. Elle est belle, n'est-ce pas?

Sans laisser à Victor le temps d'admirer, elle sema sur l'image de petits baisers prompts et tendres. Puis, la serrant sur son cœur, elle répéta :

— Maman!

Elle avait prononcé ce mot avec un tel déchirement de la voix qu'il craignit de la voir fondre en larmes. Non, elle poursuivait sa confession :

— Mon secret, c'est qu'elle est venue me voir à Genève, cet hiver. Si vous saviez, Victor, quelles heures magni-

fiques j'ai passées avec elle! Vous ne pouvez pas imaginer. Pensez qu'elle a chanté pour moi, pour moi seule, tout ce que je lui ai demandé.

— Peut-on chanter mieux que vous, ma chérie?

— Moi? Auprès de maman, je suis... Comment dire? Tenez : je suis... une mare à grenouilles comparée au lac ou à la mer.

— Non, je ne le crois pas; mais, puisque vous l'affirmez, j'essaierai...

— Maintenant, écoutez bien : personne, vous m'entendez, personne ne doit savoir que j'ai vu maman. Si votre mère l'apprenait, ou papa, ce serait terrible... Jamais je ne vous pardonnerais cette trahison.

Une peur soudaine crispa les traits de Victor. On lui avait enseigné que les honnêtes gens ne songent pas à se cacher pour faire le bien : dissimuler, à ses parents surtout, ses pensées et ses actes, c'est se reconnaître coupable. Nadia, sans doute, en avait conscience. Elle cherchait un complice, elle voulait lui faire partager le poids de sa faute. Pouvait-il se prêter à ce calcul? Mais elle était sa fiancée. La confiance qu'elle lui témoignait venait sceller entre eux un pacte déjà signé. Il devait y répondre. Cette pensée transforma en joie son remords. Il se sentit lié et plus heureux de l'être par un aveu que par des bans publiés à l'église. Son visage s'épanouit, ses yeux s'illuminèrent.

— Soyez sans crainte, répondit-il.

— Je n'attendais pas moins de vous, reprit Nadia. J'étais sûre, mon ami, que vous m'approuveriez... Maman, c'est la Musique, dans tout ce qu'elle a de plus profond, de plus vertigineux. On ne peut ni l'entendre ni la voir sans l'adorer. Quand vous la connaîtrez, vous me direz si ce n'est pas vrai. D'ailleurs, regardez...

Elle lui montra d'autres photographies, représentant Vera Leontieff en costume de théâtre, dans ses principaux rôles. Et des programmes, des affiches, des cou-

pures de journaux. Il examina les portraits, lut avec attention les articles (ceux, du moins, qui n'étaient pas en langues étrangères). Ces louanges, cet enthousiasme, dont il ne comprenait pas toujours l'exacte signification, l'étourdissaient, le grisaient, comme s'il s'en fût dégagé une fumée semblable à celle de l'encens. Confusément, il devinait, autour de Vera, des foules soumises, ensorcelées, mais jamais assouvies, toujours insatiables d'entendre, d'entendre encore la voix qui les soulève au-dessus d'elles-mêmes.

Mlle Boulenger rangea dans le portefeuille tout ce qu'elle en avait sorti.

— Mon Dieu, dit-elle, je suis bien imprudente : on aurait pu entrer, surprendre nos secrets.

Puis, sur un ton plus grave :

— A Genève, maman a donné deux concerts : si vous aviez vu l'accueil du public, les gerbes de fleurs entassées sur la scène! Si vous aviez entendu les bravos, les rappels! N'est-ce pas que c'est beau, la gloire? Mais moi aussi, Victor, je veux être une grande artiste. Vous m'aiderez?

Elle était si câline, si doucement suppliante, qu'il promit, de toute sa ferveur, tout ce qu'elle demandait.

Un bruit de pas résonna dans le couloir. Prestement, Nadia fit disparaître sous un coussin le compromettant trésor. La porte s'ouvrit. Jacques parut sur le seuil.

En les voyant sagement assis l'un près de l'autre, il s'écria :

— Oh! pardon, les amoureux. Je vous dérange? Excusez mon erreur : je vous croyais sortis.

— Il n'y a pas de mal, fit Nadia, paisible.

— Pas le moindre, insista Victor.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Léo Mouton : *Le Fondateur de l'Hôtel de Transylvanie, Jacques de Hillerin, conseiller-clerc au Parlement de Paris, 1573-1664.* Mairie du VIe arrondissement, Société historique. — Eléanor J. Pellet : *Gabriel Gilbert,* The Johns Hopkins Press, Baltimore, et les Presses universitaires françaises, Paris. — Saint Evremond : *La Comédie des Académistes,* publ. avec une Introduction par G. L. Van Roosbroeck, The Institute of French Studies, New-York.

M. Léo Mouton, qui s'est avantageusement fait connaître par d'excellentes études historiques, en particulier par une curieuse biographie en deux volumes du *Duc d'Epernon,* s'occupe volontiers de topographie parisienne. De temps à autre, il entreprend d'évoquer les fortunes diverses de telle maison de ce 6e arrondissement où, cela semble probable, il a établi sa propre demeure. Les archives publiques et les minutiers des notaires lui permettent d'éclairer les mystères de ces anciens bâtiments datant, pour la plupart, du XVIIe siècle. Ainsi sa curiosité le conduisit-elle à examiner le destin de l'Hôtel dit de Transylvanie, lequel forme une encoignure de la rue Bonaparte et du quai Malaquais. En cet hôtel, devenu, au XVIIIe siècle, un tripot, l'abbé Prévost, à l'heure de ses égarements, escroquait des dupes, les cartes en mains, pour l'amour de la captivante Manon.

Non content de nous avoir, tout au long d'un volume, révélé l'histoire de cette élégante maison, M. Léo Mouton complète aujourd'hui son premier travail en nous traçant un portrait complet de son fondateur **Jacques de Hillerin.** Celui-ci n'était guère connu que par une *Historiette* de Tallemant des Réaux, lequel se moqua plaisamment de sa naïveté.

Fondant son étude sur des documents originaux, M. Léo Mouton prouve que Jacques de Hillerin descendait d'une très ancienne famille poitevine d'origine royale et enrichie

de puissantes alliances. Destiné à la carrière parlementaire, Jacques de Hillerin, de tempérament paisible et de mœurs austères, sentit, dès l'âge tendre, l'appel de la religion. Après avoir fait, en plusieurs universités de province, de fortes études juridiques, il entra au Parlement en qualité de conseiller clerc ou de conseiller d'église. Il y fit assez peu de bruit, n'ayant point le goût de l'action, mais il s'y agrégeait cependant, par ses tendances, au parti des rebelles que le cardinal de Richelieu fut contraint de museler. L'Eminentissime connaissait son hostilité; mais, le considérant comme peu dangereux, il le laissa en repos. Il dit de lui, dans ses *Mémoires* : « C'est un bon prêtre qui dit son bréviaire; ne lui faisons point de mal. »

Entre 1622 et 1628, Hillerin acquit à Le Barbier, partisan qui spéculait sur les terrains de la paroisse Saint-Sulpice, l'emplacement où il fit bâtir avec quelque faste sa demeure. L'homme, tout confit en dévotion qu'il fût, aimait ses aises et appréciait le luxe. Il se livrait aussi aux œuvres pies. M. Léo Mouton assure qu'il contribua de ses deniers à la création de l'Hôpital des Incurables.

Mêlé, un peu en marge cependant, aux querelles religieuses de son temps, Hillerin semble avoir quelque peu penché vers le jansénisme auquel son neveu, Jean de Hillerin, qui le remplaça sur son siége parlementaire, adhéra délibérément. Notre homme publia, à différentes époques de son existence, des ouvrages compacts de théologie et de mystique d'où l'on éprouve quelque peine à dégager des idées du galimatias qui en compose les chapitres. Il était cependant capable de mieux entreprendre. A la fin de son *Chariot chrestien à quatre roues menant à Salut* (1652), il inséra, sous pagination spéciale, un recueil de ses *Lettres chronologiques et spirituelles*.

A bon droit, M. Léo Mouton signale l'intérêt de ces *Lettres*, d'ailleurs publiées sans aucun souci de chronologie. Hillerin s'y montre observateur pénétrant des faits politiques contemporains et écrivain doué de pittoresque. Il y peint, tandis que juvénile encore, il fait ses études en province, des images de la guerre intestine au temps d'Henri III; il y commente les événements qui suivirent, sous Louis XIII, le meurtre de Concini; il y relate, d'une manière tout à fait impré-

vue, les circonstances de la mort du cardinal de Richelieu et donne sur la fortune et les abus de pouvoir de ce prélat des précisions d'une singulière vigueur. Les historiens devront tenir compte de ces lettres restées, ce semble, inconnues jusqu'à l'heure présente. Espérons que M. Léo Mouton, après en avoir si nettement signalé la valeur de témoignage dans son intéressant opuscule, nous en fournira une réimpression.

Le XVIIe siècle fourmille de ces petits écrivains dont les œuvres, médiocres dans leur ensemble, contiennent cependant, de-ci, de-là, des passages d'une singulière saveur. C'est dans ces œuvres, aujourd'hui à peu près ignorées, que l'on peut rencontrer des détails de mœurs et toutes sortes d'images de la vie que négligèrent les grands classiques. Nous nous sommes étonné souvent de voir les étrangers, anglais et américains surtout, s'intéresser, avec une sorte d'enthousiasme, à nos poètes et prosateurs de second ou de troisième ordre, faire de leurs écrits des réimpressions critiques, accorder une importance à ce qui ne paraissait point en avoir. En fait, ces érudits d'outre-Atlantique discernaient mieux que nous que notre littérature ne se borne pas à une douzaine d'auteurs.

Il s'est formé à Londres, à Oxford, à Cambridge, à New-York, à Baltimore, des foyers d'études où professeurs et élèves traitent de concert, les premiers dirigeant les autres, des sujets que nuls de nos professeurs et élèves ne se soucient d'aborder. C'est ainsi, par exemple, que de Baltimore nous est parvenue, sous la signature de M. Eleanor J. Pellet, une thèse de doctorat ès lettres consacrée à **Gabriel Gilbert.**

Gabriel Gilbert? dira-t-on, — et l'on pensera tout de suite au Gilbert du XVIIIe siècle rendu célèbre par ses malheurs et par ses fameux *Adieux à la vie*; mais ce Gilbert avait eu un homonyme au XVIIe siècle, et c'est à celui-ci que M. E. J. Pellet a voulu rendre un important hommage. M. E. J. Pellet a dû achever en France la préparation de cette thèse, car sa bibliographie, fort complète et d'une parfaite exactitude, contient des citations d'archives et de manuscrits qui ne se peuvent consulter qu'à Paris. Son travail documentaire nous

apparaît ainsi de belle qualité, et tel que l'on y ajouterait malaisément.

Gabriel Gilbert, il faut en convenir, fut, dans la société de son temps, un homme obscur, et, par nécessité, l'un de ces poètes que l'on appelait des « marchands d'immortalité ». On ignore à peu près tout de ses origines. On suppose qu'il appartenait au parti protestant. Dénué de fortune, il vint de Carcassonne, d'où il était probablement natif, à Paris où il espérait tirer sa subsistance de sa plume. Il s'introduisit dans l'entourage du cardinal de Richelieu et d'aucuns disent que le ministre insinua quelques vers de sa façon en sa tragi-comédie *Téléphonte.* Il dédia une autre de ses pièces : *Marguerite de France,* à la duchesse d'Aiguillon, nièce du prélat et, en quelque sorte, intendante de ses affaires intimes. Il pensait que, par mille gentillesses et un talent juvénile qui s'affermissait peu à peu, il obtiendrait la bienveillance pécuniaire du protecteur attitré des rimeurs; mais le cardinal disparut de ce monde. Gilbert dut chercher ailleurs des appuis. Il se tourna sans succès vers la reine et vers Gaston d'Orléans. Il devint, dans la suite, secrétaire de la duchesse de Rohan et combattit de la plume pour elle dans la fameuse affaire de Tancrède de Rohan, ce rejeton adultérin que la bonne dame avait conçu des œuvres du duc de Candale.

Il continuait entre temps à alimenter le théâtre de ses tragédies. Sa grande gloire consista à se faire goûter de l'amazone du Nord, de cette reine Christine de Suède, familière de toutes les productions littéraires françaises, et qui consentit à nourrir de ses écus son fertile génie. Les contemporains disent, et M. Eléanor J. Pellet répète, qu'il devint son résident en France, sans indiquer quelles étaient les obligations de cet emploi. On ne voit guère Gilbert sous la forme d'un diplomate. Au surplus, ses relations avec la reine ne sont exactement précisées par personne. Des dédicaces nombreuses de poèmes, voilà tout ce qu'on relève dans son œuvre. Un auteur, cependant, que M. Pellet ne put connaître, le comte Wrangel, indique qu'après l'abdication de Christine de Suède et la retraite de celle-ci à Rome, Gilbert se rendit auprès d'elle. En 1656, en qualité de secrétaire, notre homme suivit sa maîtresse au cours de son voyage mouvementé en France.

Plus tard, il devait se plaindre de n'avoir reçu, de la souveraine déchue, que de dérisoires récompenses de son dévouement.

Il fit quelques tentatives pour toucher le cœur racorni de Mazarin, bien insensible au charme des rimes. Quelques-uns prétendent qu'il mourut dans le dénuement vers l'an 1680. L'inventaire après décès de ses biens, qui doit subsister en quelque étude de notaire, nous eût renseignés sur l'état réel de sa fortune. M. Eléanor J. Pellet ne s'est sans doute pas préoccupé de le retrouver.

Son but était de faire apprécier l'œuvre plutôt que la personne de Gilbert. Cette œuvre, fort abondante, se compose d'une douzaine de tragi-comédies, tragédies, comédies, pastorales, d'un poème lyrique mis en musique (*Les Peines et les Plaisirs de l'Amour*) et, représenté en 1672, d'un recueil de *Poésies diverses* (1661), devenu fort rare, de plusieurs poèmes publiés en plaquettes in-4° ou in-12, de traductions en français des *Psaumes*, enfin d'un *Art de Plaire* (1655) inspiré par Ovide et, en partie, traduit de cet auteur. M. E. J. Pellet examine avec soin cette production répartie sur quarante années et qui connut, sinon de grands succès, du moins des réimpressions nombreuses. Il en montre successivement l'intérêt ou les faiblesses. Corneille et Racine ne dédaignèrent pas Gilbert, que le premier, tout au moins, dut connaître en personne, car la *Rodogune* de l'un (1646) et la *Phèdre* de l'autre (1677) présentent des analogies avec la *Rodogune* (1644) et l'*Hippolyte* (1647) de notre petit poète. Celui-ci, qui écrivait avec agrément et comptait au nombre des bons ouvriers du vers, méritait donc les honneurs d'une thèse et M. E. J. Pellet n'a nullement exagéré en dédiant 350 pages à sa mémoire.

Ainsi, de Baltimore, où M. Carington Lancaster, docte historien de notre littérature dramatique, semble diriger, au moins pour la période du XVIIe siècle, le *Department of modern language*, nous est venu un très bon travail d'érudition littéraire. A New-York vit également un *Institut of French Studies* qui s'évertue à publier et à annoter des textes français de toutes les époques. Cet Institut a successivement réimprimé des œuvres de Georges de Scudéry, d'Antoine Mareschal, de Desmarets de Saint-Sorlin et autres poètes du temps de

Louis XIII. L'une des dernières de ses réimpressions est due à M. G. L. Van Roosbroeck, professeur très versé dans l'étude de notre grand siècle. Fort exactement annotée, cette réimpression nous restitue le texte, aujourd'hui impossible à rencontrer en éditions anciennes ou modernes, de la **Comédie des Académistes** de Saint-Evremond.

Nous pensons beaucoup de bien des initiatives de M. G. L. van Roosbroeck, qui, croyons-nous, préside aux travaux du susdit Institut. Nous regrettons vivement de ne pouvoir approuver sa réédition de la *Comédie des Académistes* que pour son appareil scientifique. M. G. L. van Roosbroeck a eu, en effet, la fâcheuse pensée de préférer, pour établir son texte, la leçon d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale à celle de l'imprimé de 1650, sous prétexte que, selon Des Maiseaux, biographe de Saint-Evremond, celui-ci avait désavoué cette dernière. Or, la version du manuscrit, si on la compare à celle de l'imprimé, se présente bien plus fautive. L'ayant examinée, d'après la brochure de son éditeur new-yorkais, que nous supposons exacte, nous y rencontrons en effet : p. 32, 2 vers faux; p. 49, 2 vers faux; p. 50 et 51, 2 vers faux; p. 52 et 53, 2 vers faux; p. 57, 1 vers faux; p. 58, 2 vers faux, tous vers faux qui ne figuraient pas dans l'imprimé.

Sans doute, M. van Roosbroeck a-t-il eu raison de publier cette satire excellente, pleine de finesse et de talent, du philosophe épicurien. Elle fournit des renseignements très curieux sur les mœurs des gens de lettres d'autrefois; de plus, on y trouve une liste des mots nouveaux dont les ruelles enrichissaient la langue à cette époque. Il faut néanmoins se défier beaucoup des manuscrits qui nous ont été transmis. Quand ils ne proviennent pas de l'auteur lui-même, ces manuscrits sont généralement des copies, faites à la hâte et sans soin, de pièces circulant dans la société. Ils n'offrent, même datés, aucune valeur précise pour l'établissement d'un texte.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Franz Hellens : *Poésie de la Veille et du Lendemain*, « N. R. F. ». — René Fernandat : *Le Royaume des Cieux*, Garnier. — Charles Forot : *Odes*, « librairie de France ». — Jean Valmy-Baysse : *Le Cœur et les Yeux*, « aux éditions de la Guiterne ». — Gabriel Audisio : *Le Hautbois d'Amour*, P. et G. Soubiron.

Franz Hellens, des écrivains belges actuellement en faveur, est un de ceux dont la réputation, passant à juste titre les étroites frontières de son pays, s'affirme, sinon avec le plus d'éclat, avec la plus légitime et durable consistance. C'est un écrivain remarquable, pur et souple, un conteur simple et émouvant. Comme la plupart des écrivains en prose, il a, le long de sa carrière, cultivé, comme on dit, ou courtisé la muse. La discipline plus exacte du vers, même si l'on admet quelques-unes des innovations, quelques-uns des relâchements que la technique autorise depuis tantôt un demi-siècle, a pour effet de donner à qui s'y soumet un plus exact contrôle dans le choix des mots au simple point de vue de leur signification, de leur sonorité et de leur mesure. Non moins que François Mauriac, par exemple, Giraudoux, Mac-Orlan, Franz Hellens tire de la pratique de ses exercices poétiques une valeur d'assouplissement et de concentration dont il sait avec maîtrise faire son profit lorsqu'il écrit ses romans ou autres récits en prose. De ce que je signale ici, on conclurait à tort que les morceaux réunis par les soins de la N.R.F. sous le titre de **Poésie de la Veille et du Lendemain** ne présentent, indépendamment de ce mérite auxiliaire, aucun autre mérite qui leur soit propre. Non. Ce sont bien des poèmes, ce sont bien des vers que Franz Hellens nous apporte, mais dont les qualités incontestables, claires, sensibles, tiennent, comme les poèmes les plus nets de Charles Maurras également, moins à la poussée indistincte, plus ou moins refrénée, d'un lyrisme intime et inné, qu'à une volonté, à une délibération de l'intelligence. L'intelligence est trop présente, enveloppe tout; le mystère s'évanouit, cette sorte d'effusion dans l'au-delà, dans l'inconnu, qu'implique tout poème d'un poète véritable; l'ensemble apparaît lucide, poli, transparent même, mais froid. Œuvre, en résumé, infiniment

respectable et belle à coup sûr, mais qui satisfait sans enthousiasme, et récrée l'âme plus qu'elle ne la transporte. Au surplus, l'abus ou l'insuffisance est analogue, en sens contraire, chez le poète qui écrit un ouvrage en prose; presque toujours, une sorte de démon emphatique usurpe le trône de l'ange de la logique. Suis-je vraiment poète? cette méconnaissance, consciente ou non, de l'attitude à désirer chez qui s'exprime en prose, me gêne, me déplaît moins : déformation professionnelle, je la signale à qui désire s'en garer plus, je l'avoue, que je ne la regrette, et je suppose que Franz Hellens, en sens contraire, de son côté, en fait autant. Pour le haut écrivain mon estime est absolue, je le préfère prosateur.

Je ne sais de recueil poétique qui inspire à l'égard de son auteur une plus pleine et limpide sympathie, une estime plus sincère que **le Royaume des Cieux,** poèmes de René Fernandat. Une chaleureuse force de conviction et d'amour anime ces poèmes. Il n'est pas nécessaire de voir au portrait du frontispice la robe que porte le poète pour pressentir qu'il est un prêtre de la religion catholique. Cette ferveur portée à Dieu et qui se confond avec la reconnaissance, l'admiration des choses créées par lui et qui lui rendent hommage, le don de soi, la résignation aux peines et aux douleurs, tout cela est éminemment l'apanage de ce poète, qui, de cette sorte, s'apparente à Louis Le Cardonnel, aussi respectueux que lui de l'ordre de la nature, de l'humble grandeur de l'homme voué à la vie et s'exaltant par l'art, aussi attaché à la noblesse de se conserver pur, presque ingénu et toujours désintéressé, holocauste sacré. Chez M. René Fernandat, le cas est plus singulier parce que, non content d'être ce poète, il s'est montré à plusieurs reprises le plus circonspect et le plus clairvoyant des critiques littéraires. Les pages qu'il a dédiées à l'étude la plus pertinente de Paul Valéry, très objectives, sont d'une portée exceptionnelle. Aussi n'est-ce point sans une surprise aussi grande que le regret que j'en éprouve, que je le vois, dans un poème offert à Paul Valéry, se mesurer avec lui : par la donnée, par le rythme, par la coupe du vers, la nature des images, *Evocation des Ombres,* volontairement, constitue une réplique au *Cimetière Marin.* La rigueur de

l'expression non plus que la pensée n'atteint pourtant à une égale perfection, mais des strophes se construisent solidement :

Et dans le sein profond de la colline
Vous renaîtrez, quand la force divine,
Comme un grand vent, passera sur vos corps,
O père, ô mère, embaumés par l'Hostie
Qui peut sauver la tendre chair des morts
Et la nourrir au delà de la vie!

Je ne sais si je cite la strophe, au point de vue du lyrisme, la plus emplie de suc et de substance, mais elle est l'essentielle, où s'explique la nécessité pour le prêtre de répondre au philosophe désabusé ou mieux résigné que lui-même. C'est pour cette raison que j'en ai fait choix. De plus, j'y découvre l'indice du talent véritable, aussi des faiblesses, de cet art. Le talent est d'exprimer, avec vérité, avec sobriété et justesse dans les termes et les images, sa pensée, qui, de ce fait, est chaleureuse et entraînante; mais la défiance, l'indifférence de plus de recherche; je dis mal : de plus de rareté ou de choix plus concentré, engendre aisément la monotonie; on se lasse, c'est du déjà vu, du déjà ressassé. J'aimerais que M. Fernandat ne se méprît point sur mes intentions, et je cherche à les préciser. Quand, ayant, du cœur plus que des yeux même, chanté, magnifié, présent divin, l'*Océan* et la *Terre,* il entreprend, visionnaire superbe, son *Voyage au Ciel,* que peuplent des souvenirs et où il évoque des ombres, enflammé d'amour céleste, épanoui d'entendre l'hymne des Elus, lorsqu'il s'émeut de céder déjà à *l'Appel de l'Au-delà,* il en fait confidence encore, comme autrefois dans le village de son enfance, à ses défunts chéris, il les supplie, il voudrait les arracher à la tombe, les revoir, les toucher, les entendre, mais leurs visages ne scintillent pas, leurs bras ne l'enveloppent pas, la terre les a dû retenir :

Hélas! Dieu ne veut pas m'aveugler de ses grâces!
Le passé révolu fuit loin de l'avenir,
Et jamais de marcher les heures ne sont lasses!
Dieu voudrait-il briser les sceaux de l'Eternel,
Et donner à mon cœur deux minutes heureuses,

— Sans nuire à l'infini charmant de l'immortel
Bonheur — gouttes d'azur pour la nuit ténébreuse!
...Mais j'espère quand même, et mes désirs constants
Font craquer le gravier du poudreux cimetière.
Il y a si longtemps, il y a si longtemps
Que vous faites semblant de dormir sous la pierre.
Père et Mère chéris! Il vous faut revenir,
Nous nous promènerons sur la blanche colline...

Le mouvement est superbe; le souci du correct n'entrave pas l'élan du prodigieux désir; c'est très beau... C'est presque très beau; ce serait très beau, mais, chemin faisant, parmi plusieurs vers, tels que le premier de ma citation, d'un jet lamartinien qu'on s'étonne de n'avoir rencontré dans *Jocelyn,* tels que le septième, avec l'inattendu scintillement des « gouttes d'azur pour la nuit ténébreuse », le bruit sec de celui où craque le gravier du poudreux cimetière, cette répétition du si pathétique à force d'être simple : « Il y a si longtemps, il y a si longtemps », on ne se butait à des gaucheries comme celle du troisième vers, du sixième, du « vous faites semblant de dormir », à la banalité des « sceaux de l'Eternel » ou de « la blanche colline ». Taches déplorables parce qu'elles déparent les poèmes les plus graves, les plus tendres, les mieux venus de tout ce recueil, pénétré pourtant du sentiment de la pureté, de la probité et de la plus lucide générosité d'âme. Je comprends bien que le souci d'art, de l'aveu de M. Fernandat, lui paraît de second ordre ou négligeable, mais, à mon avis, il a tort s'il s'imagine que n'en deviendraient plus efficaces et entraînants ces vers qui, m'écrit-il, ne *veulent* être que le chant d'une âme en quête de « l'internelle consolation ».

A l'Ode, elle-même, *aux Nymphes, à l'Automne, au Sommeil, au Génie de l'Espèce,* « *à mon Corps* », M. Charles Forot adresse la série éloquente à la fois et suffisamment contenue de ses neuf **Odes,** sortes, on peut dire, enfermées en la rigueur du discours volontaire et tantôt pathétique, tantôt familier et presque rustique, de symphonies verbales. Outre que le livre, admirablement imprimé et présenté dans sa typographie d'un goût classique, s'orne de dessins merveilleux de Marcel Gimond, le poète s'y est admirablement assu-

jetti aux exigences (presque toutes) de la forme immuable qu'il a adoptée. C'est une très haute réussite. M. Forot songe sans cesse à Ronsard, il en est bien inspiré, mais son essor le rapprocherait davantage, par le ton et la manière philosophique, de Malherbe, comme lui plus chrétien que païen, même au sein du paganisme, ou de certains de nos contemporains. Ce n'est pas sans motif mystérieux de ce genre qu'une ode est dédiée à Louis Pize, une autre à Pierre de Nolhac, tout aussi bien qu'une encore à Paul Valéry.

Beaucoup de tendresse, un large enthousiasme de la nature, des paysages mouvants, de belles images d'amour, et des rythmes de souplesse mélodieuse, constituent le charme aisé, agréable, doux et bon des poèmes de Jean Valmy-Baysse, où **le Cœur et les Yeux** se trouvent également satisfaits. Le poète n'en est plus à son coup d'essai, et ses qualités d'autrefois et de toujours se sont affirmées encore en s'épurant. Une préface en vers nous instruit des prédilections et des méthodes chères à l'auteur. Elles sont de tous points louables, car elles tendent à exalter la beauté la plus généreuse et le bienfait divin de l'harmonie.

« Poésies fugitives », avoue le titre d'une partie du livret de Gabriel Audisio, **le Hautbois d'Amour**, et la plupart des pièces qui le composent, alertes, raffinées, allusives, brèves, sont exquises; quelques-unes n'ont l'importance que des plus spirituels haï-kaï, d'autres sont, et toutes, à peine plus développées. Quand Gabriel Audisio se voudra-t-il souvenir d'avoir créé ce grand poème, à peu de chose près un chef-d'œuvre d'émotion visionnaire et vraie, qu'il intitulait *Ici-Bas*?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Tel qu'en lui-même...*, Mercure de France. — Joseph Kessel : *Les Nuits de Montmartre*, Editions de France. — Pierre Mac Orlan : *Quartier réservé*, Nouvelle Revue française. — Paul Achard: *Ces dames du Central*, Editions de France. — Hélène Colomb : *Poison de famille*, Alexis Redier. — Mémento.

Alexandre Dumas pleurait quand il faisait mourir Porthos; Balzac, aussi, quand il écrivait la lettre d'adieu d'Esther à Lucien; Dickens... Mais à quoi bon multiplier les

exemples pour justifier la plainte qu'arrache à M. Georges Duhamel le trépas de son cher Salavin dans la dernière page de **Tel qu'en lui-même...**? « Dors, dors, pauvre homme! Dors, toi, mon ami, mon frère malheureux... » Le héros de *Confession de minuit*, de *Deux hommes*, du *Journal de Salavin* et du *Club des Lyonnais* appartient, en effet, à cette espèce de personnages avec lesquels s'identifie leur auteur. Ce pauvre bougre est, du reste, un type. L'incarnation, il me semble, d'une grande misère morale : celle d'un siècle qui a perdu toute foi, mais qui s'obstine à vouloir surmonter son scepticisme, faute de pouvoir s'en accommoder. Salavin représente, plus particulièrement (que M. Duhamel l'ait voulu ou non) ce qu'ont fait de l'individualiste déclassé par Jean-Jacques cent cinquante ans — je ne dirai pas de liberté, mais d'indépendance morale. A cet égard, sa fin est d'une grande beauté, et me comble. Après l'affaire des anarchistes à laquelle il a été mêlé, il s'est transformé. Entendez par là qu'il s'est teint les cheveux, rasé la barbe; qu'il s'est affublé d'un corset orthopédique et qu'il a changé son nom. Sur le chemin de Tunis, où il se rend pour exercer un petit commerce, il rencontre un de ces ménages sérieux, un peu austères même dans leur façon de se chérir et de chérir le bien, pour lesquels M. Duhamel montre de la prédilection, et il sauve leur fille qu'un train de marchandises allait écraser. L'estime de ses nouveaux amis l'encourage, en secret, peut-être, à persévérer dans la voie du sacrifice où il s'est engagé... Je dis : peut-être, car on connaît les doutes et les scrupules du misérable; et il est permis de supposer que, tout au contraire, en l'incitant à des examens de conscience renouvelés, cette estime contribue à le convaincre de l'inanité de ses efforts pour devenir un philanthrope ou un stoïque, à défaut d'un saint... Quoi qu'il en soit, après diverses expériences (assistance bénévole dans un hôpital; service comme infirmier volontaire auprès de quatre lépreux; veilles renouvelées d'un malade; offre de transfusion du sang), il cesse brusquement de croire à sa vocation. Il reconnaît qu'il a agi sans élan, sans sympathie, sans tendresse même. Il n'a pas senti, si l'on veut, la grâce le toucher. A la manière de son maître Rousseau quand il jetait des pierres contre le tronc des arbres, Salavin a inter-

rogé la divinité : « Si le malade survit, c'est que je suis reçu, agréé... » Le malade est mort. Salavin (geste symbolique) a retiré son corset, et son grand corps frêle, privé de ce tuteur, s'est affaissé, en même temps que sa volonté s'effondrait. Son dernier acte de dévouement — accompli malgré la peur — n'est qu'un suicide. Il est blessé grièvement par un indigène crapuleux d'une balle au genou. Sa femme vient le chercher, le ramène en France, et il meurt dans ses bras, — *chez lui!* — mutilé d'une jambe, en murmurant : « Oh! si je devais recommencer une autre vie, il me semble que je saurais. Comme ce serait simple! Comme nous serions heureux! » Paroles admirables et qui me confirment dans l'opinion que j'exprimais plus haut. Salavin porte le châtiment « d'avoir voulu changer de place ». Si l'Etat laïque fait des fonctionnaires de ces faibles pour qui les couvents étaient, jadis, des refuges matériels, il n'a point de consolation spirituelle à offrir aux inquiets... Et Salavin a cherché le bonheur où il n'était pas pour lui. Il a cru qu'il existait, non seulement en dehors de sa sphère, mais de ses possibilités morales, et il a couru après des apparences décevantes; bref, il n'a pas su trouver une satisfaction plénière dans l'accomplissement de son quotidien devoir — dans l'humilité. Il s'en rend compte, à l'instant suprême où « l'éternité le change » en ce qu'il est réellement : l'orgueil l'a perdu. Mais quelle complexité chez le personnage! Comme il se renouvelle sans se démentir jamais! Et avec quel art son biographe nous fait partager ses incertitudes, ses espérances, ses découragements! Faut-il regretter que M. Duhamel soit sans ironie à son égard? Non; car cela nous le gâterait, affaiblirait l'impression de pitié profonde qu'il nous inspire. Aussi bien, M. Duhamel ne se prive-t-il pas de manifester quelque humour, d'essence philosophique, et son éloge comme conteur n'est plus à faire. Mais il convient de donner en exemple la sobriété de cet écrivain, naturellement éloquent. Rien d'inutile dans son récit, où il a su introduire la plus grande variété — et beaucoup de pittoresque. Entre nous, cependant, je dois avouer que j'ai dit « ouf! » quand j'ai vu mourir Salavin. Je n'avais guère de sympathie pour ce médiocre bourreau de soi-même, et il a fallu tout le talent,

toute la sensibilité de son créateur pour m'intéresser à ses aventures.

Après *Les nuits de Sibérie*, voilà **Les nuits de Montmartre,** de M. Joseph Kessel. Mais si ce romancier ne nous l'affirmait avec une conviction communicative, nous douterions qu'il existe en plein Paris une faune aussi extraordinaire et, dans son acharnement à « persévérer dans l'être », aussi primitive que celle qu'il nous décrit en le présent recueil de nouvelles... Comme l'observe M. Kessel, les gens qui font la tournée des grands-ducs, c'est-à-dire qui vont de boîte en boîte, à Montmartre, dans l'espoir d'y récolter des documents *sensationnels*, reviennent toujours bredouilles. C'est qu'il faut être initié pour voir quelque chose parmi les établissements de fête, et pour surprendre les paroles secrètes sous l'hystérie du jazz ou la nostalgie des chants russes. Or, M. Kessel possède — il prétend posséder, du moins — le sésame qui ouvre les âmes des hors-la-loi, et il a recueilli — il prétend avoir recueilli, du moins — assez de confidences des vendeurs de drogue, des souteneurs, des voleurs et des assassins, pour, avec un peu d'imagination, nous tenir en haleine comme Schéhérazade enchantait son maître. Ce n'est pas sa manière de nuancer, cependant. Il a le goût théâtral, et procède par surprises. Chacun de ses récits, toujours directs, étonne plus qu'il ne trouble. M. Kessel violente le lecteur; il ne le séduit pas. Son art, que l'on ne saurait nier, n'est point captieux, mais brutal.

D'une ville du Sud dont il ne nous dit pas le nom, mais qui est un port sur la mer, M. Pierre Mac Orlan nous révèle le **Quartier réservé.** C'est, comme bien l'on pense, un coin peu recommandable. Des gitanes, des soldats, des filles et des ruffians habitent ses rues étroites et sombres, et l'administrateur, si on peut dire, en est un policier borgne qui n'a certainement pas appris son métier dans un patronage... Il fréquente chez un marchand de phonographes, lui-même assez équivoque, mais qui — un jour — se trouvera mêlé, de son fait, à une histoire désagréable. Je ne divulguerai pas le secret du double crime par quoi se corse cette histoire : tête de femme sans corps, ici; corps de femme sans tête, là... M. Mac Orlan a l'humour macabre. Il prend un singulier plaisir à

intriguer son lecteur et à le troubler de sensualité en l'intriguant. Mais il excelle à créer l'atmosphère louche de ses récits, à l'épaissir et à la rendre, en quelque sorte, gluante en la colorant.

Après s'être attaqué au service privé avec *Mes bonnes,* M. Paul Achard s'en prend aux services publics dans **Ces dames du Central.** Il nous fait pénétrer dans la société — j'allais écrire dans l'antre — des téléphonistes, et ses révélations sont ahurissantes. Quel fil ou quels fils nous nous mettons à la patte quand nous nous abonnons à une ou plusieurs lignes de téléphone, s'il faut en croire M. Achard! Et quelle ingéniosité chez ces tourmenteuses que sont les dames du Central! Mais M. Patte, statisticien qui descend en droiture de La Brige, d'illustre mémoire, après avoir enduré les pires misères, enrage, à la fin, et se venge sinon de ces démones qui échappent à toutes représailles, du moins de l'Administration des P. T. T. elle-même, par un coup de génie. M. Achard, qui est fortement documenté, a de l'esprit, une imagination inépuisable, et son outrancière mais verveuse satire est pleine d'agrément.

On peut retrouver quelque chose de l'accent de *Poil de Carotte* dans le roman de Mme Hélène Colomb : **Poison de famille.** On y voit, en effet, comme dans la pièce célèbre de Jules Renard, un père et un fils (celui-ci ayant, d'abord, souffert de celui-là) s'unir contre leur commun tyran : l'épouse et la mère. Ce n'est pas que Léone Mathieu, devenue Mme Joseph Rolland, soit un monstre : c'est une sotte, plus simplement; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'il n'y a pas de pires gens que les imbéciles. Mme Hélène Colomb traite avec beaucoup de simplicité ce roman de mœurs familiales dont le défaut est, peut-être, de manquer d'unité, une brusque coupure en séparant la seconde partie de la première. Cette romancière, qui débute, je crois, révèle des dons aigus d'observation et un sens remarquable du tragique qui se dégage des situations en apparence les plus médiocres.

Mémento. — M. Georges Simenon, pour se reposer de ses romans, nous donne successivement deux volumes de nouvelles : *Les treize coupables* et *Les treize énigmes* (A. Fayard) où l'on retrouve ses dons d'imagination et surtout d'observation. Tout est simple à ses

yeux (aux yeux de son juge d'instruction et de son commissaire de la P. J.) parce qu'il est clairvoyant et sait découvrir le détail révélateur. Ses récits sont brefs, mais denses, et d'un intérêt qu'ils empruntent à la connaissance de l'humanité. — Ruiné à Paris, le héros à chevelure gominée de *L'île sans rêve* par M. René Guetta (Edition de France) file aux Etats-Unis. Il y mène la vie américaine de gros labeur et de détentes puériles avec la plus parfaite bonne foi. A la fin, il s'aperçoit tout de même que tout cela, admirable quand on est en pleine jeunesse optimiste, deviendra fastidieux à quarante, cinquante ou soixante ans... Sur quoi il s'évade de l'île sans rêve des dollars, non sans s'être assuré la main et la fortune d'une star à gros revenus. Les dialogues, à la brusquerie un peu cherchée, sont parfois drôles. — *Fortune des airs* par M. A. Dubois La Chartre (Gallimard) est une nouvelle, très dépouillée, serrée et précise, mais sans grand fond, sur la psychologie des aviateurs. Les manœuvres, les attitudes du corps sont bien vues, les états d'âme, moins. — *Ici reposent des enfants* par M. Fernand Lequenne (Edition Rieder) nous conte la vie des enfants à Lille, pendant l'occupation allemande. Jour à jour, anecdote par anecdote (quelques-unes d'une affreuse simplicité) on les voit s'encrapuler l'âme en même temps que les corps s'étiolent. La seconde partie, l'après-guerre, est floue et donne l'impression de pas fini. La première forme un témoignage tragique. Et ces tristes histoires me font regretter qu'il ne me soit pas possible de parler, ici, d'autres romans que ceux des hommes et des « petits d'hommes », comme dit Kipling : je signalerais, après celui de M. J. Delamain (*Les jours et les nuits des oiseaux,* chez Stock) le livre brillant, plein de jolis détails que Mme Renée de Brimont publie sur *Les Oiseaux,* aux Editions des Portiques. Cela me changerait un peu...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Fleur des Pois, comédie en 4 actes de M. Edouard Bourdet, au Théâtre de la Michodière. — *L'âge du Fer,* pièce en 3 parties en prose, de M. Denys Amiel, à la Comédie-Française.

Je m'étonnais un jour qu'il n'y eût plus d'auteurs que l'on pût ranger dans l'ancienne catégorie des auteurs de la Comédie-Française. Je viens de m'aviser que c'est la faute à la Comédie. Elle agit comme nos musées nationaux, qui n'achètent point à bon compte les tableaux des peintres obscurs et

qui n'ont plus les moyens de payer leurs prix aux mêmes peintres devenus célèbres.

M. Bourdet compose un théâtre qui ressemble tellement à celui de Dumas fils qu'il est impossible de ne pas voir en lui le type même de l'auteur qui devrait travailler pour la Comédie-Française. Mais la Comédie-Française est impuissante à lui assurer sept cent cinquante représentations d'une même pièce en moins de deux ans. Ah! si on ne lui avait pas laissé prendre le goût de chercher sept cents représentations, si on l'avait accueilli au temps du *Rubicon,* ou même dix ans plus tard, aux temps de *l'Heure du Berger* ou de *la Cage ouverte,* on aurait eu la chance de le conserver dans sa période de grand succès. Tandis que maintenant il ne donnera jamais rien à notre théâtre d'Etat. Pas même quand il songera à mettre le cap sur l'Académie.

Autrefois, les auteurs dramatiques qui songeaient à l'Académie préparaient leur candidature par une pièce écrite pour la Comédie. Mais aujourd'hui il ne semble plus que la Comédie conserve aucune valeur académique. Il est assez surprenant de le constater et l'on peut se demander pourquoi. Est-ce parce que son administrateur n'est pas académicien? Peut-être. Ou bien est-ce parce que les auteurs dramatiques sont actuellement fort peu nombreux sous la Coupole? Trois sans plus, M. Brieux, M. Donnay et M. Lavedan (qui se trouve l'un des doyens de la Compagnie et l'un de ses trois seuls membres actuels qui y aient été admis au siècle dernier). On trouverait sans doute d'autres raisons à ce phénomène si l'on se proposait de l'étudier d'une façon définitive, ce que nous ne voulons pas faire ici, nous contentant de remarquer qu'aucun des auteurs dramatiques qui ont actuellement quelque chance d'endosser un jour l'habit vert, et qui sont Bernstein, Jules Romains et Sacha Guitry, ne sont auteurs de la Maison. Et M. Bourdet n'aura pas plus qu'eux besoin d'y passer pour gagner le Pont des Arts.

Quelle convenance apparaîtrait cependant entre le Théâtre-Français et M. Bourdet. Il écrit des pièces de moraliste, d'une étoffe un peu simple, qui sont dans la pure tradition d'Augier ou de Dumas fils, et la Comédie aurait exercé sur son talent

une influence tempérante, qui eût été des plus salutaires. Ç'aurait été une belle chose que la première de **la Fleur des Pois** dans ce cadre. L'événement aurait eu en vérité tous les caractères des grandes solennités parisiennes d'autrefois. Sent-on aussi ce que l'ouvrage de M. Bourdet aurait gagné s'il l'avait destiné à cet illustre établissement, comme il aurait modéré ses hardiesses, comme il eût évité, du plus loin, ce qui pouvait faire scandale? A quel mérite n'aurait point manqué d'atteindre un ouvrage où le scandale eût été en puissance, mais où il serait demeuré soigneusement contenu? Est-ce à dire qu'il ne le soit pas dans la comédie telle que nous la voyons? Assurément, on y rencontre quelques scènes ou quelques parties de scènes qui désobligent; cependant pourquoi s'en choquer, puisque chaque jour on lit bien pis dans les romans qui paraissent. D'où vient donc, dirons-nous en clichant notre question sur un texte de La Bruyère, d'où vient que l'on se trouve si aisément, au théâtre, choqué par ce que l'on supporte avec longanimité dans le livre? Est-ce parce que le lecteur moyen est fort supérieur au spectateur moyen, ou bien parce que ses réactions sont moins vives? Ne serait-ce pas plutôt parce que le spectateur est plus hypocrite et qu'il tient à donner à ses semblables qui l'entourent une haute opinion de sa moralité? Je ne saurais choisir entre ces hypothèses; toujours est-il que l'on n'a jamais remarqué que le baron de Charlus ait suscité autant d'indignation que ce duc d'Anche, assez falot il est vrai, dont M. Bourdet trace le portrait sans complaisance.

Si je voulais adresser quelques critiques à M. Bourdet, elles ne seraient point de cet ordre. Elles concerneraient plutôt sa manière de traiter avec trop de légèreté caricaturale le sujet qu'il avait choisi et qui méritait plus de noirceur et de sérieux; ce serait encore d'avoir fourni du monde une peinture dont l'exactitude n'est qu'approximative. Si peu d'indulgence que l'on soit porté à nourrir à l'endroit des gens du monde, on est constamment tenté de protester et de dire: non, ils ne sont pas si stupides, ni si futiles, ni si mal élevés, et les invertis par tempérament ou par complaisance ne sont pas chez eux dans une telle proportion. Je lui reprocherais surtout d'avoir introduit dans sa comédie une figure de la moins sup-

portable convention et d'avoir précisément par là rejoint Dumas fils, comme je l'ai dit plus haut.

Aux personnages corrompus qu'ils représentaient, Dumas fils et ses contemporains en opposaient de moralité maximum, qu'ils choisissaient soit parmi les militaires, soit parmi les explorateurs. Pour personnifier l'équilibre et la santé morale, M. Bourdet a choisi un type que l'on a déjà vu ailleurs et qui fournira très promptement un poncif. C'est non point le parvenu, mais le parvenant, l'homme issu du peuple et qui est en train d'accéder à la bourgeoisie. Il conserve toutes les grâces naïves de sa proche origine et n'est encore vicié par aucune des tares qu'ont les gens dont il sera demain le pareil. L'auteur le peint avec une visible complaisance, à laquelle on souscrirait volontiers si l'on n'y sentait quelque chose d'un peu démagogique. Il s'agit en effet de plaire, comme à des électeurs, à cette foule qui fournira le public de sept cents représentations, de plaire à la foule plus nombreuse encore qui se pressera aux adaptations cinématographiques et qui comprendra des jeunes gens qui sont ou qui se croient en passe de parvenir. Ils ont l'habitude de voir sous les traits du charmant Préjean leurs modèles qui quittent allègrement la cotte pour le smoking et dont la démarche est aussi libre dans les salons qu'à l'atelier. Ils croient leur ressembler, ils songent déjà à se modeler sur eux. Grâce à Préjean, grâce aussi à Victor Boucher, ces jeunes hommes, qui peuvent gagner promptement leurs grades par l'effet de leur mérite personnel, qui les gagneront peut-être et qui pénétreront au sortir de leur faubourg natal dans quelque chose de ressemblant à la société, sauront comment ils devront se tenir, et que leur maladresse même et leur rusticité leur pourront servir pendant quelque temps d'une séduction, comme au rustique de *la Fleur des Pois* qui finit par dire si bien : *C'est assez*. C'est le mot de tous ceux de son espèce:

> C'est assez, dit le rustique :
> Demain vous viendrez chez moi...

De Dumas fils encore, M. Bourdet détient la façon de peindre les tares et les vices en homme vertueux à qui ils font horreur, ce qui constitue en quelque sorte l'alibi de la har-

diesse. Il connaît à fond les maladies dont il parle, sans qu'on puisse le soupçonner d'en être atteint. Mais ses porte-paroles, ces braves garçons tout droits et nature, qui s'opposent symétriquement aux objets de ses satires, sont fort éloignés de ressembler aux raisonneurs de Dumas, et le grand art de M. Bourdet est de savoir donner à sa pensée, qui n'a d'ailleurs point de mystère, tant d'évidence et de clarté que c'est le public même qui, en l'écoutant, entre dans la peau du raisonneur, et comme le chœur antique se met à raisonner spontanément dans le sens voulu par l'auteur. Les grands succès qu'a obtenus M. Bourdet tiennent peut-être à ce rôle qu'il a si adroitement déféré à son auditoire. Il le fait raisonner, bien plus il le fait juge, et ce faisant il lui fournit une bonne partie de son plaisir.

§

Si *la Fleur des Pois* donne assez bien l'idée d'une pièce que l'on aimerait voir à la Comédie-Française, **l'Age du Fer** offre le type accompli de celles que l'on désirerait n'y point voir. C'est une pièce d'idées, et de par sa constitution le Théâtre-Français devrait les éviter quand elles sont sociales; car, si elles sont subversives, cet établissement national commet une sorte de trahison, et si elles ne le sont pas, elles ne peuvent être qu'ennuyeuses, comme on vient de nous le prouver surabondamment. L'utilité de ce long plaidoyer contre la vie moderne et ses usages, contre le mécanisme et ses dangers, n'apparaît ni utile ni opportune. Il faudrait un souffle exceptionnel, une sorte de génie véhément, pour l'animer et le rendre persuasif. M. Duhamel lui-même ne nous a pas toujours persuadés pleinement des idées que M. Denys Amiel exprime. Quant à les rendre matière dramatique, c'est une entreprise qui n'eût été réalisable que dans l'époque pré-antonienne. Si *l'Age du Fer* avait exprimé ses idées dans le temps où *la Puissance des Ténèbres* et *les Tisserands* traduisaient les leurs, peut-être aurait-il eu quelque pouvoir. Aujourd'hui, c'est une prédication dans le désert ou peu s'en faut.

M. Brunot joue avec beaucoup de grâce et d'esprit, dans cette pièce en partie villageoise, le rôle épisodique d'un forgeron qui n'apparaît que dans le milieu du second acte. Or, après le second acte, il y a un troisième acte qui n'est pas

court, et qui paraît long. Il me semble que ce délai aurait permis à M. Brunot de passer son habit et d'enfiler ses gants blancs pour venir annoncer le nom de l'auteur, puisque cet honneur lui revenait. Est-il obligatoire que les comédiens fassent cette communication au public dans le costume de leur rôle? Je le demanderais volontiers à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.*

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gaston Bachelard : *Le pluralisme cohérent de la chimie moderne,* Vrin. — G. Florence et J. Enselme : *Les problèmes de la biochimie moderne*; préface de L. Hugounenq; Doin. — Georges Bouchard : *Chevreul,* Editions de la Madeleine.

Le lecteur cultivé, désireux de se faire une vue d'ensemble sur l'état actuel de la chimie, lira avec profit le dernier ouvrage (235 p., 25 fr.) de Gaston Bachelard, ancien professeur de sciences physiques dans les collèges et actuellement professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Dijon.

Ce livre n'est pas à proprement parler une histoire de la chimie. Il correspond plutôt à un essai de philosophie chimique. Sa thèse centrale est une idée philosophique, ou plutôt le jeu dialectique de deux idées philosophiques : la pensée du chimiste, en effet, nous paraît osciller entre le pluralisme d'une part et la réduction de la pluralité d'autre part. Ainsi on voit d'abord que la chimie n'hésite pas à multiplier les substances élémentaires, à considérer des composés hétérogènes, livrés souvent par le hasard de l'expérience : c'est là le premier temps de la découverte. Puis une sorte de scrupule intervient, et l'on sent le besoin d'un principe de cohérence, tant pour comprendre les propriétés des composés que pour saisir le vrai caractère des éléments (p. 5).

Indépendamment de quelques imperfections de détail (1),

(1) Dans la classification périodique des éléments, le mot *octave* (p. 89) est mal choisi, car la période est de huit éléments (alors qu'il y a sept notes dans la gamme). L'auteur use et abuse de « l'éther » (pp. 185, 187, 194, 195...) et il est bien injuste à l'égard d'Ernst Mach (p. 205). Les mots « harmonie », « cohérence », « concordance » (p. 227) ne sont pas définis. Enfin les théories modernes sont exposées (p 222) d'une manière très incomplète : aussi invraisemblable que cela paraisse, il n'est fait mention ni des constantes chimiques de Nernst, ni des calculs d'affinité de Born, ni des récents aperçus sur la valence et la coordinance!

je reprocherais à Bachelard son titre inadéquat : **Le pluralisme cohérent de la chimie moderne**; ainsi que nous le rappelions il y a un an (2), nous assistons aux premiers et remarquables succès d'une *arithmétisation de la chimie*, et personne n'aurait l'idée d'invoquer le pluralisme en arithmétique. Personnellement, j'aurais préféré : *La progressive résorption du pluralisme en chimie,* ou quelque chose d'approchant.

Abstraction faite de ces réserves, les passages suggestifs abondent :

Les conceptions chimiques (au début du dix-huitième siècle) en étaient à peu près au point où se trouve actuellement notre intuition philosophique des phénomènes de la vie (p. 21). Les hypothèses, si elles sont fécondes, ont d'ailleurs deux rôles : la coordination du savoir et la mise en action d'expériences nouvelles (p. 6).

L'auteur est aussi éloigné de l'intuitionnisme bergsonien que du causalisme meyersonien; contre le premier, il écrit, pleinement d'accord avec les savants :

La science ne progresse que par une critique très serrée, très méfiante des sensations immédiates (pp. 34-35). On doit reconnaître combien les procédés discursifs de la science dominent la prise directe que l'intuition ou l'expérience immédiate nous donnerait du phénomène. C'est par sa reconstruction théorique seule que l'expérience peut faire la preuve de ses racines objectives (pp. 213-214).

Contre Emile Meyerson, dont on connaît les objections au panmathématisme (3), il conclut :

C'est par les mathématiques qu'on peut vraiment explorer le réel jusqu'au fond de ses substances et dans toute l'étendue de sa diversité (p. 231),

et il ajoute :

Une intuition philosophique vient souvent apporter au travailleur scientifique une fausse lumière, une trompeuse évidence (p. 6).

La classification périodique des éléments est le centre même de la chimie : « C'est plus que le résumé d'une clas-

(2) *Mercure de France,* 15 août 1931, p. 185.
(3) *Ibid.,* 15 octobre 1931, p. 447.

sification, c'est le schème d'une méthode (p. 116). C'est l'ordre de Mendéléeff qui fixe l'arithmétique de la transmutation (p. 183). En passant de la valeur simplement ordinale à la valeur cardinale, la notion de nombre atomique détermine complètement la claire arithmétisation de la classification périodique (p. 182). » Ajoutons que l'auteur revient à diverses reprises sur le parallélisme entre la logique de la compréhension et la logique de l'extension (4), et c'est bien là un problème de philosophie scientifique :

Nous sommes amenés à poser sur un plan tout nouveau — précisément celui de l'extension — le traditionnel problème de la substance, toujours étudié dans l'ordre de la compréhension (p. 21). C'est l'étude en extension qui précède l'étude en compréhension, contrairement à toute prévision de philosophie réaliste (p. 61).

§

La chimie des êtres vivants est longtemps restée « à la remorque » de la chimie organique. Pour reprendre les termes de L. Hugounenq, ex-doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, dans sa préface aux **Problèmes de la biochimie moderne** :

La plupart des matériaux isolés, étant des produits de déchet, appartenaient au groupe des cristalloïdes. Certes leur origine, leur mode de formation ont jeté une vive lumière sur certains problèmes du métabolisme; mais, en dépit de ces découvertes, le caractère propre au chimisme de la cellule restait toujours dans l'ombre, et on peut presque dire, en exagérant quelque peu, que la biochimie regardait alors la vie *du dehors* (p. 3).

Les auteurs, l'un professeur, l'autre chef de travaux à la même Faculté, précisent dans un sens analogue le rôle actuel de la biochimie et l'avenir qu'elle laisse entrevoir :

Nous ne supposons nullement que les lois qui régissent la vie sont de nature différente de celles qui commandent le monde inanimé. Au contraire, selon la prévision d'Armand Gautier, « il

(4) L'extension est l'ensemble des *êtres, objets ou faits* rangés dans une classe. La compréhension est l'ensemble des *propriétés* communes à tous les êtres, objets ou faits qui constituent une classe.

n'est aucun des phénomènes naturels, dont nos organes sont le siège, qui ne soit soumis aux lois immuables qui régissent les corps bruts » (p. 279). « Le chimiste-biologiste, déclare Javillier, ne doit pas se contenter d'isoler les espèces chimiques; il doit encore rechercher quels sont leur genèse et leur devenir, et quel équilibre doit régner entre eux, pour réaliser ce singulier phénomène qu'est la vie » (p. 276).

Cet important ouvrage comprend trois parties : *la biochimie statique* (lipides, glucides, protides), *la biochimie cinétique* (avec des notions sur la glutathion, la chlorophylle et les diastases), la chimie physiologique (catabolisme des glucides, éléments biliaires, le problème de l'immunité) (5). Sur tous ces sujets, on trouvera des renseignements précieux, et notre éloge eût été sans restriction si, trop souvent, l'ivraie ne s'était mélangée subrepticement au bon grain. Il est fâcheux de lire (p. 259) : « électricité, lumière, chaleur, on ne sait rien sur leur essence même »; peut-être devrait-on lire : « nous ne savons rien » (nous, Florence et Enselme)... Les auteurs connaissent bien vaguement (p. 191) les idées modernes sur la constitution des électrolytes forts. Mais, surtout, le premier chapitre (sur l'atome) est littéralement bourré d'erreurs, de confusions et d'hérésies (6).

§

Il est rare que des écrivains compétents consacrent leurs loisirs à la biographie des grands savants; nous devons donc féliciter Georges Bouchard (7) d'avoir, en deux cents pages, brossé la vie de **Chevreul**. Eugène Chevreul (1786-1889), « le doyen des savants, qui vit, au cours d'un siècle, quatre rois, deux empereurs, trois républiques, quatre révolutions. » Eugène Chevreul, qui précisa la constitution des lipides (huiles,

(5) Deux intéressants appendices traitent des *dénominations internationales* en biochimie et des éléments de la *thermodynamique*.

(6) Nous écrivions (*Ibid.*, 15 mars 1932, pp. 680-681) : « L'ignorance des médecins en physique était depuis longtemps proverbiale; mais on se plaisait à imaginer que ce n'était pas le cas pour les praticiens qui s'étaient spécialisés dans la physique médicale! Qui pis est : nous avons ici affaire à des « maîtres » qui se consacrent à l'*enseignement* de ladite physique. » Ces commentaires ont été reproduits dans les revues spéciales, notamment dans *Le Progrès médical* et dans *Le Journal des Praticiens*; mais personne ne s'est avisé de les contester.

(7) C'est un docteur ès sciences, dont la thèse est intitulée : *Introduction à l'étude des matières grasses*.

beurres, graisses), contemporain, dans sa jeunesse, d'Ampère et de Gay-Lussac, puis, plus tard, de Claude Bernard, de Pasteur et de Marcelin Berthelot, passa sa longue existence entre sa chaire au Muséum, la direction des Gobelins et les séances de l'Institut...

Chevreul fut l'apôtre de l'analyse, quelque peu dépréciée par Berthelot (8) :

La chimie, écrivait Chevreul au *Journal des Savants*, marche à son but au moyen de l'analyse et de la synthèse, sans qu'on soit fondé en raison à exalter l'une aux dépens de l'autre, toutes deux étant nécessaires et invariablement liées ensemble (p. 165).

Chevreul s'est également occupé (pp. 179 et suiv.) de la « baguette divinatoire » (9) et fit des recherches psychologiques sur ce qu'on devait appeler le « pendule de Chevreul ». Quoi qu'en dise G. Bouchard, les explications de l'illustre chimiste n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Il n'en faut pas moins admirer son sens critique, fort remarquable pour l'époque :

« Beaucoup d'hommes sérieux trouvent perdu le temps donné à l'étude des sciences occultes. » Vers le milieu du dix-neuvième siècle (10), Virgile comme Mahomet ou Vercingétorix s'exprimaient, avec une tranquille aisance, dans le français d'un garde national... « Mais, s'il est vrai que quelque estime soit accordée à l'histoire de l'esprit humain, l'exposé des erreurs, des aberrations, des absurdités mêmes, auxquelles l'homme s'est laissé aller, fait partie essentielle de cette histoire. »

MARCEL BOLL.

(8) L'auteur cite (p. 130) cette amusante anecdote : « Un agrégé de médecine, qui avait de bonnes raisons pour ne pas l'aimer beaucoup, avait composé, à son intention l'épitaphe suivante : *Ci-gît Marcelin Berthelot, à la seule place qu'il n'ait jamais sollicitée.* »

(9) Nous nous inscrivons en faux contre les affirmations de Frédéric de Bélinay et de l'abbé Mermet (rapportées par Charles-Henry Hirsch, *Mercure de France*, 15 septembre 1932, pp. 696-698). On trouvera, sous la signature de Robert Brunschwig, des précisions sur « le rôle des sourciers du point de vue de l'ingénieur » (*Les Nouvelles Littéraires*, page scientifique du 29 octobre 1932), et l'on constatera, preuves en mains, que ce rôle se réduit strictement à zéro.

(10) Remarque qui est restée de toute actualité.

SCIENCE SOCIALE

Pierre Bouscharain : *L'esprit international dans l'individu, l'Etat et l'Eglise*, Editions Je Sers, Issy (Seine). — *Congrès de la natalité* de 1932. *Journal des Débats*, 27 septembre. — *Charles Gide, apôtre de la Coopération, Revue des Etudes coopératives*, juin 1932. — Mémento.

C'est un sujet bien important que traite M. Pierre Bouscharain dans son livre **L'Esprit international dans l'Individu, l'Etat, l'Eglise,** et aussi bien difficile. Ce conflit du national et de l'international, le moyen âge l'avait résolu, avec l'institution de la Chrétienté, mais la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, d'abord, et ensuite le grand Schisme d'Occident et la Réforme, avaient détruit cette institution. Aujourd'hui, de nouveau, il s'agirait de créer au-dessus des nationalismes excessifs et même des internationalismes excessifs, car il y a un impérialisme prolétarien aussi dangereux pour la pauvre humanité que le kaisérien, une autorité supérieure, d'abord spirituelle, puis temporelle, qui ferait régner la paix, d'abord dans les armées, et puis dans les âmes. Ici, l'auteur est plein de confiance dans la *Société des nations* (il est fonctionnaire du *Bureau international du Travail*) et dans le christianisme, pas toutefois celui de l'Eglise catholique, car il est protestant, il est vrai protestant très pieux et même très mystique, jusqu'à écrire en terminant une « Prière sur les bastions » presque aussi belle que la « Prière sur l'Acropole ».

Mais tout ceci est terriblement malaisé. Combattre la tendance à la violence dans l'Individu, oui. A condition encore de se souvenir que Jésus, de temps en temps, prenait un fouet pour chasser les vendeurs du Temple. Combattre les excès de chauvinisme dans l'Etat, oui encore. A condition de ne pas oublier que la nation qui désarmerait toute seule aurait grand'-chance d'être aussitôt assaillie par certaines autres. Combattre le particularisme dans l'Eglise, encore plus oui. Mais enfin, qui donc a déchiré la tunique sans couture? Il n'en est pas moins intéressant de voir se développer chez les protestants, destructeurs de la Chrétienté du Moyen Age, un désir d'unité qui la reconstruirait sous une autre forme.

M. Bouscharain donne ici de précieux détails sur la *Conférence de Stockholm* en août 1925 et la *Conférence de Lausanne* en août 1927. Ces deux conférences ne réunissaient pas

seulement les églises protestantes, mais aussi, nouveauté inconnue, les églises grecques (sauf la pauvre église russe qui a le carcan bolchévique au cou); il ne manquait que l'église catholique romaine, et encore le Pape, en recevant l'envoyé de l'évêque luthérien de Stockholm Söderblom, lui avait dit qu'il prierait pour la Conférence, nouveauté énorme également. Ces deux conférences, tout en poursuivant le même but, ont suivi des routes un peu différentes. La Conférence de Stockholm, inspirée par l'association *Life and Work*, se préoccupait surtout de ce qu'on peut appeler le christianisme social, auquel les églises calvinistes s'intéressent davantage; la Conférence de Lausanne, inspirée par l'association *Faith and Order*, était plus encline aux questions de piété et de culte, et répondait davantage aux besoins des églises luthériennes, anglicane et grecques; mais au fond il n'y a pas d'opposition entre le christianisme pratique de l'archevêque Söderblom, initiateur de la première Conférence, et le christianisme religieux de l'évêque américain Brent, convocateur de la seconde; et j'ajouterai qu'il n'y en a pas davantage entre ces christianismes-là et celui du Pape qui est les deux. Dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, Pie XI a parfaitement expliqué ceci :

L'Eglise, sans doute, de par sa mission divine, ne vise que les biens spirituels et impérissables; mais telles sont les harmonies providentielles de l'ordre universel que son action contribue au bonheur terrestre des individus et de la société aussi efficacement que si elle avait été établie tout exprès pour le promouvoir.

Il me semble que c'est là la bonne formule. Le danger, pour les tenants de *Life and Work*, c'est de ne voir que le social dans le christianisme social, et même de finir par oublier le christianisme. Le pasteur très connu Wilfred Monod a dit en ce sens :

L'immense erreur de vingt siècles serait d'avoir fait du christianisme une religion; il représente au contraire l'état futur de la civilisation, le Royaume de Dieu universel et laïque préparé par Karl Marx, Darwin, Isaïe, et dans lequel viendra quelque jour s'engloutir l'Eglise avec son organisation, son dogme, son sacerdoce et son culte.

Il est certain que dans cette conception il n'y a plus de christianisme du tout, et que, comme le dit M. Charles Journet dans son livre *L'Union des Eglises* :

> La prière divine de Jésus, formée pour la gloire de la Trinité et le salut surnaturel du monde, se naturalise lamentablement, et se change en invocation humanitaire pour l'abolition des guerres et l'avènement du Pacifisme.

Malgré tout, il ne faut négliger aucune lueur et l'on doit se réjouir que la Religion vienne au secours de la Civilisation contre les violences de tous les impérialismes tant kaisérien que prolétarien et contre les égoïsmes des hommes, car le christianisme social, quelque teinté qu'il soit parfois de socialisme marxiste, est autre chose que lui; dire socialisme chrétien ou socialisme libéral, c'est tout de même allumer une lueur dans les ténèbres. Prononcer ce mot libéral, c'est évoquer la grande déesse Liberté mère de toute dignité, de toute responsabilité, de tout honneur, et prononcer ce mot chrétien c'est évoquer le fantôme du divin Maître père de toute spiritualité, de toute magnanimité et de toute charité. Tandis que si l'on ne prononce que ce mot socialisme, nu et cru, on tombe dans l'épouvantable horreur bolchévique ou dans le triste marécage de nos politiciens cartellisants.

Ceci dit, il ne faut pas désespérer de voir se produire enfin cette réunion des églises qui a été le but de tous les bons chrétiens. Melanchton et Bessarion, Erasme et Bellarmin, Leibniz et Bossuet, et qui apporterait tant de satisfaction aux âmes éprises de concorde. En somme, dans le christianisme, il y a deux grandes catégories d'églises, celles qui admettent la divinité de J.-C. (toutes les orthodoxes et pas mal d'hétérodoxes, même calvinistes) et celles qui ne l'admettent pas (la majorité des calvinistes et les unitariens). Le premier groupement devrait pouvoir s'unifier très facilement, et si l'Eglise catholique voulait bien modifier sa conception non pas théologique mais sociologique des choses, toutes les autres accepteraient son droit d'aînesse. Mais resteraient toujours en dehors les unitaires. Pour pouvoir les faire entrer dans la grande nef unique, il faudrait admettre des chrétiens de première zone et de seconde zone, comme il y a des champagnes tels,

et ceux qui n'admettent Jésus que comme un moraliste, non seulement alors les unitaires, mais même les Tolstoï, les Renan, les Spinoza et autres philosophes qu'on dit non chrétiens, pourraient être dits chrétiens. Maintenant, il resterait toujours en dehors de la nef d'abord les âmes spécifiquement éprises de discorde, de sécession, il y en a! ensuite les âmes attachées à d'autres religions; et parmi celles-ci, on peut admettre assez aisément que les bouddhistes, les brahmanistes, les confucianistes, les taoïstes finiront par se christianiser, mais ce sera beaucoup plus difficile pour les musulmans et surtout pour les juifs; ceci est d'ailleurs communément admis par les chrétiens; les juifs ne doivent se convertir qu'à la fin du monde; alors, nous pouvons attendre.

A propos de catholiques, je vois qu'au dernier **Congrès de la natalité** tenu à Dijon fin septembre, leur Commission du Congrès s'était prononcée contre un rapport sur les maternités secrètes, qui proposait de donner la médaille des familles nombreuses à une femme ayant eu seize enfants, mais de seize pères différents dont aucun n'était son mari. Et assurément il n'y a pas là de famille au sens très strict du mot; toutefois ne pourrait-on pas admettre ici aussi des premières et des secondes zones et dire que la mère de famille de seize enfants variés est, tout de même, une mère de famille?

La Revue des études coopératives a consacré son dernier numéro paru (avril-juin 1932) à **Charles Gide, apôtre de la coopération,** et ce m'est une heureuse occasion de parler à mon tour de ce célèbre économiste dont j'ai été l'élève, sinon tout à fait le disciple, à la faculté de droit de Montpellier, il y a, hélas! près d'un demi-siècle.

Charles Gide était l'homme le plus spirituel qui fut, ce qui est vraiment inattendu de la part d'un économiste, mais comme beaucoup de gens d'esprit, il taquinait le paradoxe et savourait le malentendu. On s'est étonné que lui, qui était très libéral et par conséquent très antisocialiste, ait été traité souvent de socialisant par ses confrères les économistes libéraux, mais c'est que, par taquinerie d'esprit, il faisait tout ce qu'il pouvait pour être pris pour un socialiste au moins de tendance. Il s'est plaint, d'autre part, d'une sorte

de conspiration du silence ourdie contre lui par ces autres économistes; ce n'est vraiment pas exact; et si ce l'avait été, ce n'aurait pas été bien efficace puisque son *Précis d'économie politique* s'est vendu à 100.000 exemplaires et a été traduit en 18 langues. En outre, était-il lui-même à l'abri de tout reproche en ce domaine? Après avoir salué comme il convenait à son apparition la *Psychologie économique* de Tarde, il l'a passée à peu près sous silence d'une façon bien incompréhensible dans son *Histoire des doctrines économiques*, signée de lui et de Charles Rist.

Charles Gide a été l'apôtre de la coopération et c'est à lui que l'on doit faire honneur du grand mouvement coopératif français; c'est parce qu'il attaquait, au nom de la coopération, l'économie politique théorique, simplement observatrice des phénomènes, qu'il a été pris pour un socialiste, les socialistes ayant toujours vu dans les coopératives un moyen de propagande pour leur politique (qu'on se rappelle le *Voormit* d'Anvers); et Charles Gide a eu le tort, de son côté, d'accepter leur patronage sans avoir l'air de se douter que le socialisme, quand il est vraiment maître du pouvoir, supprime toute coopération; ce qu'on appelle coopérative en Russie soviétique n'est qu'un procédé pour favoriser les ouvriers affiliés aux groupements bolchévistes en faisant crever de faim au sens propre les autres.

Quant à la coopération même, il est vraiment étonnant qu'un homme aussi intelligent et compétent que Charles Gide (car il n'était pas simplement homme d'esprit) ait cru que c'était la clé de la palingénésie sociale. La coopération, tant de production que de crédit et que de consommation, est quelque chose de très simplet; son unique avantage est de s'opposer à l'excès des intermédiaires qui cherchent à s'introduire dans les rapports des producteurs et des consommateurs. Les économistes libéraux ne l'ont jamais ignorée, et ils l'ont toujours approuvée; mais ils se sont bien gardés d'y voir, comme Charles Gide, le levier qui soulèvera le monde. Tout commerçant qui sait son métier fait ce que font les coopératives, et même fait davantage, car aucune coopérative ne produit elle-même, alors que beaucoup de grands épiciers, par exemple, font eux-mêmes leurs conserves, leurs

vins, leurs pâtisseries, ce qui supprime bien complètement tous intermédiaires. Quand les coopératives affirment qu'elles vendent toujours meilleur, ou meilleur marché, que les boutiquiers, elles ne disent pas la vérité, et il ne faut pas oublier d'ailleurs que s'il y avait une légère différence, elle serait compensée par la perte de temps et les frais de transport que la ménagère aurait à supporter pour aller au magasin de sa coopérative, pertes que lui épargne le boutiquier du coin. Ajoutez à ceci que les socialistes, ayant mis partout la main sur les coopératives, rien ne nous assure que les bénéfices ne vont pas à l'entretien d'autres œuvres qui, sous étiquette de coopération ou de philanthropie, ne sont que des machines de propagande politicienne socialiste. Les gens un peu au courant des choses tiendront donc en suspicion toutes les coopératives et même toutes les simples sociétés d'achat en commun qui, le plus souvent, ne sont avantageuses que pour les dirigeants à qui les fournisseurs allouent en sous main des ristournes. Certes, il n'est pas question de supprimer ni même de gêner les coopératives qui peuvent rendre des services quand il y a trop d'intermédiaires ou trop d'ententes intéressées entre les commerçants, mais il n'est vraiment pas permis de voir en elles l'institution sociale parfaite de l'avenir, et on se demande, en vérité, comment Charles Gide s'est exagéré ainsi leur mérite.

Mémento. — Henri Moro, *La Dépendance internationale*, Encyclopédie Pax, publiée sous la direction de M. de Romanet-Beaune. C'est un livre posthume, et ce n'est même qu'un fragment de l'ouvrage laissé par l'auteur, comprenant la seconde partie sur le désarroi universel de l'économie. M. Moro comptait beaucoup sur le B. I. T. de la S. D. N. pour remédier à ce désarroi. Pour ce motif, le livre est préfacé par Albert Thomas, directeur du B. I. T., et qui vient lui aussi de mourir. Ce Thomas était un agrégé de l'Université qui, à la suite de Jaurès, s'était lancé dans le socialisme, et y avait du moins trouvé un tas de situations merveilleuses : ministre des munitions pendant la guerre, organisateur de l'arsenal de Roanne (un arsenal qui a beaucoup coûté au contribuable et n'a pas produit grand'chose; quand donc tirera-t-on au clair cet épisode, resté dans l'ombre, de la grande guerre?), et, après la guerre, directeur à très gros traitement du B. I. T. Si cet Albert Thomas n'avait pas résolu la question sociale pour

les autres, il l'avait bien « solutionnée » pour lui.— Henri Queuille : *Le Drame agricole : un aspect de la crise économique*, Hachette. L'auteur, ancien ministre de l'agriculture, propose un régime préférentiel en matière de droits de douanes au profit des nations de l'Europe centrale et occidentale. Soit! mais il faudra examiner alors au profit desquelles de ces nations jouera ce nouveau protectionnisme. En réalité, c'est le protectionnisme lui-même qui serait à examiner. Notre balance du commerce continue à s'effondrer. Nos marchandises ne peuvent pas trouver preneur à l'étranger parce que leurs prix sont trop élevés, et ces prix sont trop élevés parce que les politiciens couvrent les syndicats qui maintiennent les salaires à un taux trop haut. D'autre part, le libre échange n'est possible que dans un milieu de *fair play*. Si nous l'établissions en ce moment, la concurrence serait faussée par le *dumping* déloyal de la Russie bolchévique. — Jules Moch : *Capitalisme et transports*, Librairie Valois. L'auteur est un député inscrit au parti socialiste unifié, et il ne peut donc pas avoir une opinion autre que celle de son parti; par suite, son livre, bien que documenté, est étranger à la science. Si les réseaux de chemins de fer sont en déficit, c'est qu'ils ne sont libres ni de majorer leurs tarifs (et le Parlement refuse depuis longtemps de s'occuper de cette question pour augmenter le déficit des réseaux, c'est exactement ce qu'on avait fait pour arriver au rachat de l'Ouest), ni de faire des économies (le Parlement, en tenant l'heure de présence pour heure de travail, a obligé les réseaux à recruter 100.000 employés de plus, ce qui représente 2 milliards de plus par an). Le député unifié Jules Moch se garde bien de dire tout cela. — *L'Européen* du 30 septembre donne un graphique montrant que la production mondiale de l'or grandit régulièrement et considérablement : 475 millions de kilogs en 1922, 675 en 1931; par conséquent, la hausse des prix devrait se produire. — Le médecin général Saint-Paul publie dans *Le Lieu de Genève* une *lettre* à S. E. le maréchal von Hindenburg lui demandant de donner l'essor au Lieu de Genève, c'est-à-dire à l'établissement de zones qui, en temps de guerre, seraient interdites aux avions et canons des belligérants, et l'idée est excellente. Mais le maréchal a-t-il répondu? Ce que l'Allemagne devrait faire, mieux encore, ce serait de ne pas préparer la guerre de façon aussi ouverte et obstinée. Un revirement louable du point de vue du souci de la sécurité nationale semble s'être fait dans l'esprit de M. Herriot. — *L'Animateur des Temps nouveaux* du 30 septembre pousse à la standardisation des fruits et primeurs d'Algérie. Il est certain qu'on ne comprend pas comment nous achetons nos agrumes à l'Espagne,

nos bananes à l'Amérique, notre café au Brésil, etc., etc., quand nous avons des colonies qui pourraient les produire; mais ces colonies ne produisent que des députés et des sénateurs. — Petits documents pour servir à l'histoire de la politesse des ministres. J'ai écrit à celui de l'Intérieur pour lui parler de l'insécurité de certains quartiers de Paris. Pas même un accusé de réception. J'ai écrit, d'autre part, en Italie, non pas à Mussolini, mais à son ministre des Communications pour l'entretenir du vol de mon billet de retour dont m'avait soulagé un pickpocket napolitain. Pas même un accusé de réception. Conclusion : la politesse des ministres est la même en pays socialisant et en pays fasciste.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Œuvres musicales. — Partition. — Livret. — Droit d'édition. — Droit de représentation. — Reproduction phonographique. — Emission par T. S. F. — Publicité. — De la psychologie de l'Assassin. — Mémento.

En vertu de contrats passés avec les héritiers des librettistes Halévy, Meilhac, Barbier, Carré, Philippe Gille, les éditeurs Heugel, de Choudens, Rouard-Lerolle, possèdent le droit d'éditer le livret d'œuvres musicales dont l'édition leur appartient également. Ces contrats, de même que ceux qui portent sur la musique, sont sans restriction ni réserve. Nos éditeurs se trouvent-ils autorisés à reproduire phonographiquement, à mettre en disques aussi bien qu'ils peuvent mettre en livres, musique et livret?

Non! ont pensé pour leur part (tandis que les héritiers des musiciens restaient tranquilles) les héritiers des librettistes. La **reproduction phonographique d'une œuvre,** qu'elle soit musico-littéraire ou littéraire tout court, constitue une *représentation.* Or, en cédant le droit d'éditer nos livrets, nous n'avons pas cédé le droit de les représenter.

Le procès ainsi engagé, après un jugement de première instance dont j'ignore la date et qui condamnait la prétention des demandeurs, est venu devant la Cour de Paris, laquelle, le 1er mai 1925, confirma leur déboutement. Il n'aura pas fallu plus de cinq ans pour que la Cour de Cassation mette à ce procès le point final.

Elle l'a fait le 10 novembre 1930, par un arrêt inséré au *Recueil périodique et critique* de Dalloz (2e cahier, 1932; p. 29 et s.).

L'exécution d'une œuvre, décide la Cour (*d'une œuvre* et non pas *d'une œuvre musicale,* comme le porte à tort le sommaire de l'arrêt établi audit *Recueil*), doit, pour revêtir le caractère d'une représentation, s'adresser « directement à un public généralement réuni dans le lieu où elle se donne, en tous cas appelé à en jouir, dans le temps même où elle se produit, par une communication à peu près instantanée des artistes avec l'auditoire ».

L'exécution devant un appareil enregistreur de disques ne répondant pas à cette condition première et essentielle, la reproduction phonographique, par des procédés purement mécaniques, n'est assimilable, de son origine à sa fin, qu'à l'édition sonore d'une exécution privée.

Une sage glose de M. Marcel Nast, professeur à la Faculté de droit de Strasbourg, accompagne au Dalloz cette intéressante décision et conclut ainsi :

La reproduction phonographique (enregistrement d'une œuvre par disques, suivi de la vente au public) n'est donc pas une représentation publique, mais une édition de l'œuvre. Et c'est pourquoi la cession sans réserve du droit d'édition entraîne le droit de reproduire l'œuvre cédée au moyen de disques phonographiques ou d'en autoriser seule la reproduction.

Mais il convient de faire deux observations complémentaires importantes. D'abord, s'il est vrai que la reproduction phonographique n'est pas une représentation, on ne saurait en conclure qu'elle est exclusive de toute représentation quelconque. Ce qui n'est pas une représentation, c'est l'enregistrement de l'œuvre, même suivi de la diffusion des disques dans le public. Mais il n'est pas douteux que l'utilisation d'un disque, ou sa diffusion par haut-parleur, devant un auditoire public constitue une représentation publique, qui ne peut être autorisée que par le cédant de l'œuvre et dont le profit doit appartenir à celui-ci. Car il y a alors exécution publique de l'œuvre et le droit d'autoriser les exécutions publiques n'est pas, sans clause expresse, transmis au cessionnaire du droit d'édition.

Ensuite, on remarquera la formule prudente dont s'est servi l'arrêt ci-dessus pour définir la représentation publique. Tandis que l'arrêt attaqué exigeait, comme élément de la représentation d'une œuvre, une certaine *mise en scène,* la Cour de cassation a laissé de côté cette condition; de plus, pour la communication directe de l'œuvre au public, la Cour de cassation n'exige pas que

le public soit réuni dans le lieu où elle se donne. (V. les mots : *généralement réunis dans le lieu...*); elle se contente d'exiger que le public soit *appelé à jouir de l'œuvre dans le temps même où elle se donne.* » Il semble que, très prudemment, la Cour suprême ait voulu ne pas s'engager à l'avance par une formule qui pourrait la gêner le jour où se posera devant elle la question de savoir si l'émission d'une œuvre par T. S. F. constitue une représentation publique.

§

Le procès auquel l'assassinat du président Doumer a donné lieu et sa répercussion dans l'opinion publique démontrent une fois de plus, non pas précisément combien est délicate la question de savoir si un assassin a droit ou n'a pas droit au bénéfice de l'article 64 du Code pénal, mais combien nous sommes faits, tous les Français que nous sommes, pour trouver cette question délicate.

Nous nous en faisons — comme on dit — un monde, pour deux raisons. D'abord, parce que nous oublions la première chose qu'il faut avoir présente à l'esprit quand on juge de la mentalité d'un assassin : à savoir que, neuf fois sur dix, et surtout lorsqu'il s'agit d'assassinats qui n'ont pas l'intérêt pécuniaire pour mobile, l'assassin est nécessairement un être anormal, un détraqué, un amoral.

Ensuite, parce que, commettant sur un point particulier une faute de psychologie générale aussi grosse et funeste qu'elle est commune, nous apprécions la conduite de l'assassin, non pas en fonction de sa moralité à lui, mais en fonction de notre moralité à nous. Oblitérés par l'esprit subjectif au lieu de posséder des yeux objectifs, nous aurons vite fait d'estimer irraisonnable l'acte d'un assassin et surtout un acte aussi *monstrueux* (c'est-à-dire aussi prodigieusement éloigné des actes qui nous sont habituels, des actes qui nous sont possibles, des actes qui nous sont concevables) que le crime dont il s'agissait cette fois. Placés dans notre peau, dans notre cervelle, au lieu d'entrer dans celles des intéressés, nous sommes incapables d'expliquer des actes pareils autrement que comme des actes de fous. Nous en sommes incapables parce que nous raisonnons instinctivement de la sorte :

« Commettre ce crime-là?... Mais il aurait fallu que je fusse fou! Un acte non seulement aussi abominable, mais encore et surtout aussi inutile, aussi stupide, aussi absurde!... » Mais, bonnes gens que nous sommes, ce qui est absurde pour un individu bâti moralement tels que nous sommes, n'est pas du tout absurde pour celui qui se trouve bâti moralement de façon à pouvoir le commettre. L'assassin agit selon son naturel en assassinant, comme nous agissons selon le nôtre en n'assassinant pas.

Et je ne veux certes pas dire qu'il n'y a pas de déments parmi les gens qui assassinèrent; j'indique une précaution qui est à prendre avant de rechercher, ou en même temps que l'on recherche si tel assassin était ou n'était pas *en démence au temps de l'action.*

Cette précaution revient, dans une large mesure, à se garder de porter sur le terrain de la morale, c'est-à-dire de *notre* morale, celle dont le premier précepte est *Tu ne tueras point,* un problème qui n'est que subsidiairement un problème moral, qui est principalement un problème mental.

§

La plupart des auteurs de crimes passionnels, que leur passion soit de l'ordre sentimental ou de l'ordre politique, sont de bonne foi. Ils sont convaincus qu'ils vont commettre, puis qu'ils ont commis une action légitime. Et si vous les trouviez ailleurs que sous la main de Justice, ce n'est pas des regrets, la plupart du temps, que vous les entendriez émettre, c'est l'apologie de leurs actes à laquelle vous assisteriez. Au mieux aller, vous les verriez s'accorder de grandes circonstances atténuantes.

C'est ce que fit l'auteur d'un des plus abjects assassinats contre lesquels il m'ait été donné de requérir. Ce bellâtre, paraissant physiquement fort bien bâti, mais qui s'était fait réformer après quelques mois de caserne, avait revolvérisé une gentille fillette de quinze ans. Il en avait fait sa maîtresse, profitant de ce qu'il était l'amant de sa mère, et tandis que le mari et père de ses victimes était prisonnier en Allemagne. Cette enfant était une nature d'élite, mais X... l'avait connue, à peine âgée de douze ans; et, le jour où elle était

parvenue à cet état qu'Horace appelle *tempestiva viro*, bien que marié, lui avait promis le mariage. Elle l'avait suivi dans un département voisin, où il se donnait comme journaliste, ayant, quelque temps auparavant, dirigé une éphémère feuille de chou pour les besoins d'un aspirant politicien. Lassée de sa brutalité, et les yeux rapidement ouverts sur son ignominie, elle était rentrée chez ses parents. Mais ses amis de café, à lui, l'ayant blagué à cause de ce départ, il s'était cru en droit d'en tirer vengeance.

Je lui faisais la visite que fait le ministère public à l'accusé qui vient d'être écroué au siège de la Cour d'assises, lorsque le crime a été instruit dans un autre arrondissement. Il me demanda si j'avais pris connaissance « complète » de son dossier, et notamment d'un mémoire qu'il avait fourni pour sa défense. « Pas encore », répondis-je. — « Eh bien! lisez-le, me dit-il, vous verrez que je ne suis pas aussi coupable que l'on vous l'a dit. »

J'avais le temps; c'était un dimanche d'hiver pluvieux et... beauvaisien : « Racontez-moi votre histoire. » Il le fit sans que je manifestasse par aucun mot, par aucun signe, le dégoût que son acte et ses sentiments m'inspiraient. Cependant, il se rendait compte que j'étais ému; et je l'étais, mais en songeant à sa victime, au père, à la mère... Il pensa que j'étais ému par son propre sort. « Monsieur le procureur (termina-t-il), à ma place, vous auriez peut-être fait comme moi. » — « Vous estimez donc que l'on doive vous acquitter? » — « Oh! non; pas tout de même... » — « Eh bien! que croyez-vous que vous devriez avoir? » — « Oh! Monsieur le procureur, deux ans de prison... trois ans, peut-être! C'est que la prison, c'est dur, à 26 ans, vous savez! »

MÉMENTO. — Léon Werth, *Cour d'Assises* (Ed. Rieder). L'auteur fait des efforts pour se hausser à l'impartialité; je ne dis pas que ses efforts soient toujours vains, mais il n'a pas à cette qualité de disposition naturelle. Son ouvrage sent bien plus souvent le partisan que le philosophe (V. par exemple le compte-rendu de l'Affaire de la rue Damrémont). Je reconnais toutefois qu'il est partisan d'un parti dont je ne suis guère; c'est-à-dire — moi qui n'appartient, ou qui veux croire que je n'appartiens à aucun parti — d'un parti dont je me trouve plus éloigné, par disposition natu-

relle, que de certains autres. — Cécile Delhorbe : *L'Affaire Dreyfus et les Ecrivains français* (Victor Attinger). Intéressant ouvrage où la « réaction » d'Anatole France, celles de Zola, de Barrès, de Ch. Maurras, de Péguy, de Proust, sont analysées avec beaucoup de soin et quelque pénétration. Une « Introduction historique » précède ces analyses, à laquelle je reprocherai un souci d'objectivité excessif — l'excès en tout est un défaut. Si vous exposez les raisons qui conduisent A à penser que 2 et 2 font 4, et B que 2 et 2 font 5, vous n'êtes pas du tout obligé de taire que, vous, vous savez que 2 et 2 ne font pas 5, mais bien 4. L'Affaire Dreyfus est de celles sur lesquelles un esprit renseigné, et que la politique n'égare pas, a le droit d'avoir une opinion ferme et, à mon avis, le devoir de la manifester *quand il écrit un ouvrage touchant l'Affaire Dreyfus*. — Pour un peu, Mme Cécile Delhorbe s'excuserait d'avoir suivi l'ouvrage de Reinach. Mais il n'y a pas deux ouvrages qu'on doive suivre quand on traite de l'Affaire, la relation de Reinach présente toutes garanties. C'est un livre aussi consciencieux qu'intelligent; c'est le livre d'un grand historien ou, tout au moins, d'un grand vulgarisateur de la vérité historique.

MARCEL COULON.

FOLKLORE

Grandgousier, Gargantua et le Petit Poucet. — On redécouvre parfois ce qu'un autre a découvert avant vous; et tout érudit en trouve toujours un autre qui l'assomme. Je n'ai, sur le problème des origines des personnages de Rabelais, que des renseignements bibliographiques fragmentaires; il se peut que les rapprochements que je vais faire l'aient été avant moi. Même s'ils l'ont été, il se peut pourtant que quelques-unes de mes remarques soient neuves...

Donc, dans ma chasse aux comptines, je suis tombé sur un article paru dans la *Revue des Langues Romanes* de 1872, qui fut fondée à Montpellier en 1870 par des linguistes du Midi et des félibres afin de donner plus d'importance à l'étude des dialectes et des textes d'oc, et de l'organiser. Cette revue continue encore et est l'une des perles de la science française. Différente de tant d'autres revues savantes, elle a dès le début accordé une place d'honneur aux contes populaires, aux chansons des ruraux, et même (avec un peu de réticence pourtant) aux manières de parler des enfants du Midi.

C'est ainsi qu'A. Montel a été amené à donner des versions rythmées de divers contes, notamment du *Pèlerinage de la Fourmi*, du *Chemin du Paradis* et du *Cant de l'Aucelau*, « comme spécimens de la littérature appartenant au premier âge prise à ses plus humbles origines », ce qui est d'ailleurs faux. Car ce ne sont pas les enfants, mais les parents qui racontent les histoires; et la qualité « humble » ou non de ces récits ne dépend pas de la situation sociale des conteurs; littérairement, un texte de conte ou de légende peut appartenir à la littérature supérieure par ses qualités de précision, de simplicité, d'évocation, et surtout de rythme, même si la bonne femme qui parle s'éclaire avec un *caleil* ou un *crwésu*, porte des bas de laine et va-t-en sabots.

Ce scrupule a fait qu'A. Montel n'a pas publié les textes du cycle tout entier; bien pis, il a laissé tomber précisément ceux qui auraient pu contribuer à résoudre un petit problème d'histoire littéraire; j'ignore, il est vrai, s'il les a donnés ailleurs, ou si quelqu'un les a publiés depuis. Voici donc en quoi consiste le jeu « rabelaisien » :

En Languedoc, le récit du *Petit Poucet*, le *Picho Nanet* (est rattaché à) une mise en scène dont les cinq doigts de la main sont à la fois le théâtre, les décors et les personnages.

On trace d'abord sept points sur (chaque) ongle, dont deux pour les yeux, deux pour les paupières, un pour le nez et un pour la bouche. Puis on présente le plat de la main à la lumière, ce qui rend la chair transparente et donne aux cinq doigts ainsi disposés une vague apparence de figures humaines, poupines, et de taille différente. Pour un impresario habile, il y a là en effet tout un ensemble de marionnettes dont il peut tirer le plus grand parti.

Après les premières évolutions faites, et lorsque les enfants, dont la curiosité est très vivement excitée, disent *Que sou?* (*Qui sont-ils?*), on les nomme dans cet ordre : le petit doigt est dit *Pichot Nanet* (*le petit nain*); l'annulaire, *Garganta* (*la grande gorge*); le médian, *Grand-Gusas* (*le grand gueux*); l'index *Leca-plats* (*le lèche-plats*) et le pouce *Tua-pezouls* (*le tue-poux*).

Cette énumération, comme du reste beaucoup d'autres parties du récit, se fait, non seulement en pressant successivement et très vite l'extrémité de chacun des doigts, mais encore en chantant sur un récitatif consacré, qui va crescendo du grave à l'aigu :

Pichot-Nanet... Garganta... Grand Gusas... Leca-plats... Tua-pezouls.

Comme les enfants ne manquent jamais d'ajouter : *De que fan?* (*Que font-ils?*), on leur répète sur chacun de ces petits personnages un conte particulier, qui se lie aux autres par une sorte de cycle puéril.

Dans ces contes, *Lou Pichot Nanet*, c'est la faiblesse physique triomphant de la force et des obstacles par l'esprit.

Garganta, c'est le géant bénévole, fort en gueule à tous les points de vue;

Grand-Gusas, le géant féroce, la force dans la perfidie et la trahison, *l'Ogre*;

Leca-Plats, le chien du Petit Poucet, un analogue du *Chat Botté*;

Tua-Pezouls, la force bête, privée d'intelligence (*Rev. des L. Rom.*, t. II, 1870, pp. 291-292).

Le lecteur remarque aussitôt que, sur ces cinq personnages, il y en a deux dans Rabelais, *Grandgousier* et *Gargantua*, tous deux géants; et que si le premier est assimilé au *Petit Poucet*, non seulement le nom propre, *Nanet*, est indépendant, mais que, de plus, ce nom ne s'applique pas au pouce. A notre *Petit Poucet* correspond l'allemand *Daeumling* (*Daume, pouce*). Il est vrai, comme le dit Montel, que le nom des petits personnages varie avec les localités et qu'ailleurs, en Languedoc, l'auriculaire est dit *Peperelet*; le géant bénévole, *Pus-grand-que-tus*; son adversaire, *l'Ogre*; le pouce, *lou Pezoulhous, lou Néci, lou Mouc*. « Mais, ajoute-t-il, ces noms sont cependant les plus ordinaires et les plus répandus » (*ibidem*, p. 293).

Mon hypothèse serait que Rabelais a entendu souvent dans le Midi languedocien ces noms de géants donnés aux doigts et qu'il a transformé, par double association d'idées, *Garganta, Grande Gorge*, en *Gargantua*, et *Grand-Gusas* en *Grandgousier*. L'hypothèse inverse, à savoir que les doigts ont été nommés dans le Midi d'après les géants de Rabelais, me paraît difficile à soutenir pour la raison, non seulement que les textes imprimés ne passent pas dans le peuple, mais de plus que la série *gar-gorg*, probablement d'origine onomatopéique, est à la fois antérieure à Rabelais et très répandue dans toutes les langues (*gargouillement, gargariser*, etc.). A la même

série se rattache *gargamelle,* qui signifie aussi *gorge* en Languedoc, et qui est le nom de la mère de Gargantua. Au point de vue linguistique, je n'ai rien à ajouter aux observations, sur cette série de termes, de Lazare Sainéan (*Sources indigènes de l'étymologie française,* t. I, p. 397; t. II, p. 315, note 1).

Sans doute le nom propre *Gargantua* a été découvert dans divers actes, notamment en Limousin, avant même la naissance de Rabelais. Mais ce qui nous intéresse ici (et j'avoue ne pas savoir si on l'a expliqué), c'est que Rabelais ait donné vie à ces noms, ait fait de personnages ainsi nommés des héros de roman, leur ait attribué des aventures. Mais c'est bien ce qui fait le génie : partir de presque rien pour créer un monde. Ce point de départ aurait été, selon son hypothèse, la comptine languedocienne, qui avait nécessairement d'autres formes à Montpellier au temps de Rabelais, mais devait alors être au moins aussi dramatisée que de nos jours. Car chacun des doigts est le héros d'aventures qui tiennent et tenaient du conte populaire comme tenaient du conte populaire les chansons de geste d'une part, les fabliaux de l'autre :

> Le récit général, dit Montel, qui sert de lien à tous ces contes, où l'on met sur le compte de ces types tout ce que l'on peut imaginer d'habiletés, de prouesses, de crimes, de ruses et de sottises, a deux versions. La première est absolument celle de Perrault, sauf quelques variantes; la naissance miraculeuse du *Petit Poucet* dans un chou est, je crois, mais rarement, l'une de ces variantes.
>
> La seconde suppose que *Garganta* a deux fils, l'un robuste et niais, *Tua Pezouls,* l'autre chétif et fin, *Picho-Nanet,* le pouce et le petit poucet. En guerre avec l'ogre *Grand Gusas,* il est fait prisonnier. Ses enfants se réfugient dans une forêt...

C'est alors que commencent les aventures, les luttes, les tentatives de délivrance du père, tentatives où les sottises de l'un des fils entravent les ruses de l'autre. Comme le remarquait déjà Montel, une série spéciale de ces aventures se rattache au thème de *Jean de l'Ours.* Bref, nous sommes ici en plein conte populaire, et très éloignés de Rabelais. Mais le plus curieux est que

> à chaque incident répond un jeu particulier de marionnettes...

Tout Méridional a au bout de ses doigts un théâtre complet... Certains jeux de doigts sont très compliqués, ainsi celui représentant *Garganta* coupant du bois aidé de ses deux fils... Un autre est le combat de deux chiens : on déforme chaque main en relevant le médian sur l'index, l'annulaire sur le médian et le petit doigt sur l'annulaire; après avoir opposé de profil l'index au pouce, on place les deux mains entre la lumière de la lampe et la muraille de façon à ce que l'ombre aille tracer sur celle-ci deux têtes monstrueuses et aboyantes qui se combattent avec furie (*ibidem*, p. 293).

On voit ici apparaître les ombres chinoises, mais également en relation avec le cycle de récits de la comptine. Il est regrettable que Montel ait jugé indigne de donner tous les textes, de décrire tous les jeux de mains et d'ombres. Si par hasard ce jeu existait encore en Languedoc, ne pourrait-on le cinématographier, en enregistrant les récits et les dialogues?

Que de nos jours les épisodes des aventures ne se rattachent qu'à des contes populaires ne prouve pas qu'autrefois les récits n'aient été plus épiques. Une combinaison aussi complexe de gestes et de thèmes ne peut être récente; dès 1870, on ne pouvait plus trouver que des fragments du cycle. Et de ce que peut-être aucun auteur antérieur ne l'ait signalé, ne prouve pas son inexistence aux siècles antérieurs, puisque Montel devait s'excuser de publier des matériaux qu'on regardait dans les milieux bourgeois et savants comme « humbles », disons « inférieurs ».

Son article semble d'ailleurs être resté inaperçu. Ainsi, Rolland ne le cite ni ne l'utilise dans un recueil de comptines digitales (*Rimes et jeux de l'Enfance*, Maisonneuve, 1883, pp. 21-27), tout en donnant d'autres énumérations que voici, les cinq premières commençant par le pouce, les deux dernières par l'auriculaire :

Gros det (pouce) — arridet — mousqueton — Jean des sceâs (sceaux) — coutelas. (Guernesey).

Petit poucet — laridet — Longues jambes — Jean des sceaux — p'tit courtaud (Boulonnais).

Pozerit — dalidet — la casaque — Jean Moussard — p'tit courtaud. (Deux-Sèvres).

Pous'Poucet — arudet — Jean Deschaux — p'tit courtaud — riquiqui. (Loiret).

Petit poucet — la riquette — Jacques fit — Jacques sau — petit goudaud (Eure-et-Loir).

Petit det — marmelet — frai de tous — lecho pous — coquo peus (Creuse).

Picho nanet — aneu espous — plus long que tous — lico-mourtié — cacho-pesou (Armana provençau, 1874 : Avignon?).

Lambert (*Chants et chansons populaires du Languedoc*, Welter, 1906, t. I, p. 17-18) ne donne que trois formulettes, dont une seule de notre série :

Pichounel — segoundel — rei de toutes — palpo-rimotos — trusso-barbotos (Cahors).

L'abbé Sol (*Le Vieux Quercy, Nourry*, 1929, pp. 11-15, *enfance*) n'en donne pas du tout. Et je ne trouve pas non plus de comptines digitales dans Gaston Jourdanne (*Contribution au folklore de l'Aude*, Carcassonne, 1900, pp. 37-42, *jeux des enfants*).

Arrêtant là la recherche, je constate dans les formulettes citées l'intercalation, parmi les termes descriptifs, de noms propres comme le *Jean des Sceaux* normand et boulonnais, devenu *Jean Moussard* en Vendée, *Jean Deschaux* en Orléanais, et *Jacques sau* en Eure-et-Loir. Etrange est aussi la série *arridet — laridet — dalidet — arudet — la riquette — marmelet*; faut-il y voir une déformation de *haridelle*, puisqu'on a par ailleurs le *mousqueton* et la *casaque?* On a l'impression que ces noms sont le résidu ou l'évocation de contes, ou de récits dramatiques.

Un autre terme languedocien, celui de *Leca-plats*, avec son parallèle limousin de *lecho-pous* et provençal de *lica-mourtié*, a, lui aussi, une valeur dramatique. Dans les récits résumés par Montel, c'est le fils du géant *Garganta*. Mais dans le langage courant, on nomme ainsi soit l'inférieur ou le plus jeune (*junior, gendre*) dans le travail, l'apprenti, l'arpette, qui est servi le dernier, a les plus mauvais morceaux et, pour se consoler, *lèche le plat* comme un chien; soit le dernier arrivé à un travail ou à un rendez-vous. Dans l'Isère existe, mais uniquement dans la Mateysine et le Trièves, une coutume qui veut qu'au matin de la Saint-Jean, tous les petits bergers se donnent rendez-vous dans la montagne au lever du soleil. Le dernier arrivé est appelé *litchi-birrier* (*lèche-beurrier, lèche-*

baratte, à battre le beurre). On lui fait alors des farces qui varient dans le détail avec les localités. Dans la plupart des communes, on met le *litchibirrier* sur un âne, la tête vers la queue, après l'avoir couronné d'ellébore, et on le promène le soir dans le village; à la Mure, on le promène sur une vache ou une génisse, qui le plus souvent le jette à terre ou dans les buissons; ailleurs encore sur une brouette; et le tout est accompagné d'un charivari monstre de sonnailles et de casseroles. (Pour les détails, voir mon *Folklore du Dauphiné,* t. II, *La Saint-Jean.*)

Il est vrai que dans la comptine digitale ce nom a été attribué à l'index et non pas au dernier doigt, qui est le pouce. Mais, si je puis dire, c'est précisément « l'indication » que ce personnage dramatique était connu, et que son nom évoquait aussitôt des aventures d'un certain genre; car aux faits isérois on connaît des parallèles du Beaujolais, du Vivarais, de la Savoie, du Mâconnais, etc.

Le nom du *pouce* a suggéré l'idée et le terme de *poux.* C'est, dit Montel, un gros bêta, donc un personnage de comédie universel. Au *Tua-pezouls* languedocien correspondent le *Coquo-peus* de la Creuse, le *cacho-pesou* provençal, le *trusso-barbotos* de Cahors. Ailleurs on emploie le nom latin du doigt, sous sa forme diminutive, alors que l'idée de petitesse convient mieux au petit doigt. De sorte que l'on constate ce paradoxe : que les aventures du *Petit Poucet* sont attribuées dans le Midi non pas au pouce, mais à l'auriculaire.

Pour en revenir à Rabelais, ou tout au moins à son Premier Livre qui a pour héros Grandgousier, Gargamelle et Gargantua, on remarquera d'abord que, comme dans la comptine digitale, ce sont des géants, détail qui, je crois, n'a pas été expliqué, mais qui devient normal si on suppose que deux au moins de ces personnages étaient les héros d'un cycle de récits plus ou moins épiques, cocasses, et même moralisateurs dans la région de Montpellier, cycle qui a perdu quelques-uns de ses éléments originaux et en a acquis d'autres, par contamination avec ceux de *Jean-de-l'Ours,* de *Tord-Chêne* et d'autres, dont les héros sont gigantesques, ou au moins très forts.

Est-il absurde de supposer que Rabelais a non seulement

emprunté deux noms, mais aussi l'idée centrale de son Premier Livre, à un jeu d'enfants et à une comptine digitale qu'il aurait vus et entendus à Montpellier ou dans la campagne languedocienne? Non; car on a des preuves que Rabelais s'intéressait aux mœurs populaires, témoin sa liste de jeux d'enfants du chapitre XXII, et aux comptines.

Au chapitre XVII, par exemple, du Livre Ier, le prétendu juron des Parisiens fuyant sur les hauteurs de l'Université après avoir été largement compissés par Gargantua du haut des tours Notre-Dame, *Carimary, carimara,* n'est que le début d'une comptine qui existe encore, mais commence souvent par *Prêchimoni, prêchimona,* et continue par *Ma ch'mise entre mes bras,* image qui convient bien, et que Rabelais suggérait suffisamment par les deux premiers termes.

Et quand le quidam latinisateur, au chapitre XIX, qui voulait que les cloches fussent de plume et leur battant en queue de renard « pource qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau quand il composait ses vers carminiformes », fut déclaré hérétique, il le fut en vertu de la formule, qui n'est qu'une comptine d'élimination par laquelle on le mettait hors de l'Eglise :

Nac, petetin, petetac,
Ticque, torche, lorne!

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : conversation de MM. André Gide et Paul Valéry sur l'état présent de l'Europe; adhésion de M. André Gide au communisme; sa foi dans l'œuvre des Soviets; le rôle social de l'athéisme. — *Esprit :* notes d'un jeune voyageur sur la Russie soviétique; l'avenir appartient aux « primitifs » : les moujiks et les nègres. — *La Muse Française :* un poème inédit de Maurice de Guérin. — *Le Divan :* trois poèmes de M. André Payer. — Mémento.

La presse a commenté déjà l'adhésion de M. Gide au communisme. Elle a tenu compte à l'écrivain de cette déclaration *in fine* : « Au demeurant parfaitement inapte à la politique. Ne me demandez donc point de faire partie d'un Parti. » Il a écrit le mot : fin, au bas des « pages de journal » dont la dernière est datée du 14 juin, qui contiennent ces importantes déclarations et sont imprimées dans **La Nouvelle Revue Française** du 1er octobre.

Précédemment, quelques lignes du journal révélaient les sympathies de M. André Gide pour l'effort de l'U.R.S.S.

A la date du 21 février, il note une conversation avec M. Paul Valéry que nous serions indiscret de nommer en toutes lettres, si l'auteur n'en faisait un portrait si ressemblant que chacun reconnaît le modèle :

Répondant à un appel téléphonique, je vais retrouver P. V. vers quatre heures et reste plus de deux heures à converser avec lui. Ceux qui ne l'auront pas connu ne peuvent s'imaginer l'aménité exquise de son regard, de son sourire, de sa voix, sa bonne grâce, la foisonnante ressource de son intelligence, l'amusement de ses saillies, la netteté de ses vues — à travers une élocution si rapide, si confuse et bredouillée souvent, que je dois lui faire répéter bien des phrases.

Un gros rhume le retient en chambre; il se dit exténué et le paraît; fort angoissé par la situation générale et convaincu que le misérable travail des politiciens nous mène à l'abîme, et toute l'Europe avec nous. Il me lit une déclaration d'Einstein, nettement individualiste, à laquelle il se rattache plus volontiers qu'aux Soviets. Impossible de rassembler un front unique pour s'opposer aux ruineuses revendications des nationalistes. P. V. m'en persuade et je sors de cet entretien fort assombri, car je ne puis douter qu'il ait raison. La catastrophe me paraît à peu près inévitable. J'en suis venu à souhaiter de tout mon cœur la déroute du capitalisme et de tout ce qui se tapit à son ombre, d'abus, d'injustices, de mensonges et de monstruosités. Et je ne parviens pas à me persuader que les Soviets doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de tout ce pour quoi nous vivons. Un communisme bien compris a besoin de favoriser les individus de valeur, de tirer parti de toutes les valeurs de l'individu. Et l'individu n'a pas à s'opposer à ce qui mettrait tout à sa place et en valeur; n'est-ce pas seulement ainsi que l'Etat peut obtenir le meilleur rendement de chacun?

Revenant à cet entretien, quatre jours plus tard, M. André Gide déclare :

« Si le communisme devait réussir, me disait V., cela m'enlèverait le goût de vivre »; et moi, au contraire, s'il échoue.

La sincérité de M. André Gide éclate dans les lignes qui suivent et qui furent écrites le 23 avril :

Cet *état de dévotion*, où les sentiments, les pensées, où tout l'être s'oriente et se subordonne, je le connais à nouveau tout comme au temps de ma jeunesse. Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas du reste compatible à la *foi*? Je me suis, pour un temps très long, volontairement *déconvaincu* de tout *credo* dont le libre examen causait aussitôt la ruine. Mais c'est de cet examen même qu'est né mon *credo* d'aujourd'hui. Il n'entre là rien de « mystique » (au sens où l'on entend ce mot communément) ; de sorte que cet état ne peut chercher recours, ni cette ferveur échappement, dans la prière. Simplement mon être est tendu vers un souhait, vers un but. Toutes mes pensées, même involontairement, s'y ramènent. Et s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... comme ont fait, comme feront tant d'autres, et me confondant avec eux.

J'écris ceci, la tête froide et en toute sincérité, par grand besoin de laisser du moins ce témoignage, si la mort vient avant qu'il ne m'ait été possible de me mieux déclarer.

Il est évident que là, M. André Gide exprime, sans souci de littérature ou recherche d'attitude, la foi de son esprit tourmenté par le chaos européen, dans l'effort de renouvellement, de création après la destruction indispensable, accompli par l'union des républiques soviétiques. Il écrit encore, avec sérénité :

L'athéisme seul peut pacifier le monde aujourd'hui.

Et il explique la guerre des gouvernants russes, depuis Lénine, aux croyances religieuses :

Cette volonté d'athéisme des Soviets, cependant, est ce qui soulève le plus contre eux certains esprits vraiment croyants. Un monde sans Dieu ne peut aller qu'à la ruine, pensent-ils; qu'à la perdition une humanité sans cultes, sans dévotions, sans prières... Que ces esprits pieux ne se persuadent-ils qu'on ne peut jamais supprimer que de faux dieux! Le besoin d'adoration habite au fond du cœur de l'homme.

Mais la religion, leur religion, la seule, est une religion *révélée*, disent-ils, ces esprits pieux. L'homme ne peut connaître la vérité que par la révélation dont ils sont les dépositaires. Toute félicité, toute harmonie obtenue sans le secours de Dieu leur paraissent attentatoires; ils se refusent à les tenir pour réelles; ils les nient, et de toute leur piété s'y opposent. Ils préfèrent l'humanité malheureuse, à la voir heureuse sans Dieu; sans leur dieu.

§

Une publication nouvelle : **Esprit** (n° 1, octobre) — « revue internationale, édition française », 76 *bis*, rue des Saints-Pères, — commence la publication des notes de voyage de M. Jean Sylvaire qui revient de Russie. « La souffrance! c'est la plus grande leçon de mon voyage en U.R.S.S. » écrit-il, dans la courte préface à ses notes. Elle se termine par ces lignes :

Nous sommes en octobre 1932. Les deux tiers du monde crèvent de faim. Le troisième attend le bon moment pour se détruire scientifiquement. Est-il possible de parler sans bafouiller? Le monde a faim, le monde a soif! Jamais la « demande » n'a été plus grande et jamais il n'a été plus impossible de répondre. Nous ne devons plus nous le cacher. Dans la nuit, il n'y a pas de honte.

En Russie, « on respire mieux que partout ailleurs », déclare M. Sylvaire. Il y a vu que « *tous* les musées sont pleins de prolétaires, de misérables, venus pour s'en ficher plein les yeux. » Il critique les moyens des Soviets appliqués à l'instruction publique : ils mettent, paraît-il, « la charrue avant les bœufs ». Le voyageur décrit le modeste logement où vivait Lénine dictateur et les appartements privés des derniers Romanow :

Le salon de la Tzarine, un fouillis de meubles, de guéridons de tous les styles, des centaines de photographies de famille, un confort poussiéreux, le tout dans des verts et des roses pâles. Le cabinet du Tzar, un divan de trois mètres de long, recouvert d'un tapis place Clichy (1), des meubles affreux, des pipes, des photos toujours et partout, ou des peintures pires que les photos. La salle de bains est une large piscine de style mauresque. Un étroit couloir sert de garde-robe, où sont pendus des dizaines d'uniformes plus ou moins opéra-comique. La chambre personnelle du Tzar et celle de l'Impératrice sont reliées par un balcon qui permettait à cette dernière d'assister aux entretiens de son mari sans être vue. Elle lui faisait porter des petits billets pour dicter sa conduite. Toute la bibliothèque du Tzar ne contient que des romans ou des ouvrages militaires. Pas un livre intéressant (*sic*).

(1) Je parle de l'impression qu'il m'a faite, car c'est, sans aucun doute, un tapis d'Orient authentique! (Note de M. Jean Sylvaire.)

La chambre à coucher, plus encombrée encore, contient dans l'alcôve et tout autour du lit des centaines d'icones, des vitrines d'objets de toutes sortes. Un morceau de bois où Raspoutine a écrit « papa », un petit poisson séché, des lettres puériles, des objets de Raspoutine ou d'autres moines, bref, un arsenal de superstitions. D'ailleurs, on sent, dans toutes ces pièces dont les hôtes semblent être partis d'hier, une ambiance irrespirable de peur, de calculs, de petites agitations et de cancans sans fin, une lâcheté, des labyrinthes imaginaires devant la moindre réalité. Un homme affolé et nul, une femme méchante et hystérique, voilà par qui était gouvernée la sixième partie du monde. Le Présent n'a jamais dû exister pour ces êtres-là. Ils vivaient dans l'après et l'avant. On devait parler à voix basse dans tous les coins. Tout pue le péché et le mensonge. L'abstraction est maîtresse. Toute la laideur, l'incohérence de leur intérieur, est le portrait de leurs âmes.

Pas une once même de royauté et d'aristocratie. Des bourgeois, des petits bourgeois, voilà.

Pour M. Sylvaire, « la plus grande leçon de tout son voyage » est que les Soviets entendent sauver la Révolution, c'est-à-dire : son but, en se refusant « de faire appel aux fils d'intellectuels et de bourgeois qui existent encore ». Cette considération, constate-t-il, ne ressortit pas « au point de vue russe ou bolchevik, mais humain et universel ».

Notre rôle est fini, — écrit M. Jean Sylvaire. Nous avons servi la croissance de l'Intelligence humaine et l'établissement d'un certain état de choses nécessaire à l'évolution de la matière. Nous avons servi jusqu'à l'extrême limite. Jusqu'à notre propre mort à tous.

« Mort » est un mot. Un membre du grand corps du monde est mort. Mais un autre pousse derrière. Il meurt parce que le sang universel n'y circule plus. Il meurt parce qu'il se croit à lui seul tout l'univers, et qu'il a créé vraiment cet univers mental qui tourne de plus en plus vite autour de lui, au point de l'isoler de tout contact, et qui est illusion.

Mais il a fallu que, du sein de l'abstraction où elle avait conduit l'élite humaine, l'intelligence tirât la conséquence de sa limite. C'est là son triomphe parfait. Là est la leçon de Marx et de Lénine.

En donnant systématiquement le pouvoir aux ouvriers et aux paysans, on élimine peu à peu jusqu'à l'extermination l'intellec-

tuel bourgeois, roi du monde artificiel et abstrait au milieu duquel nous vivons, nous civilisés. En leur réservant, au-dessus de tous, les droits à l'instruction, à l'aide sociale, puis la direction de la collectivité, on leur cède peu à peu science et civilisation.

Qu'il s'ensuive, à notre point de vue, une période d'arrêt, de régression, c'est inévitable, et sans aucune importance.

Le but est atteint : le patrimoine de l'humanité passe en d'autres mains. Il quitte nos mains mortes pour passer en des mains vivantes. Nous n'aurions pu, — séparés de la réalité du monde que nous sommes, oublieux des lois de l'éternité — que nous en servir pour accroître la vitesse et l'apparence de notre univers mental, donc achever notre autodestruction. Et alors, qui sait si nous n'aurions pas fait sauter la terre avec nous!

Eux, les primitifs, ne sont à même de prendre de notre héritage que le concret. Les contacts qu'ils ont gardés avec l'univers leur en feront faire un autre emploi. Du moins sauront-ils l'accorder au grand rythme. Ils remettront le char du monde dans son ornière et ne remonteront pas le courant de la vie.

Et M. Sylvaire va plus loin :

La parole — pardon, l'Acte — est aux moujiks, aux nègres, aux types neufs des deux Amériques!...

§

La Muse Française (15 octobre) publie un poème inédit de Maurice de Guérin : « La requête d'amour ». M. Eugène Decahors, « auteur de deux belles thèses » sur le poète a, dans l'une d'elles, inséré la première et la cinquième strophe de cette pièce :

A Mlle L. de B...

Que votre volonté soit faite, et non la mienne,
Car il n'est rien en moi qui ne vous appartienne.
Sans en rien retenir
Je vous ai tout donné : pensée, âme ravie
De son premier amour, toute ma jeune vie
Et tout mon avenir.

La jeune fleur se livre au souffle du zéphire,
Et la douce rosée au soleil qui l'aspire,
L'onde à l'onde qui fuit,
Aux haleines des vents le feuillage qui tombe,
Et le brin d'herbe sèche au bec de la colombe,
Pour arrondir son nid.

Et ni la jeune fleur au souffle du zéphire,
Ni la douce rosée au soleil qui l'aspire,
Ces emblèmes si doux,
Ni feuillage qui tombe aux vents ne s'abandonne,
Ni brin d'herbe séchée à l'oiseau ne se donne

Comme je suis à vous.

Tout à vous! Oh! donnez une larme secrète
Au poids de la douleur qui fait plier ma tête
Quand je songe en mon cœur
Qu'il me faudra bientôt. . . . . (1)
Des lieux où s'épanchait mon âme épanouie
En torrents de douceur

Vous inquiétant peu si je chante ou je pleure,
Peut-être votre cœur appelle-t-il cette heure
Où je disparaîtrai.
L'importun s'en ira, ne soyez point en peine,
Et dira, se livrant au malheur qui l'entraîne :
Je vous obéirai.

Que votre volonté soit faite, et non la mienne,
Car il n'est rien en moi qui ne vous appartienne.
Sans en rien retenir
Je vous ai tout donné : pensée, âme ravie
De son premier amour, toute ma jeune vie
Et tout mon avenir.

§

Du **Divan** (septembre-octobre), ces trois poèmes de M. André Payer qui en dédie un septain à M. Henri de Régnier :

MORGAT

J'aime ta baie ardente et si pure, ô Morgat,
et pareils à ceux d'Italie,
tes jardins où la rose au troène s'allie
sous la nue au goût du muscat...
J'aime cette stupeur que nul souffle ne trouble,
le port, les barques, les maisons
et la mer et les pins, moutonnantes toisons
qui font gémir leur plainte double...

VISAGES

A l'église, au foyer, vous vivez à genoux
Bretonnes toujours en attente;
Vous égrenez vos jours avec des gestes doux,
Et la lèvre balbutiante...
Comme les lourds bahuts de vieux chêne ciré,
L'ombre a patiné vos visages,
Mais en votre œil si clair, si vaste, est demeuré
Tout le ciel de vos paysages...

PROMENEUSE

Si fluide, fondue aussitôt que sculptée,
tu livres ton corps neuf aux sévices de l'air!...
Le vent autour de toi fait rage, et sur ta chair
ta robe en transe bat, vol d'écume restée...

Tu te dresses; tu vas, à toi-même inédite,
Visiter les hauts lieux que fouette le suroît
et toujours, et toujours, tendre sœur d'Aphrodite,
la mer, en se jouant, se reforme sur toi.

(1) Vers incomplet dont l'hémistiche absent pourrait être « m'éloigner pour la vie. » M. Decahors, qui émet cette hypothèse, le fait, bien entendu, avec toute la réserve possible. (Note de *la Muse française*.)

MÉMENTO. — *La Revue de Paris* (15 octobre) commence un roman vivant, très curieux, de M. Panaït Istrati : « La maison Thüringer ». — « Souvenirs » de Louis Breslau sur Marie Bashkirtseff et Anatole France. — « En Bavière », par M. W. d'Ormesson.

Ma Revue (n° 39) : « Verlaine-Luque-Raimbaud (Alcide Bava et Banville) », par M. le colonel Godchot.

Les Primaires (octobre) : « Pour un écrivain du peuple » (M. Philéas Lebesgue), appel pour la propagande en faveur d'un florilège de ce beau poète. — « Poèmes » de M. Marcel Martinet. — « Café de Province », par M. Maurice Saget. — « Une vieille chanson ouvrière » retrouvée par M. F. Macray.

Æsculape (octobre) : « La pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Baugé en Anjou », par MM. R. Amsler et A. Bruel. — « Le culte de saint Greluchon «, par M. P. Saint-Yves.

L'Archer (septembre-octobre) : « Le mariage de Jean de La Fontaine », scène poétique de M. Francis Jammes. — « La pensée de Léon Brunschvig », par M. E. Zyromski. — Suite des notes de guerre de M. le Dr Paul Voivenel.

Etudes (5 octobre) : « La France Jaune », par M. L. Jalabert. — « Vie et œuvre d'Edmond Joly », par M. L. Chaigne.

Europe (15 octobre) : « Le Seigneur est ressuscité », de D. H. Lawrence. — « Méditation sur une tombe allemande », par M. R. Aldington. — « Le congrès mondial d'Amsterdam », par M. Romain Rolland. — La suite d'« Idée d'une politique », la courageuse conception de M. Jean-Richard Bloch pour sauver l'Europe de nouvelles guerres.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : « La découverte de l'amour », roman de Ch. Géniaux. — « La villa Tanit », souvenirs de M. Louis Bertrand sur la Riviera. — « De Genève à Francfort », par M. Daniel Halévy. — « Apologie du bon sens », par M. Franc-Nohain.

Le Pays Comtois (5 octobre) : « Une erreur : Paris, cerveau de la France », par M. P. Bonardi, qui, peut-être, commet lui-même une erreur. — « Pour un monument à Gustave Courbet », par M. Maurice Vernier qui, lui, ne se trompe pas.

Notre Temps (9 octobre) : M. G. Roux : « Une entente franco-allemande est-elle encore possible ? » — « Classe 16 », poème de M. L. Derey.

La Revue Mondiale (octobre) : « La vérité sur la situation intérieure de l'Allemagne », par M. W. von Heimburg. — « Ninon de Lenclos, moraliste », par M. Jules Gondoin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Victor Hugo et David d'Angers (*Le Temps* du 23 octobre). — Le Salon de Leconte de Lisle (*Figaro* du 25 octobre). — Le joujou de Normandie (*Journal des Débats* du 24 octobre).

Dans le **Temps,** M. A. Chesnier du Chesne déplore la disparition d'un très beau buste de Victor Hugo par David d'Angers, qui décorait depuis 1901 la cheminée en marbre de la salle des séances de l'Académie française, et que l'on vient de remplacer par un insignifiant buste en plâtre.

Les mois d'été auront été fort bien employés cette année au palais Mazarin. Profitant de l'absence des académiciens — car si les Académies ne prennent pas de vacances, il n'en va pas de même de leurs membres — et de ce que les séances étaient aussi brèves que rares ceux qui y assistaient, on a entrepris une complète remise en état des locaux qui en avaient, hélas! et depuis longtemps, le plus grand besoin.

C'est donc dans des salles fraîchement repeintes, devant des statues blanches comme à leur sortie de l'atelier et des portraits aussi reluisants qu'un jour de vernissage, que siégeront désormais les membres de l'Institut, qui ne manqueront pas de dire leur satisfaction à leur commission des beaux-arts, responsable de cette heureuse transformation.

On ne pourra, malheureusement, lui épargner une critique.

Quand, après avoir traversé la salle des pas perdus et la grande salle des séances, on pousse la porte qui donne accès à la petite salle où siègent l'Académie française et celle des sciences morales et politiques, on voit devant soi, à l'autre extrémité de la pièce, une cheminée surmontée d'une copie par Henri Stupfler du portrait bien connu du cardinal de Richelieu, par Philippe de Champaigne.

Naguère, de chaque côté de cette cheminée se trouvaient, sur des stèles de bois, à droite, un buste de Lamartine, œuvre médiocre du baron A. Bourgeois, exécutée en 1877, et, à gauche, un buste en marbre de Victor Hugo par David d'Angers. Celui-ci est remplacé maintenant par un autre buste en plâtre du poète. Pourquoi cette substitution? Parce que, répond-on, le buste de David d'Angers n'était pas à l'échelle avec celui de Lamartine auquel il faisait pendant. A quoi on pourrait, sans doute, rétorquer qu'on eût pu remédier tout aussi bien à ce défaut de symétrie en faisant exécuter un buste de Lamartine, ce qui permettait de conserver celui de Victor Hugo. Il fallait absolument choisir,

comment avoir hésité? Une œuvre du grand sculpteur romantique est-elle jamais indifférente? Et puis, que de souvenirs s'attachent à celle-ci! La seule dédicace qu'y a inscrite l'artiste sur le socle évoque le romantisme dont on célèbre précisément le centenaire cette année. Elle rappelait les années du Cénacle, l'amitié du poète pour le sculpteur, amitié qui datait de leur première rencontre, dans un déjeuner aux Frères provençaux, en 1827.

Ce fut l'année suivante que Hugo adressa au statuaire l'ode que l'on connaît :

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! mon corps fait pour souffrir
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir...
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout.

Entendant cet appel, David qui, déjà, avait fait figurer Hugo avec Mérimée, Delphine Gay, Benjamin Constant dans le bas-relief représentant les funérailles du général Foy, fit son médaillon en bronze, dont le poète le remercia par l'envoi de ses livres avec cette dédicace : « Du papier pour du bronze! »

Ce fut seulement une dizaine d'années plus tard qu'il exécuta un premier buste du poète qu'il représenta avec une cravate et un col d'habit. En 1842, il voulut, de nouveau, élever un monument à celui qui, dans *les Rayons et les Ombres,* chantait le « poète du marbre » :

Michel-Ange avait Rome et David a Paris

comme il l'avait chanté précédemment dans les *Feuilles d'automne,* et surtout dans l'ode *A l'Arc de Triomphe,* des *Voix intérieures,* où, comparant David au sculpteur antique, il regrettait qu'il n'eût pas été appelé à travailler à ce monument :

J'admire, et fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien, devant ton mur sublime,
Que Phidias absent et mon père oublié.

Ce nouveau buste, daté de 1842, montre le poète la tête couronnée de lauriers. L'ayant achevé, le sculpteur écrivit : « Je viens de faire mon testament qui prouvera, je l'espère, mon admiration et ma tendre amitié pour Hugo. C'est son buste, car le premier n'était qu'un *portrait*; je l'ai débarrassé de ses vêtements, je lui ai mis une couronne de lauriers sur la tête. » Ce fut la lecture du *Rhin,* nous apprend Henry Jouin, l'historien du sculpteur, qui décida ce dernier à couronner ainsi le poète, à qui il dit : « Ce sont vos œuvres qui m'ont inspiré cet hommage : mon amitié n'y

est pour rien. Je vous eusse offert cette couronne, alors même que je ne vous aurais pas connu. »

Pareillement, en envoyant à Mme Victor Hugo ce buste de son mari, il lui écrivait : « La couronne de lauriers que j'ai fixée pour les siècles et à l'insu d'Hugo n'est point une flatterie. Un républicain s'incline devant le génie, mais il ne le flatte jamais. En mettant sur ce buste le signe décerné aux grands hommes, je crois être l'interprète des nombreux admirateurs du poète immortel. L'avenir confirmera la pensée du statuaire. »

Du lieu d'exil où le coup d'Etat l'avait contraint à se réfugier, Hugo se rappelait cet hommage, et il écrivait à David : « O mon sculpteur, un jour vous m'avez mis une couronne sur la tête, et je vous ai dit : — Pourquoi? — Vous deviniez la proscription. » Et, se préoccupant du sort de ce marbre, il ajoutait : « Ce chef-d'œuvre, je vous le remets et vous le confie. Je n'ai plus de chez moi : le buste est chassé comme l'homme. Ouvrez-lui votre porte. J'espère qu'un de ces jours, bientôt peut-être, j'irai le chercher chez vous. En attendant, gardez-le moi. »

A la fin de l'Empire, il se trouvait dans le petit hôtel de la rue Frochot qu'habitait Paul Meurice. C'est là que Victor Hugo, revenu d'exil, l'alla prendre pour l'emporter avenue d'Eylau, où il le plaça dans une galerie vitrée, face au tableau où Voillemot l'a représenté avec ses enfants.

Quand on célébra, en 1880, à la Comédie-Française, l'apothéose de l'auteur de *la Légende des siècles*, c'est ce buste qu'il choisit pour le représenter à cette fête à laquelle il n'assista point. Comme on lui demandait la raison de son abstention, il fit cette réponse : « Pourquoi voulez-vous que j'aille à ma cérémonie? Quand on fête de la même façon Corneille et Racine, est-ce qu'ils y vont, eux? »

L'année qui précéda le centenaire de Victor Hugo, Ernest Legouvé sollicita M. Georges Hugo, le petit-fils du poète, d'offrir à l'Académie française ce buste de son grand-père. Cette requête fut favorablement accueillie, et le jeudi 6 juin 1901 Ernest Legouvé put annoncer cette heureuse nouvelle à ses confrères réunis en séance ordinaire. Jules Claretie exprima ici même leur satisfaction : « Nous aurons avant peu, écrivait-il, un chef-d'œuvre de David représentant Hugo... le Victor Hugo de *Lucrèce Borgia*, des *Voix intérieures*, des *Feuilles d'automne.* » Et il poursuivait : « Dois-je dire que la pensée que le buste de David d'Angers entrera à l'Académie lui eût été chère? »

C'est ce marbre qui a été retiré de la salle de l'Académie. Son enlèvement est d'autant plus déplorable qu'il était appelé à avoir quelque jour un pendant non moins illustre : le buste de Lamar-

tine par ce même sculpteur que l'on a pu admirer à l'exposition des « Cent ans de vie française » organisée à l'occasion du centenaire de la *Revue des Deux Mondes*.

Ce dernier buste avait été légué à l'Académie; son propriétaire avait malheureusement excédé dans ses libéralités la quotité disponible, et l'Académie n'avait pas la somme nécessaire à son acquisition — 4.000 francs, croyons-nous, le prix que l'Institut a payé, dit-on, le buste en plâtre de Hugo. Un décret fut sollicité et obtenu par l'Académie qui fut autorisée à refuser le legs. Le buste fit retour à la succession, passa peu après en vente et fut adjugé à M. Louis Barthou dans la bibliothèque de qui il est actuellement et qui veille sur lui avec une véritable piété. Serait-il indiscret de dire que l'éminent président des Lamartiniens nous a confié son intention de le léguer à l'Académie française?

Quand il viendra — le plus tard possible — remplacer l'œuvre du baron Bourgeois, espérons que ce jour-là il fera pendant au *Hugo* de David, auquel il faut souhaiter de revenir — le plus tôt possible — occuper la place où on était habitué à le voir.

Et que la commission des beaux-arts se tranquillise : le buste de Hugo mesure 68 centimètres; celui de Lamartine 70; ils seront à l'échelle.

§

Au début d'une substantielle « Vie littéraire » qu'il consacre aux poètes, dans le **Figaro,** M. Henri de Régnier évoque le souvenir des samedis poétiques de Leconte de Lisle :

Dans l'appartement qu'en tant que bibliothécaire du Sénat il occupait, par une singulière fantaisie administrative, au second étage du bâtiment de l'Ecole des Mines, Leconte de Lisle recevait le samedi soir. Ces soirées amenaient boulevard Saint-Michel les amis et les familiers du vieux maître qui les accueillait avec la grave et un peu hautaine courtoisie qui donnait un prix particulier à ses paroles de bienvenue, accompagnées du sourire quelque peu intimidant d'une bouche ironique et à travers la vitre miroitante du monocle d'un regard resté jeune et vif, dans le noble et beau visage aux traits réguliers et à l'expression à la fois olympienne et malicieuse. Ces soirées du samedi étaient de simples réunions autour d'une tasse de thé ou d'un verre d'orangeade. Les plus assidus y étaient José-Maria de Heredia et ses filles, Henry Houssaye et sa femme, Robert de Bonnières et la sienne. Parfois y paraissait Judith Gautier en son opulente bonne grâce, à côté de Mme Jean Psichari en sa discrète distinction. Avec elles était

présent le glorieux souvenir d'Ernest Renan et de Théophile Gautier. Les autres visiteurs étaient, pour la plupart, des poètes venus rendre hommage au grand poète des *Poèmes Barbares.*

D'ordinaire, la soirée se passait en propos qu'animait la verve bienveillante et généreuse de José-Maria de Heredia et les remarques aiguës et caustiques de Robert de Bonnières. Henry Houssaye s'y montrait causeur de bon ton, aimant à se délasser de ses graves travaux d'historien, et à qui Leconte de Lisle donnait volontiers la réplique. Il y avait chez Leconte de Lisle un fond de gaîté mêlé à un fond d'amertume. Très sipirtuel, il exprimait d'une voix nette des opinions tantôt plaisantes, tantôt ironiques, et formulait en « mots cruels » des jugements sans indulgence sur ses contemporains et sur l'époque où le hasard l'avait fait vivre. Ces sévérités nous divertissaient infiniment et j'ai gardé un souvenir amusé et charmé de ces soirées du samedi dont le seul défaut était que l'on y récitait parfois des vers. C'était d'ordinaire Mme Leconte de Lisle qui « attachait ce grelot » et il fallait alors « s'exécuter ». Les exécutants étaient le plus souvent les jeunes poètes qui se trouvaient présents, mais quelquefois aussi leurs aînés se mettaient de la partie. A ces moments, Leconte de Lisle était admirable. Tandis que le récitant s'évertuait, il le fixait de son monocle et, la pièce finie, qu'elle fût d'Edmond Haraucourt ou de Jean Psichari, de Pierre Quillard ou de Robert de Souza, il laissait invariablement tomber, avec son monocle, cette sentence : « Ce sont de beaux vers ! »

§

M. René de la Vigne a retrouvé et publie dans le **Journal des Débats** des renseignements précis sur le yo-yo de Louis XVII :

Le document le plus ancien qui établit en France, à la fin du dix-huitième siècle, la vogue du petit jouet redevenu à la mode aujourd'hui sous le nom de yo-yo, semble devoir être le charmant portrait du futur Louis XVII par Mme Vigée-Lebrun, récemment signalé par la presse à cause du petit disque dont l'enfant royal tient le cordonnet dans la main droite.

Cette toile a été léguée au Musée d'Auxerre en 1889 par M. de Bonnaire, qui appartenait à une ancienne famille de la région.

Dans la liste des tableaux et portraits qu'elle peignit avant de quitter la France au mois d'octobre 1789, — liste qu'on a publiée à la fin de ses *Mémoires,* — le peintre aimable de la reine Marie-Antoinette a inscrit, le second pour l'année 1789 : « M. le duc de

Normandie, en pied ». On sait que c'est là le titre que le second fils de Louis XVI, Louis-Charles de France, porta jusqu'à la mort de son frère aîné, le dauphin Louis-Joseph, survenue le 4 juin 1789. Né le 27 mars 1785, le duc de Normandie avait donc quatre ans lorsque la célèbre artiste peignit ce portrait.

Le jouet qu'il tenait à la main allait, deux ans plus tard, au moment de l'émigration d'une partie de la noblesse française, recevoir le nom d'*émigrant*, ou d'*émigrette*, ou de *pierrot à la Coblentz*. L'allusion est transparente, car si les émigrés — on disait alors les *émigrants* — se préoccupaient de chercher un refuge à l'étranger, ils comptaient bien rentrer en France à bref délai.

Dans son important ouvrage, *le Costume historique*, Racinet montre, d'après une gravure de modes de 1791, le petit jouet à la main d'une élégante. Il nous apprend en même temps que la petite roue portait, avant l'Emigration, le nom de *cran* ou de *joujou de Normandie*.

Ne faut-il pas reconnaître dans ce dernier nom une attention envers le jeune prince qui, en pratiquant ce jeu, avait sans doute contribué innocemment à le mettre à la mode?

P.-P.P.

MUSIQUE

Théâtres lyriques et T. S. F. — Premières auditions : *Concert dans le Goût théâtral*, de François Couperin. — *La Mort d'Orphée*, d'Hector Berlioz.

Décidément, les questions les plus simples s'embrouillent dès qu'on y mêle la politique. J'avais innocemment défendu dans ces chroniques la musique et les théâtres lyriques menacés de mourir; comme beaucoup d'autres, j'avais comparé nos **théâtres subventionnés** à des musées, destinés avant tout à conserver les chefs-d'œuvre, musées qui, de toute évidence, ne peuvent vivre si l'Etat ne les entretient; puis, le budget étant en déficit, j'avais — comme beaucoup d'autres encore — proposé de demander à la T. S. F. l'argent nécessaire à ces théâtres. Dans *l'Œuvre* du 13 octobre, André Billy m'oppose des arguments dont il a dû lui-même sentir la faiblesse, mais qui, étant d'ordre politique, n'en sont que plus dangereux et doivent être vigoureusement combattus.

Le théâtre musical et chorégraphique, écrit-il, *c'est du luxe; la T. S. F., c'est de la consommation courante. On ne saurait taxer un plaisir essentiellement démocratique...*

Et pourquoi, s'il vous plaît? La « radio » serait-elle le premier « plaisir démocratique » qui dût payer l'impôt?

La T. S. F. vit de la musique qu'elle transmet. Il est clair que le jour où la T. S. F. ne transmettrait plus que la publicité, les cours des denrées, et même quelques conférences, peu de gens se soucieraient de l'entendre. Or, la France est *le seul pays du monde* où les auditeurs de T. S. F. n'aient aucun impôt à payer. Si l'on taxe les postes récepteurs, même très légèrement, et si l'on répartit les sommes ainsi recueillies entre les orchestres des postes émetteurs et les théâtres lyriques subventionnés (dont certaines représentations sont déjà diffusées), le mal mortel dont souffre la musique française sera guéri, radicalement guéri. Du même coup, on soulagera le sort des instrumentistes réduits au chômage, et l'on relèvera la qualité de programmes dont nous ne sommes pas bien fiers quand nous les comparons à ceux des postes étrangers; on poursuivra l'éducation musicale du public, ce qui n'est point une chimère.

Mais voilà, la T. S. F., nous dit-on, est *un plaisir démocratique.*

Pourtant, quand André Billy ajoute « que le contribuable moyen est incapable d'établir le rapport entre la T. S. F. et l'Opéra », il me semble qu'il calomnie ledit contribuable. Mais le public serait-il si ignorant ou si indifférent, le devoir du journaliste n'en paraîtrait que mieux tracé, et ce serait précisément d'instruire, d'éclairer ceux qui ne savent point. Et, pour se renseigner lui-même sur le sentiment du public moyen, le journaliste peut aller un soir aux quatrièmes galeries de l'Opéra, un soir où l'on joue *Alceste, Tristan, la Flûte enchantée,* n'importe quel vrai chef-d'œuvre, et il verra de ses yeux que l'Opéra est *déjà* un plaisir *démocratique.* Non, vraiment, le beau serait-il donc, obligatoirement, dans une démocratie, le privilège d'une caste — celle qui peut payer très cher, — et resterait-il interdit à ceux qui ne peuvent payer que très peu? Car la taxe sur les appareils de T. S. F. sera proportionnellement moins lourde que le droit des pauvres et la taxe d'Etat perçus à la porte des plus médiocres cinémas. Pourquoi donc notre public français serait-il, — selon ces théories soi-disant démocratiques, — condamné à

n'entendre à perpétuité que les plus détestables rengaines, les musiques qui flattent les pires instincts et qui avilissent le goût? Estime-t-on, au nom de la démocratie, que c'est assez pour lui, alors qu'en Russie, comme je le rapportais dans ma dernière chronique, on entretient à grands frais d'excellents théâtres d'opéra? On feint de voir dans la taxe un épouvantail : « Le piano est bourgeois, la T. S. F. est populaire; la T. S. F., c'est le nombre », écrit encore André Billy. Mais la bicyclette, qui sert au travailleur pour aller à l'usine, est-elle moins populaire que la T. S. F.? Le cycliste paie-t-il ou non une taxe? Je voudrais savoir quel est, à l'heure présente, le plaisir que je puis prendre, l'aliment même dont je puis me nourrir, sans acquitter directement ou indirectement un impôt.

L'argument qui fait dire : « Le grand public a perdu le goût du théâtre musical — opérette mise à part. Qu'on joue donc de l'opérette », n'est pas moins vain. Sans le pousser plus loin que ses conséquences immédiates, il mènerait à vendre à l'encan les toiles du Louvre, pour installer à leur place les effigies des demoiselles de cinéma, plus populaires, certes, que Jeanne d'Aragon, qu'Elisabeth d'Autriche ou que Bethsabée. De même lorsqu'on nous dit que l'Etat n'a point à faire les frais des théâtres de musique, puisque tout le monde n'est pas musicien. Mais tout le monde n'est pas non plus sportif, et cependant tout le monde paie sa part des subventions si généreusement, si follement distribuées aux amateurs de sports de compétition, et tout le monde contribue ainsi à l'abrutissement systématique de la nation.

Non, vois-tu, mon cher André Billy, tu as confondu démocratie et démagogie. Tu écris :

> Le régime démocratique comporte assez d'avantages pour que, même au prix d'une crise chronique des théâtres subventionnés, on ne lui en préfère pas un autre.

Nous ne savions pas qu'en défendant la musique et les arts, nous faisions courir un péril à la démocratie... Je chéris la liberté comme le premier des biens, mais des arguments comme les tiens me jetteraient « dans les bras de la réaction » — ou dans ceux de l'anarchie.

§

Deux surprises nous furent données le même jour, à l'Orchestre Symphonique de Paris, que dirigeait, ce beau dimanche, M. Alfred Cortot : le programme annonçait deux premières auditions. C'est bien de la hardiesse, tant de jeune musique. Oui, certes, et même quand les auteurs en sont François Couperin et Hector Berlioz. M. Alfred Cortot, grand explorateur de vieux papiers, est coutumier de ces intéressantes trouvailles. Cette fois, c'est un **Concert dans le goût théâtral,** daté de 1724, et publié par **François Couperin** dans le recueil *Les Goûts réunis,* pour faire suite aux quatre *Concerts Royaux* de 1722, qu'il a remis au jour. M. Cortot a fait plus : il l'a enrichi d'une instrumentation variée et fidèle. Car le clavecin doit « concerter », selon le désir de l'auteur, avec les instruments de l'orchestre, violons, flûtes, hautbois, bassons.

Ce *Concert dans le goût théâtral* est, selon le mot d'André Tessier, un pastiche de Lulli; non une imitation, ni une parodie, mais une évocation malicieuse et admirative de l'opéra lulliste. Les situations dramatiques habituellement traitées par le Florentin sont présentées en raccourci dans ce Concert, composé d'une ouverture, d'une « grande ritournelle », d'un « air tendre », d'un « air léger », d'un « loure », d'une « sarabande », d'un « air de Bacchantes » et de deux autres « airs légers » — au total une dizaine de morceaux construits avec une autorité, une maîtrise admirables, et qui, au bout de deux cents ans passés, nous étonnent encore par la hardiesse des modulations et la fraîcheur des thèmes.

L'autre inédit dont nous régala M. Alfred Cortot est une cantate de Berlioz, **la Mort d'Orphée,** proposée en 1827 pour le concours de Rome. Le pianiste chargé d'interpréter devant les membres de l'Institut la réduction se fourvoya dans l'exécution de la bacchanale et fit si bien que le jury rejeta l'ouvrage de Berlioz comme injouable. Berlioz, furieux, écrivit rageusement sur la première page du manuscrit : « Déclaré *inéxécutable* par la section de musique de l'Institut; *exécuté* à l'Ecole royale de musique le 22 juillet 1828. » Mais, écrivant cela *ab irato,* il anticipait dangereusement les faits : le ténor

chargé du rôle d'Orphée tomba malade et l'exécution fut remise aux calendes. Enfin, Berlioz égara le manuscrit, et si bien qu'il crut même l'avoir détruit. Un siècle plus tard, l'historien de Berlioz, M. Adolphe Boschot, retrouvait la partition et, grâce à la générosité de M. Latil, la faisait entrer à la Bibliothèque Nationale. Il fit exécuter à Strasbourg cette cantate *injouable*, dont il conta l'histoire dans une conférence. Nous avons entendu *la Mort d'Orphée* à Paris avec une vive curiosité, et, bien que l'exécution, du moins pour les voix, n'ait pas été aussi impétueuse, aussi romantique et berliozienne que nous l'eussions souhaitée — les Ménades semblaient si sages! — nous l'avons écoutée avec un vif plaisir.

Bien sûr, il est facile, aujourd'hui, de s'écrier : « Quel génie! » devant une œuvre où il y a plus de promesses que de réelle beauté et où les défauts ne manquent point. Nous savons ce que Berlioz a fait depuis cet essai d'un jeune homme de dix-sept ans, et cela, les membres de la section de musique de l'Institut l'ignoraient; mais ne pouvaient-ils deviner qu'un jour l'élève de Lesueur deviendrait un maître? Toute la fin de la cantate, depuis l'appel d'Orphée, son cri suprême : « Eurydice! », est marquée du génie. Les défauts mêmes de ces pages n'ôtent rien à leur mérite. Elles dépassent les conditions ordinaires par la qualité de l'inspiration, par la simplicité grandiose de certains détails, l'ingéniosité si personnelle de la couleur. Et cela, sans doute, devait être éclatant en 1827 plus encore qu'en 1932. Il y a là, en germe, *la Fantastique* et *la Damnation*, et c'est bien curieux...

Au même concert, nous eûmes le régal de deux pièces d'Albeniz — orchestrées par son compatriote Arbôs. Ah! l'heureuse collaboration! Déjà, nous savions, par quelques pièces tirées d'*Ibéria*, à quel point elle était harmonieuse, et l'instrumentation du *Corpus Christi* nous avait révélé cette sorte de gemellité des deux musiciens espagnols. *El Albaïcin* et *Navarra* sont d'un coloris si merveilleux, d'une richesse instrumentale si éblouissante, qu'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, d'Albeniz qui conçut l'œuvre pour le piano, ou d'Arbôs qui la transcrivit pour l'orchestre. Devant de telles réussites, on se demande si Florent Schmitt n'a pas rai-

son qui, volontiers, regarde la musique de piano comme une sorte d'état embryonnaire... Mais Chopin? direz-vous... Il y a toujours des exceptions; *la Nuit ensorcelée* est une réponse.

Peut-être *Oiseaux Tristes* et *Scarbo* de M. Maurice Ravel, que joua M. Wladimir Horowitz, — toujours à l'Orchestre Symphonique de Paris — sont-ils aussi parmi ces exceptions. Encore que, s'il plaisait au magicien de *Daphnis* d'orchestrer ces pièces, il en ferait, soyez-en sûrs, d'autres chefs-d'œuvre. M. Horowitz eut raison de nous les faire entendre. Il les joua en perfection. Mais on ne comprend point qu'un artiste de son mérite ait choisi aussi le *Concerto en ré mineur* de Rachmaninoff, ennuyeux, peu original, et parfois même d'un goût bien médiocre. La virtuosité ne devrait jamais s'exercer aux dépens de la musique...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Docteur de Ribier et abbé Peschaud : *Vieilles églises et vieux châteaux* (*Histoires et légendes*) *de la Haute-Auvergne;* éditions U. S. H. A., Aurillac. — Charles Vigouroux : *Le Moulin de Beurre et le Cabaret de la Mère Saguet;* Société archéologique du XIVe arr., Paris.

La région du Plateau Central a fourni à MM. de Ribier et Peschaud l'occasion d'une publication importante sur les **Vieilles églises et vieux châteaux de la Haute-Auvergne.** Mais, avant d'entrer plus avant en matière, nous citerons volontiers la dernière phrase de la préface que donne M. Roger Grand:

> Une fois de plus, et par l'exemple de la Haute-Auvergne, se trouve confirmée la règle générale que devraient toujours avoir présente à l'esprit les archéologues ou les touristes soucieux de comprendre; c'est que les monuments anciens d'une région sont le produit des influences combinées du sol, du passé et de la race et que, dès lors, pour les bien apprécier, il faut les voir à la fois dans leur triple milieu : naturel, historique et ethnique.

Le volume débute en parlant des régions de l'Artense, du Champagnagués et de la Daille. Mais nous ne pourrons ici donner des indications que sur les endroits qui nous paraîtront les plus remarquables: Val, avec son château (XVe siècle), donjon groupant six tours d'une ancienne forteresse et qui

subsiste au milieu d'un parc superbe. A côté ,c'est l'église de Lanoble (XIIe siècle), dont l'intérieur surtout est remarquable, Madic, qui n'est plus qu'une ruine, après avoir été jusqu'à notre époque un opulent manoir au mobilier somptueux, et pouvant abriter douze cents hommes de garnison; Champagnac, où se voit une belle église du XIIe siècle; Charlus, dont le château en nid d'aigle domine un immense horizon, et où l'un des seigneurs exigeait de ses fermiers apportant leurs redevances, trois sauts et trois pets dans la cour, en signe de contentement. Ydes, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, a conservé de cette époque une superbe église aux curieuses sculptures. Couzans et son donjon; le beau château d'Auzers et, toute proche, la chapelle romane de Notre-Dame du Mas. La commune de Moussages possédait autrefois six châteaux; le dernier, celui de Valens, fut en 1885 détruit par l'imbécillité d'un fermier.

Près de Jaleyrac, dans un repli du plateau, se trouve le château de Sourniac (1636). Un peu plus loin, le manoir de Montfort fait une heureuse impression avec ses tours carrées. Dans le bourg de Saint-Vincent est le château de La Borie (XVe siècle). Saint-Paul-de-Salers se cache dans un profond vallon; le chœur et l'abside de l'église datent du XIIe siècle, le porche est gothique. Salers, une des plus belles villes d'Auvergne, possède nombre de maisons méritant d'être décrites; sa place cause une grande impression, par l'ensemble unique de ses constructions originales. Son église est également à mentionner. Vers Mauriac, on rencontre la grosse tour de Mazerolles, d'aspect gothique et haute de cinq étages; l'intérieur est de grandes proportions, orné de superbes tapisseries gothiques, et ses archives, d'une grande richesse, nous dit-on, imparfaitement explorées, pourraient servir à compléter l'histoire régionale. Mauriac nous offre le chef-d'œuvre de l'art roman en Auvergne: Notre-Dame des Miracles, bien supérieure, paraît-il, aux églises d'Aurillac et de Saint-Flour. En arrivant à Saint-Chamant, on remarque surtout le bel aspect du château, un des plus remarquables du Cantal. Celui d'Anjony est le plus beau spécimen d'architecture militaire de la région (XVe siècle). A Aurillac, ville extrêmement intéressante, nous ne pouvons que citer: la tour Saint-Etienne, édifice mi-

litaire du XIIIe siècle, la Maison consulaire, les églises: du Monastère, Notre-Dame des Neiges et la chapelle votive d'Aurinques, etc. La Roquebron-sur-Cère, dont les maisons semblent monter à l'assaut, montre en haut de son rocher les restes imposants d'un château aux deux tours découronnées. L'église est un bel édifice gothique du XIVe siècle. La mairie, installée dans les restes d'une ancienne communauté, est digne d'intérêt. Maurs, jolie petite ville, jadis fortifiée, une des quatre prévôtés du Haut-Pays, fut prise et pillée quatre fois par les religionnaires; elle garde une église de la fin du XIVe siècle, où l'on peut voir un splendide buste reliquaire de saint Césaire, tout incrusté de pierreries. Dans un site pittoresque, Conques offre au visiteur son aspect médiéval, son église et un beau trésor dont fait partie la statue de sainte Foye qui fut exposée à Paris. Sur un pic élevé, au milieu des bois et ravins, c'est encore Messillac, très beau château féodal. Nous en passons pour arriver à Saint-Flour, la plus pittoresque cité du Cantal, qui n'a conservé de ses fortifications que deux tours sur douze qu'elle avait autrefois. Sa cathédrale est un beau monument des XIVe et XVe siècles. On y visitera encore avec intérêt l'hôtel Brisson, l'église collégiale, le Grand Séminaire, etc. Pour terminer cette étude, une simple énumération, même des édifices, nous entraînerait trop. Le volume, qui passe en revue toutes les constructions anciennes de la région, a consigné sur la plupart de très curieuses légendes qui ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage, qui comporte une illustration de bon aloi fort importante, d'après des photographies et d'anciens dessins. Une carte régionale, datant de 1642, a été reproduite à la fin du volume.

§

Une brochure de M. Ch. Vigoureux, intitulée **Le Moulin de Beurre et le Cabaret de la Mère Saguet,** nous parle des moulins à vent de la rive gauche, nombreux autrefois et qui, moins favorisés que ceux de Montmartre, ont tous disparu. Il est surtout question de la ferme du Moulin de Beurre qui, vers la fin du XVIIIe siècle, était un lieu de parties fines pour la société du temps. Après diverses vicissitudes, en 1848, c'était encore un restaurant-guinguette, mais d'allure plus familiale.

Il fut démoli en 1881 et l'on ne peut aujourd'hui retrouver que son emplacement. Près de là se trouvait le cabaret de la mère Saguet qui, vers 1818, fut un lieu de rendez-vous pour une élite d'artistes et d'écrivains dont on peut citer Victor Hugo, Delacroix, David d'Angers, les frères Deveria, Robelin, Chenavard, Gavarni, Tony Johannot, Bonnington, Alexandre Dumas, Romieu, Victor Pavie, Alfred de Musset, Sainte-Beuve et d'autres. La cuisine, quoique simple, y était appréciée, ainsi que le vin qui était de qualité. Vers 1855, la gaieté des réunions était grande, on y chantait beaucoup, et Adolphe Thiers, qui était un des habitués, n'était pas le dernier à pousser son refrain. Il est même cité certaine sortie où les convives, bras dessus bras dessous, quittèrent le cabaret en chantant à tue-tête: « Les gueux sont des gens heureux. » Lors de l'agrandissement de Paris, en 1859, l'établissement disparut définitivement.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Souvenirs princiers. — Il a paru ces temps derniers, coup sur coup, deux écrits, dus à la plume de deux grands-ducs de Russie: les *Mémoires* d'Alexandre Mikhaïlovitch, publiés à New-York sous le titre « Once a Grand Duke », et le *Journal* de son frère, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, révélé au public par le « Krassny Arkhiv » de Moscou-Leningrad (volumes XLVII-XLVIII).

Les *Mémoires* d'Alexandre Mikhaïlovitch embrassent une période allant de la naissance de ce prince jusqu'à son départ de Russie, c'est-à-dire de 1866 jusqu'à 1918. Ils représentent donc un appoint considérable à l'histoire de la période la plus trouble du régime impérial en Russie et leur intérêt augmente encore du fait que leur auteur, proche parent du malheureux Nicolas II, est le mari de la sœur aînée de l'empereur, la grande-duchesse Xénia.

Tout jeune encore, Alexandre Mikhaïlovitch assista à la fin tragique de son oncle Alexandre II, le « tsar libérateur ». On avait ramené au Palais d'Hiver le corps de l'empereur martyr, déchiqueté par la bombe du terroriste. Le grand escalier

de marbre et le plancher des salles où le cortège funèbre avait passé étaient couverts de flaques de sang. Dans la chambre du mourant se pressaient les membres de la famille impériale, des médecins et des serviteurs. Les femmes pleuraient, les hommes avaient peine à contenir leur émotion et, seul parmi eux, l'héritier du trône, le futur empereur Alexandre III, paraissait conserver tout son sang-froid. Quand le tsar eut rendu son dernier soupir, après quarante-cinq minutes d'atroce agonie, le nouveau souverain fit signe à sa femme et, sans mot dire à personne, sortit de la pièce.

Son expression, raconte le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch, avait complètement changé pendant le court laps de temps qu'il était resté au chevet de son père mourant, et c'est avec peine que je le reconnaissais. Maintenant, dans son regard, devenu froid et pénétrant, se lisait une décision inébranlable.

Alexandre II, selon l'opinion de l'auteur des *Mémoires*, avait entraîné dans sa tombe les « traditions romantiques de jadis et le point de vue sentimental sur l'autorité suprême ».

Nous comprenions tous fort bien, écrit Alexandre Mikhaïlovitch, qu'avec Alexandre II disparaissait quelque chose de plus qu'un parent aimé et un monarque éclairé. La Russie idyllique, le pays du « petit père le tsar » et de ses humbles sujets avait cessé d'exister le 1er mars 1881. Nous savions que dorénavant l'empereur ne pourrait plus jamais avoir une confiance illimitée dans ses sujets et se vouer exclusivement à l'amélioration de leur bien-être (*sic!*).

Cette prévision qu'après la mort tragique d'Alexandre II les relations des souverains russes avec leurs sujets ne seraient jamais plus ce qu'elles avaient été jadis, se réalisa pleinement dès l'avènement de Nicolas II. Alexandre Mikhaïlovitch le montre très bien dans les pages qu'il consacre aux premières années du règne de son cousin Niki, à la guerre russo-japonaise et aux événements tragiques qui précédèrent l'abdication du dernier Romanof. L'empereur Nicolas II n'était pas suffisamment préparé pour régner et il ne le désirait pas. Quand Alexandre III mourut, Nicolas, fort inquiet et perplexe, dit, en s'adressant à l'auteur des *Mémoires:*

Sandro, que dois-je faire maintenant? Qu'adviendra-t-il main-

tenant de nous tous, de Xénia, d'Alix, de maman, de toute la Russie? Je ne suis pas préparé à occuper le trône. Je n'ai jamais voulu être tsar. Je ne comprends rien à l'art de gouverner un Etat. Je ne sais même pas comment on parle aux ministres.

Les événements, remarque Alexandre Mikhaïlovitch, confirmèrent le bien-fondé de ces paroles. Indécis et impersonnel, le jeune tsar fut bien vite influencé par son entourage. Dans les premières années de son règne, Nicolas fut gouverné par ses oncles, principalement par les grands-ducs Alexis et Nicolas Nicolaïevitch. L'empereur craignait de rester avec eux en tête à tête, car ils le dominaient, mais en présence de tiers faisaient semblant de lui obéir aveuglément.

A l'influence des grands-ducs succéda l'influence de l'impératrice. N'oublions pas cependant d'ajouter que le fameux Raspoutine fut introduit à la Cour non point sur les instances de la tzaritza, mais grâce aux menées de Nicolas Nicolaïevitch et de son épouse, une princesse monténégrine. Et ce n'est qu'après leur brouille avec le *staretz* que Nicolas Nicolaïevitch, devenu généralissime pendant la grande guerre, menaça de le pendre s'il se permettait de venir au Grand Quartier. Du reste, les relations de ce grand-duc avec le couple impérial ne furent jamais très franches. Alexandre Mikhaïlovitch lui reproche deux « actes fatals »: la publication du manifeste du 17 octobre 1905 et l'abdication de Nicolas II. L'auteur des *Mémoires* est d'avis que si l'empereur n'avait pas capitulé devant la révolution et était resté à la tête de l'armée en 1917 « Staline n'aurait pas reçu Bernhard Shaw au Kremlin en 1931 ».

Mais Alexandre Mikhaïlovitch oublie que le maintien de Nicolas II à la tête de l'armée n'entrait nullement dans les plans de l'ancien généralissime. Nous savons maintenant, pertinemment, que Nicolas Nicolaïevitch ne fut pas insensible aux propositions qui lui furent faites de se mettre à la place du tsar Nicolas.

Durant la grande guerre, Alexandre Mikhaïlovitch joua un rôle des plus effacé. Il essaya à maintes reprises « d'ouvrir les yeux » de l'empereur sur ce qui se passait à la Cour et dans la capitale, mais ce dernier ne prenait en aucune considération ses avertissements et ses conseils. Enfin, au début de

1917, invité par le couple impérial à passer une journée à Tsarskoïé-Sélo, Alexandre Mikhaïlovitch résolut d'exposer franchement à l'empereur et à l'impératrice toutes ses craintes quant à la solidité du trône et toutes ses appréhensions sur ce que pouvait être l'avenir. Mal lui en prit, car l'impératrice combattit tous ses arguments et, pour finir, lui déclara qu'il se trompait sur tous les points: l'empereur n'avait aucune crainte à avoir, car le peuple et l'armée lui étaient dévoués comme par le passé. Il ne devait faire aucune concession dans l'ordre politique, car il était un autocrate qui ne pouvait pas partager le pouvoir, qui lui était octroyé par Dieu, avec un parlement à la mode européenne. « Je renonce à prolonger cette conversation », dit-elle au grand-duc en se levant. « Tu exagères le danger. Quand tu te seras calmé tu admettras que j'ai raison. » Alexandre Mikhaïlovitch ne revit plus jamais l'impératrice. Par contre, il eut l'occasion de revoir l'empereur, mais dans des circonstances telles qu'il en garda le plus pénible souvenir. Cette rencontre eut lieu durant les jours qui suivirent immédiatement l'abdication de Nicolas II. Alexandre Mikhaïlovitch vint au Grand Quartier Général dans le train de l'impératrice douairière, Marie Feodorovna. La mère de l'empereur était bouleversée au plus haut point par le tragique des événements. Il semble bien qu'elle fût préparée à l'idée d'une abdication, mais il lui était difficile de concevoir la raison pour laquelle l'autorité échappait des mains de son petit-fils, Alexis. Les discours grossiers des orateurs des réunions publiques et leurs insinuations perfides à l'adresse du souverain déchu produisaient sur elle la plus fâcheuse impression. Elle répétait: « Niki, certes, a pu commettre des bévues, mais il n'a jamais été et n'a pu être un ennemi de son peuple. C'est un infâme mensonge. »

A l'arrivée du train à Mohilef, la vieille impératrice se rendit immédiatement chez son fils et resta en tête à tête avec lui pendant plus de deux heures. Elle garda toujours le silence le plus complet sur ce qui fut dit durant cette entrevue suprême, mais quand Alexandre Mikhaïlovitch pénétra à son tour dans le wagon-salon de l'empereur, il vit Marie Feodorovna assise dans un fauteuil, le visage baigné de larmes, et, debout devant elle, Nicolas II, son éternelle cigarette à la

main. Au premier abord, Alexandre Mikhaïlovitch ne sût que dire. Mais l'empereur rompit lui-même le silence, qui devenait angoissant, en faisant remarquer qu'il ne lui restait rien d'autre qu'à abdiquer, mais que son frère Michel n'aurait pas dû renoncer au trône. « Il n'aurait pas dû agir de la sorte, dit Nicolas II. Je ne sais qui a pu lui donner un pareil conseil. Mais je m'étonne qu'il l'ait suivi. » Quant à sa propre abdication, l'empereur la justifiait par son désir d'épargner à la Russie une guerre civile, sa préoccupation de ne point mêler l'armée à la politique, mais de lui conserver sa tâche de mener la guerre à un heureux dénouement en étroite liaison avec les alliés, et enfin sa conviction que le gouvernement provisoire saurait mieux que lui gouverner la Russie.

L'empereur parlait d'une voix calme et son visage ne se rembrunit qu'au moment où il fit allusion au télégramme du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch qui lui conseillait, de même que tous les autres chefs d'armée, de déposer la couronne.

Trois jours plus tard ce fut la séparation définitive. Elle eut lieu à la gare de Mohilef. L'empereur faisait tout son possible pour réconforter son entourage. A sa mère qui pleurait à chaudes larmes il dit: « On se reverra bientôt. Il est possible qu'on soit forcé d'aller en Angleterre, quoique, personnellement, je préférerais rester en Russie. » Puis il monta dans son wagon-salon, se montra encore à la portière, sourit, fit un geste vague d'adieu, et le train l'emmena vers l'emprisonnement à Tsarskoïé-Selo, l'exil, la mort.

§

Le *Journal* du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, historien distingué, auteur de plusieurs ouvrages sur l'époque d'Alexandre Ier et membre associé de l'Institut de France, se rapporte principalement au premiers mois de la grande guerre sur le front russe. Rattaché, sur sa demande, dès le début des hostilités, à l'état-major du général Ivanof, commandant en chef le secteur sud-ouest, en qualité d'officier de liaison entre le front et l'arrière, chargé, en plus de cela, de transmettre aux troupes combattantes les remerciements de l'empereur pour

leur « belle conduite », Nicolas Mikhaïlovitch ne prit aucune part directe aux opérations militaires proprement dites, mais eut toute facilité d'assister à la marche des événements et fut constamment en contact non seulement avec les différents états-majors, mais encore avec le Grand Quartier Général (*Stavka*) et son chef, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Tout cela fait que son *Journal* présente un intérêt tout particulier et nous révèle sur les événements de cette époque, déjà historique, et les hommes qui y prirent part des particularités qui n'avaient été jusqu'aujourd'hui que vaguement soupçonnées, et seulement en partie.

Le franc-parler et la sincérité de Nicolas Mikhaïlovitch doivent lui valoir toutes nos sympathies, et son patriotisme éclairé nous oblige de ne pas trop lui en vouloir pour le ton acerbe de ses jugements sur les hommes qu'il fréquenta et les événements auxquels il fut mêlé. Cependant, certains pronostics de Nicolas Mikhaïlovitch nous semblent avoir été formulés *post factum,* car jamais ce prince ne nous fit l'impression d'être un devin extra-lucide. C'est ainsi que, prenant en considération le fait de la non-préparation de la Russie à la guerre (le manque de munitions se fit sentir dès l'automne 1914), l'antagonisme latent qui existait entre le gouvernement et l'opinion publique, et les sentiments proallemands de l'impératrice, Nicolas Mikhaïlovitch note dans son *Journal* (19 août 1914):

A mon avis, la guerre amènera des changements considérables dans tous les pays : j'envisage la fin de plusieurs monarchies et le triomphe universel du socialisme qui doit prendre le dessus, car il fut toujours opposé à la guerre. Chez nous, en Russie, les choses ne se passeront pas sans heurts terribles et désordres considérables.

Nicolas Mikhaïlovitch avait choisi l'état-major d'Ivanof parce que ce général lui paraissait être « le meilleur des pires ».

Le général Ivanof, note-t-il dans son *Journal* à la date du 31 août, est un petit moujik russe, homme simple, méfiant de nature, mais accueillant. Il est très pieux, très aimé de ses soldats et de ses officiers, mais est dénué de tout génie militaire. En somme, c'est un vieillard à l'âme éminemment russe. Un point,

c'est tout. Son chef d'Etat-Major, Alexéief (1), ancien professeur à l'Académie militaire et ci-devant commandant du XIII[e] corps, est un travailleur acharné, mais il semble qu'il manque de largeur de vue. Ai rencontré aussi le commandant de la troisième armée, le général Roussky : profil de renard, affublé d'une paire de lunettes, air maladif et nerveux.

Dès le premier contact avec les « réalités » du front, Nicolas Mikhaïlovitch put se rendre compte de la manière défectueuse, à tous les points de vue, avec laquelle étaient conduites les opérations militaires: aucun plan stratégique d'ensemble, aucune liaison sérieuse entre les commandants des différents groupes d'armée, par contre intrigues et crocs-en-jambes entre généraux, improvisations hâtives et, comme résultats, pertes énormes en matériel humain.

Mais à l'arrière immédiat du front ce n'était pas mieux. Déjà en passant par Kief, Nicolas Mikhaïlovitch avait pu remarquer que la Croix-Rouge et le service médical militaire étaient à couteaux tirés; les hôpitaux manquaient de personnel compétent et de matériel de pansement. Dans les lazarets de campagne, les blessés attendaient parfois plusieurs jours avant d'être secourus. A Brody, par exemple, note le grand-duc, les blessés restèrent trois jours sans recevoir de nourriture chaude, car on manquait d'eau potable, non seulement pour faire cuire les aliments, mais même pour donner à boire. Un hôpital de campagne de cent lits, dirigé par deux médecins secondés par deux infirmières, eut affaire, à un moment donné, à six mille blessés.

Le même désordre et le même laisser-aller régnaient dans l'intendance et dans les services de ravitaillement des troupes et de l'artillerie en munitions. Déjà, après deux mois de guerre, l'artillerie ne pouvait disposer que de vingt-cinq coups par pièce quand il lui aurait fallu mille projectiles pour soutenir une avance de grand style.

Aussi, remarque le grand-duc, bien que le moral des troupes soit excellent et qu'elles ne demandent qu'à marcher de l'avant, nous ne bougeons pas (8 octobre 1914).

(1) Le général Alexéief devint par la suite chef du grand Etat-Major à la Stavka et fut nommé généralissime après l'abdication de l'empereur Nicolas.

Mais voici que, le 12 septembre, arrivait à Rovno, où était cantonné l'état-major du général Ivanof, le chef suprême des armées, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch.

Dès sa venue, raconte Nicolas Mikhaïlovitch, il me fit appeler dans son wagon et fut extrêmement aimable avec moi, sans m'expliquer pourtant le but de sa visite. Mais, comme il amenait avec lui l'évêque Euloge (2), porteur de l'icone miraculeuse de la Sainte Vierge de Potchaiéf, je compris bien vite le but de son déplacement, sans avoir besoin de le questionner. Effectivement, il y eut bientôt un *Te Deum* à la gare avec baisement de l'icone. Cet évêque Euloge, que j'avais déjà rencontré durant l'existence des trois premières Doumas d'Empire, est un grand roublard; c'est un ecclésiastique de la nouvelle école qui assure que tous les moyens justifient le but. Il jouit déjà du plaisir qu'il aura bientôt à faire rentrer les Galiciens dans le giron de l'Eglise orthodoxe. Nicolas Nicolaïevitch et le général Ivanof s'occupent de lui bien plus que de la Sainte Vierge. J'ai remarqué dans la suite du grand-duc son imbécile de frère Pierre, le général français La Guiche, l'Anglais Williams, le chef d'Etat-Major, général Ianouchkévitch, le quartier-maître Danilof et une foule d'aides de camp.

Ni Ianouchkévitch ni Danilof ne firent une bonne impression sur moi; le premier est trop aimable, trop insinuant, il fourre son nez partout; le second est renfrogné, parle peu, se donne un air intelligent, mais ses yeux fouineurs et méchants et toute sa figure dénotent en lui la suffisance de l'officier d'état-major qui ne se trompe jamais. Quant au général en chef, il est comme toujours incolore, mais la voix, le port de la tête, la démarche, tout cela incite au respect à défaut de qualités intellectuelles. Je n'ai aucune confiance en lui. Si je me prompe, je ferai amende honorable.

Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch eut bientôt l'occasion de revoir le généralissime et de le juger d'une façon encore plus nette et désabusée. A la date du 8 octobre il note dans son *Journal:*

J'ai causé longuement avec le général Alexéief; il revient à peine de Baranovitchi (où se trouvait alors le G. Q. G.) et est stupéfait du désordre, du désarroi et du découragement qui y règnent. Nicolas Nicolaïevitch, aussi bien que son chef d'Etat-Major, Ianouchkévitch, ont perdu complètement la tête après nos

(2) Le métropolite Euloge est actuellement chef des églises russes orthodoxes en Europe occidentale.

revers sur le front nord-ouest et ne savent qu'entreprendre. Bien que l'étoile de Roussky n'ait pas encore pâli, il est peu probable qu'il puisse redresser assez vite la situation et remettre tout en place. Alexéief est convaincu que Nicolas Nicolaïevitch ne pourra jamais mener à bien la tâche compliquée du commandement suprême, s'il ne remplace pas ses collaborateurs actuels. Au cours de notre conversation, on vient nous avertir que le généralissime serait chez nous le soir même, qu'il amenait avec lui le général Roussky et qu'il y aurait un grand conseil de généraux, commandants d'armées. Quoique le cérémonial de pareils déplacements du chef des armées me fût familier, j'escomptai que cette fois-ci les choses prendraient une tournure plus solennelle que d'habitude. Et je ne me trompais pas, car dès que le train grand-ducal s'arrêta en gare on vit apparaître le général Ianouchkévitch qui fit signe à Ivanof et à Alexéief de monter dans le wagon du généralissime.

Pendant que les généraux délibéraient, hors la présence du général en chef, ce dernier me fit appeler dans son wagon et je dus pendant fort longtemps écouter des tirades pédantesques d'un homme bien peu équilibré. Nicolas Nicolaïevitch parla sans fin en remuant continuellement bras et jambes, donnant des coups de poing sur la table, tout en mâchant son cigare. Son visage avait pris une expression méchante et il le défigurait encore par d'horribles grimaces. Bref, la vue de cet homme était un spectacle bien peu agréable. Il était hors de lui en parlant du général Gilinsky (3), qu'il voulait traduire en conseil de guerre. Comme l'aide de camp de service tardait à venir, il s'emporta de plus belle, et, quand ce dernier parut enfin, il fut reçu par une bordée d'injures qu'on n'ose même pas adresser à un domestique. Cet aide de camp était le chevalier-garde prince Golitzine. Ne sachant où me cacher de honte, je me blottis dans le coin opposé du wagon.

Enfin la tempête prit fin. Le visage de Nicolas Nicolaïevitch s'illumina d'un large sourire. Voulant, évidemment, effacer la fâcheuse impression qu'avait produite sur moi cette scène, il se mit à me questionner sur mes voyages et mes impressions. Je remarquai que beaucoup de ce que je lui racontais lui était totalement inconnu. Il m'écoutait attentivement et avec bienveillance. Tout à coup le même prince Golitzine apporte un télégramme. C'était la nouvelle de la prise de la ville de Jaroslav, en Galicie, par la

(3) Le général Gilinsky commandait en chef le front nord-ouest lors de l'avance russe en Prusse orientale qui s'acheva par le désastre de Tannenberg.

5e armée (4) et le IIIe corps caucasien du général Irman. Ce fut le délire. On fit venir Ianouchkévitch et tout le monde se lança dans des embrassades sans fin. Je crois que s'il y avait eu en ce moment un animal quelconque dans le wagon, on l'aurait embrassé aussi. Je voulais profiter de l'enthousiasme général pour m'éclipser, mais un « reste assis » impératif me cloua sur ma chaise. Après cela Nicolas Nicolaïevitch se mit fiévreusement à écrire des télégrammes à l'empereur, à Tsarskoïé-Selo, et à sa femme à Kief. « Petioucha, cria-t-il à son aide de camp, porte ces dépêches à Ianouchkévitch et s'il approuve le texte envoie-les immédiatement. » Je tentai une fois de plus de m'esquiver, mais un nouveau « reste assis » m'empêcha de réaliser mon désir. Enfin, après un nouveau cigare, un verre de chartreuse jaune et une vigoureuse poignée de main, on me laissa partir.

Rentré à Pétrograd, sa mission sur le front achevée, Nicolas Mikhaïlovitch se plaça bientôt à la tête de l'opposition grand-ducale contre le couple impérial et, principalement, contre l'impératrice et son entourage immédiat qu'il accusait de saboter la guerre et de priver la Russie du résultat des efforts et de l'abnégation de ses soldats. Partisan résolu de la continuation de la guerre jusqu'à la victoire complète, Nicolas Mikhaïlovitch envisagea même la nécessité de faire détrôner l'empereur et d'expulser l'impératrice. C'est lui aussi qui prit l'initiative de faire parvenir à Nicolas II une lettre collective des grands-ducs qui le priaient de ne point sévir contre Dmitri Pavlovitch, incriminé dans l'assassinat de Raspoutine, qu'ils s'imaginaient être un acte qui pouvait arrêter la révolution en marche. Mais pour toute réponse l'empereur ordonna à Nicolas Mikhaïlovitch de quitter la capitale et d'aller vivre dans sa propriété de Grouchevka. La fureur de Nicolas Mikhaïlovitch contre cette décision se traduisit dans l'exclamation suivante: « Alexandra Feodorovna triomphe. Mais pourra-t-elle conserver pour longtemps encore l'autorité, la garce? Nicolas est une nullité. »

Le séjour à la campagne ne fit qu'augmenter les ressentiments de Nicolas Mikhaïlovitch. Il en vint même à regretter que « Dimitri Pavlovitch et Youssoupof n'eussent pas achevé leur œuvre destructive ».

(4) Général Plehwé.

Après la chute du régime impérial, Nicolas Mikhaïlovitch fit plusieurs tentatives pour se mêler à la marche des événements politiques. Il entretint une correspondance suivie avec le prince Lwow, Kérensky, Téréchtchenko et autres politiciens. Il fut enfin l'intermédiaire entre le gouvernement provisoire et les autres grands-ducs pour établir leur renonciation à leurs « droits au trône de Russie ».

Cependant, tout le radicalisme de Nicolas Mikhaïlovitch et toutes ses avances à la révolution ne lui garantirent pas la vie sauve. Il fut emprisonné par les bolchéviks et fusillé avec d'autres grands-ducs dans un ravin de la forteresse Pierre-et-Paul.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES ITALIENNES

Benedetto Croce : *Storia d'Europa nel Secolo decimonono*, Laterza, Bari. — Meuccio Ruini : *La Signora di Staël*, Laterza, Bari. — Paolo Treves : *Il Realismo politico di Francesco Guicciardini*, Nuova Italia, Florence. — Luigi Sturzo : *Il Ciclo della Creazione*, Bloud et Gay, Paris. — F. T. Marinetti e Fillia : *La Cucina futurista*, Sonzogno, Milan.

La **Storia d'Europa,** de Benedetto Croce, a donné lieu déjà à de nombreuses polémiques, au cours desquelles l'auteur a pu, dans la *Critica*, la revue qu'il dirige, préciser et accuser davantage sa pensée. J'avoue qu'il n'est pas facile de faire une analyse complète de ce livre. C'est de l'histoire sans faits, et présentée sous le patronage d'Hegel, lequel définissait *l'esprit par la liberté et la liberté par l'esprit*. Cette proposition peut être valable en philosophie pure; mais en politique, elle mène à de redoutables confusions. Elle conduit par exemple Croce à une histoire dénuée de toute particularité, une histoire *qui proprement intéresse l'homme au-dessus de sa profession particulière, l'homme comme homme dans sa vie la plus haute et la plus complète*. C'est-à-dire que nous sautons en pleine métaphysique, et dans cette métaphysique areligieuse dont la politique actuelle, avec une moindre élévation c'est entendu, est en train de trépasser.

Certes, il faut de la philosophie dans l'histoire et dans la politique; mais une philosophie applicable aux faits, non un hyperidéalisme qui arrive, en fin de compte, aux résultats

contraires à ceux que l'auteur se propose. En politique, ce sont les formes, plus que les idées, qui déterminent. Les faits précèdent les idées, quoi qu'en pensent les esprits superficiels; les idées ne sont qu'un travail de synthèse postérieur. Travail qui peut nous donner la *Storia d'Europa*, et partant fort discutable.

Car Benedetto Croce, grand philosophe, grand érudit et grand critique, a, dans ce livre-ci, vu l'histoire en Italien moyen; type moins courant que le Français moyen, mais qui n'en existe pas moins. Je ne le lui reproche pas. Je veux simplement souligner que s'élever à l'empyrée de l'idéalisme n'est pas le mieux pour comprendre l'histoire : il y faut le réalisme d'un Fustel de Coulanges. Il y a, dans l'histoire du *Risorgimento*, une atmosphère de légende dont personne ne se hasarde à faire une critique complète; et si pareille conception a encore une utilité pratique, elle est assez justifiée par là; il ne faut pas y toucher. N'oublions pas que l'Etat italien — je dis l'Etat et non la nation en me gardant de la confusion commune — l'Etat italien est né il y a soixante-dix ans du libéralisme révolutionnaire. Benedetto Croce laisse tomber la révolution et il garde le libéralisme. Le fascisme, au contraire, s'est défait du libéralisme pour conserver la révolution. J'ai l'air de jouer sur les mots; mais leur opposition exprime bien les antinomies de la politique italienne. Elle a des nécessités très particulières.

Et Benedetto Croce, quoi qu'il en ait, y reste soumis. La désinvolture qu'il affecte pour s'en dégager le fait tomber dans de nouvelles contradictions.

Aussi bien, alors que le libéralisme tant économique que politique est mort dans quelques nations où il ne renaîtra jamais, et qu'il est moribond dans la plupart des autres, le moment n'est pas heureux pour qu'on en fasse l'apologie et qu'on nous le montre, même sous une défroque hégélienne, comme une source de rédemption historique. Nous ne voudrions pas tomber dans l'agnosticisme de Pilate et demander : *quid est libertas?* Nous savons bien que la liberté n'a jamais été que d'esprit, et que notre époque se flatte en vain de connaître une liberté matérielle plus grande que celle des autres temps. Quel tyran, fût-ce Gengis-Khan ou Néron, eût

été assez puissant pour condamner des millions d'hommes à un supplice égal à celui de la dernière guerre?

Cette dépendance matérielle qui si cruellement a éprouvé notre génération, est-elle compensée par l'indépendance spirituelle? Je ne le crois pas. Croce déclare bien en vain que c'était « un objet de réprobation que d'écrire sur commande au lieu d'attendre du seul assentiment du public la faveur et les moyens mêmes de subsister... » Nous savons trop aujourd'hui que la tyrannie du public est plus abjecte que celle du pire des mécènes. Quand à l'opinion, de quoi est-elle faite? Nous demanderons respectueusement à Benedetto Croce, qui est un très honnête homme, s'il croit que, de par le monde, ce que l'on appelait en 1848 la liberté de la presse existe encore? Compterait-on dans tout Paris quatre journaux dont les collaborateurs peuvent écrire tout ce qu'ils pensent? L'on verrait d'ailleurs que ces rares feuilles appartiennent aux partis activistes contre lesquels Croce s'élève avec tant de rigueur. Les autres, esclaves de leur gros tirage et de leur publicité, ont peur de tout. D'autre part, je suis bien convaincu qu'aujourd'hui le libéralisme ne ferait plus un martyr. Il nous apparaît directement responsable de plusieurs des maux que déplore Benedetto Croce. Par exemple, dans sa critique à la Sainte-Alliance (pp. 68-69), celui-ci n'a pas vu que les peuples, à partir du XIX[e] siècle, ne sont plus sur le même plan comme auparavant, alors que les *princes*, et je prends ce terme dans le sens très général que lui donnait Machiavel, étaient entre eux sur le pied d'une certaine égalité. Et s'il se plaint (p. 349) que *la conscience humaine fut douloureusement affectée* par le traité de Versailles, on peut lui répondre que les traités de 1919 ont justement été l'œuvre des derniers et vénérables représentants du libéralisme intégral. Le succès les avait rajeunis de cinquante ans : ils pensaient avoir à régler la fin de la guerre de 1870.

Mais il serait long de reprendre point par point la critique d'un livre dont l'exposé reste malgré tout fort dense. Dans sa *Critica,* Benedetto Croce s'est plaint en termes virulents des attaques dont son *Histoire* fut l'objet de la part des cléricaux. Il doit en toute bonne foi reconnaître que certaines de ses pages sont fort dures pour eux. Un libéral de 48 n'eût

pas dit plus. Cependant, la conclusion de Croce est religieuse, mystique même :

Travaillez selon la ligne qui vous est tracée, avec tout vous-mêmes, à chaque jour, à chaque heure, dans chacune de vos actions; et laisez faire à la divine Providence, qui en sait plus qu'aucun de nos individus et travaille avec nous, en dedans de nous et au-dessus de nous.

Belle maxime à inscrire sur le portail d'une Chartreuse qui serait un peu panthéiste; mais dans le siècle, on est forcé de vivre, d'être plus ou moins activiste, d'agir enfin; et *Agir*, piquante rencontre, est le titre d'un livre d'Edouard Herriot. Sera-t-il taxé, lui aussi, d'activisme?

Benedetto Croce, naturellement, admire fort Mme de Staël. Aujourd'hui, nous sommes en général plus sévères pour la fille de Necker. Du moins, pour ses idées politiques. Mélange très curieux d'idées plutôt heureuses que justes, de lucidité et de passion, de mesure et de parti pris. Bref, quoi qu'en aient dit Bonstetten et Talleyrand, elle fut femme. Meuccio Ruini lui a consacré une bonne monographie : **La Signora di Staël.** C'est un exemple de ces travaux, assez nombreux aujourd'hui en Italie, qui, sans user de documents inédits, mettent en œuvre avec intelligence tout ce qui a été écrit sur un sujet.

Meuccio Ruini n'a pas voulu refaire le livre d'Albert Sorel, désormais classique; il a essayé au contraire de suivre un plan différent et de compléter son prédécesseur par des points de détail. Les jugements que porte Meuccio Ruini sur Mme de Staël sont en général équilibrés, et de bon sens. Il ne pèche parfois que par bienveillance, en attribuant, comme beaucoup d'autres, une valeur de prédiction à des lieux communs que tout le monde pouvait dire, ou bien de la profondeur à des ingénuités telles que celle-ci : « Les excès de la révolution sont dus en grande partie aux obstacles qu'elle a rencontrés. » Evidemment. Les excès de la dernière guerre sont dus aussi à la résistance que les belligérants ont respectivement rencontrés. Signalons en passant quelques petites bizarreries. Meuccio Ruini écrit que Mme de Staël habitait à Paris *via della Chiatta.* Il m'a fallu un certain

temps pour comprendre qu'il voulait désigner la rue du Bac.

La gloire de Guichardin a beaucoup souffert du voisinage de celle de Machiavel. Pourtant, ces deux génies se complètent l'un l'autre. Ils ont également l'esprit florentin ; et comme tels, ils mettent le monde en expérience. Mais l'expérimentalisme de Machiavel est purement spéculatif, il a une haute valeur esthétique et subjective. Tandis que celui de Guichardin est tout dans la pratique. C'est ce que Paolo Treves démontre excellemment dans **Il Realismo Politico di Francesco Guicciardini,** livre court, mais substantiel. L'auteur y dégage bien la valeur de la pensée du grand politique : « la pratique enseigne la théorie, la réalité sert de maîtresse à la pensée ». Cette construction est inversée chez Machiavel. C'est pourquoi les idéalistes de l'époque romantique et libérale, qui connaissaient mal la pratique de la politique, rabaissèrent Guichardin tandis qu'ils exaltaient Machiavel dont ils déformèrent d'ailleurs la pensée.

Les *fuorusciti* italiens ont pris l'habitude de se réfugier en France depuis bien plus longtemps que l'An I du fascisme. Depuis le XIIe siècle, chaque fois qu'il y eut en Italie de violents mouvements politiques, les vaincus sont venus chez nous de préférence. Leur apport ne nous fut d'ailleurs pas indifférent. Au XVIe siècle, ces exilés répandirent à Paris l'humanisme, et à Lyon l'industrie de la soie. Nous pouvons parler de ceux d'aujourd'hui avec la plus grande sérénité, et je me suis déjà expliqué sur ce point. Notre devoir, celui du petit nombre d'entre nous qui pratiquons l'Italie depuis environ un quart de siècle, est aussi simple dans sa ligne que cruel dans certaines circonstances. Peu nous importe : nous n'y avons jamais poursuivi notre avantage personnel. Il nous faut rechercher dans l'œuvre de tout Italien, de quelque côté des Alpes qu'il se trouve, ce qu'il peut y avoir de spécifiquement italien et le mettre bien en place dans le développement général des lettres et de l'esprit de l'Italie. Il est très intéressant de le faire pour **Il Ciclo della Creazione,** tétralogie mystique que don Luigi Sturzo vient de publier à Paris. C'est, après les tempêtes de la politique, une élévation spirituelle. Ce poème, dialogué plutôt que dramatique, comprend un prologue et quatre actions. Peu importe d'en indiquer le

détail. Nous avons là une sorte d'*Eloa* écrite par un prêtre, par un théologien qui possède parfaitement la science religieuse et dogmatique; d'où une grande sûreté de développement qui conduit sans idées troubles à des effusions d'un très pur spiritualisme. Si, prosodiquement, il ne crée rien, don Sturzo manie le vers avec plus que de l'élégance. Le sien est toujours souple, et l'expression, la plupart du temps, efficace. J'ai déjà dit que la Sicile connaît aujourd'hui un mouvement littéraire et spirituel des plus attachants. Loin de sa terre natale, don Sturzo n'en ressent que plus fortement l'influence naturelle, et il le montre dans ce poème pour lequel Maurice Vaussard a écrit une préface qui n'est pas seulement une belle page, mais aussi une noble page.

Il est piquant, après cela, de parler du livre de F.-T. Marinetti et Fillia, **La Cucina Futurista.** Ne dédaignons pas ces contrastes.

N'ayant en gastronomie qu'une compétence empirique, je ne puis dire ce que M. Maringer penserait de ces recettes de cuisine futuriste, dont certaines sont écrites en français. Mais sûrement les maîtresses de maison apprécieront la nouveauté et l'imprévu de la plupart des services et des présentations. Marinetti dit beaucoup de mal de ce que les Italiens appellent *pasta asciutta* et que nous traduisons par *macaroni*. Bon nombre d'Italiens, en effet, éprouvent une fausse honte de ce mets si répandu chez eux. Ils ont tort, et je ne suis pas du tout les futuristes dans ce dédain. En revanche, j'applaudis de toutes mes forces à ce précepte : *abolition de l'éloquence et de la politique à table.* S'il était généralement suivi, la politique et la conduite des peuples s'en trouveraient mieux.

PAUL GUITON.

LETTRES CHINOISES

Rapport Lytton sur la Mandchourie : Gamber, 1932 (Edit. de la S.D.N.). — Colonel J. Kobayashi : *Le Conflit sino-japonais et la Société des Nations;* Kundig, Genève. — Général I. Matsui : *La Question de Mandchourie;* Kundig, Genève. — Général I. Matsui : *L'armée japonaise et le conflit d'Extrême-Orient;* Kundig, Genève.

Le 14 novembre, la S.D.N. doit tenter de régler le conflit sino-japonais. Elle a reçu le rapport de la Commission envoyée sur place. 160 pages de format géant. Commission for-

mée avec soin de quatre membres ignorant langue, psychisme, histoire, etc., de l'Extrême-Orient, et chargée pourtant de trier et vérifier les amas de documents et dépositions présentés par les deux remarquables avocats des parties : Well Kou pour la Chine; Yoshida pour le Japon, tous deux de vrais génies de la diplomatie, et peut-être les esprits les plus cultivés, les plus énergiques et les plus subtils de leurs pays.

Les membres de la Commission ont été, bien entendu, guidés et assistés par les ministres et consuls de leurs pays respectifs. Mais comment comprendre sans savoir? Comment faire jaillir la vérité sans vision exercée?... Mais nous sommes au temps de la Glorification des Incompétences.

Le rapport est donc convenablement truffé d'erreurs et coupé d'omissions. Une partie cependant (pp. 72 à 121) est parfaite : l'exposé des événements du récent conflit. Parfaite, parce que donnant les dépositions (toujours contradictoires) des deux parties, sans conclure (comment les malheureux enquêteurs auraient-ils pu, si mal préparés et si pressés, dégager la vérité?). Ce n'est pas la S.D.N., abasourdie par les propagandes si habiles à se servir en sens contraire d'un même événement, qui pourra élucider les faits.

Néanmoins, et malgré lui, le rapport montre bien la forme moderne que prend la guerre : il s'agit toujours de ruiner l'adversaire. Autrefois, on tuait les hommes, on prenait les terres et on s'amusait avec les femmes et les enfants. Maintenant, on boycotte; c'est-à-dire qu'on fait fermer les usines, maisons de commerce et fermes : on affame hommes, femmes et enfants.

Boycott, élévation de tarifs, dumping, voilà les armes nouvelles et redoutables que l'homme a trouvées pour détruire son voisin et prendre sa place. Il serait temps que la S.D.N. assimilât ces hostilités à des actes de guerre et les condamnât à l'égal d'une invasion : ils sont aussi redoutables.

La thèse des Chinois, en résumé, est celle-ci : tous les traités sino-étrangers (c'est faux pour la France en 1844, base de tous les traités) ont été imposés par la force. Un engagement pris, le couteau sur la gorge, envers un brigand, est nul. Tous les traités sont donc nuls.

Le Japon, ayant constaté cette volonté chinoise et cette carence des engagements internationaux (chiffon de papier de l'Allemagne pour la Belgique, suppression des dettes russes, effritement du Traité de Versailles, etc.) et nationaux (remboursement en or des billets promis et renié, etc.), revient à la politique réelle : prendre ce qu'il juge son dû (et qu'il peut prendre) et ne signer des traités que pour reconnaître les faits accomplis, sans engagements futurs qui seront reniés.

Toutes les solutions du rapport Lytton devant ces faits sont non-viables : la Chine veut que le Japon quitte d'abord la Mandchourie, puis plus tard la Corée, Formose, etc. Le Japon est décidé à ne pas laisser à la portée concupiscente des Soviets tous ces territoires qui couvrent la Corée et les mers sino-japonaises, et à ne pas perdre le prix du sang et des sacrifices de sa dernière guerre.

Il sait que, malgré la mystique admission d'une Chine à la S.D.N. (elle doit encore cinquante millions de cotisations que nous payons), il n'y a pas une mais plusieurs Chines, comme il y a plusieurs Europes. Le rapport Lytton est obligé (p. 25) de reconnaître trois Chines totalement indépendantes et qui se font la guerre. Pour la S.D.N. ce n'est qu'un : n'insistons pas. Mais le Japon lui, sait bien qu'aucun engagement pris par Nankin ne sera tenu par Nankin, et ne sera reconnu même comme valable par Canton, Péking, Tcheng-Tou ou Traé-Iuann.

L'accueil fait déjà au rapport nous montre bien les camps d'intérêts et d'ambition.

Parmi les mécontents d'abord, la Chine et le Japon. Preuve de l'impartialité du rapport. Preuve aussi qu'aucune solution ne contentera les deux parties. Sans les gendarmes, quel plaideur accepterait un jugement?

Parmi les satisfaits, Etats-Unis et Grande-Bretagne. Pourquoi? Parce que la guerre économique menée par la Chine écarte du marché chinois le redoutable concurrent qu'est le Japon, Pourvu que ce boycott dure et se développe!

Pauvre S.D.N.! Est-elle un représentant du Peuple qui paye, un super-état sachant maintenir l'ordre et la justice entre ses membres, ou n'est-elle qu'une sombre officine où

les profiteurs trament toutes les combines internationales : pétroles, fourniture d'armes, révolutions, etc., sous le masque grimaçant et ridicule des bobards pour lesquels l'humanité donne ce qu'elle a de plus cher : ses enfants, son foyer, ses biens et la joie de vivre?

Le Conflit sino-japonais et la Société des Nations est évidemment un pamphlet de propagande, mais il expose clairement, en anglais et en français, les actes et les faits : la différence surtout entre l'action du Japon à Shanghaï et sa présence en Mandchourie. Il laisse entrevoir, sans l'expliquer assez, l'état d'âme assez logique des Chinois qui disent : « Nous voulons faire chez nous ce qui nous plaît. Si vous n'êtes pas contents, n'y venez pas ou allez-vous-en — quant à nos engagements, nous ne voulons pas être gênés par eux. »

La Question de Mandchourie est spéciale à la situation dans le Nord. Très claire également. Mais convaincant seulement pour ceux qui veulent bien être convaincus.

L'Armée japonaise trace un portrait souvent vrai et singulièrement respectable du Code Moral, imposé au moindre soldat. On aimerait que les troupes européennes se voient enseigner un tel idéal.

De tous ces documents, il ressort ces tristes faits : si les marchands d'armes blancs et jaunes n'avaient pas tant d'intérêt aux armements et aux guerres, la Chine serait bien paisible... et nous aussi.

Si tous les marchands n'avaient pas tant d'intérêt à nous faire acheter ce dont nous n'avons pas besoin, et à s'empêcher l'un l'autre de vendre leurs produits, nous serions bien heureux.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

René Laurent : *Le National Socialisme vers le troisième Reich;* Hachette. — André Bruneau : *Traditions et politique de la France au Levant,* Alcan.

Le beau livre de M. Laurent sur le **National Socialisme** est l'étude la plus considérable qui ait été publiée sur ce parti allemand. Il en étudie la doctrine raciste qui, chose curieuse, remonte au Français Gobineau. Celui-ci, dans sa

prédication de la supériorité de la race germanique, eut pour successeurs l'Anglais Houston Stewart Chamberlain. Ils ont eu pour continuateur le prof. Günther (d'Iéna), qui a substitué à l'appellation de race germanique celle qu'il considère comme plus scientifique de race nordique; en font partie les hommes grands, dolichocéphales, blonds et aux yeux bleus; tous les Allemands ne sont pas Nordiques et il y a des Nordiques en Angleterre, en France et dans le nord de l'Italie. Les anthropologues admettaient l'existence en Europe de quatre races : nordique, méditerranéenne, alpine, dinarique; Günther en a ajouté deux : la baltique et la falique; cette dernière est originaire de la Westphalie et a pour représentants Bismarck et Hindenburg.

La doctrine de Hitler s'adapte à ces théories *racistes*. Il commença à la concevoir quand, en mai 1919, il fit la connaissance de Gottfried Feder qui prêchait la suppression du capital accapareur; il entra avec le numéro 7 dans le « Parti des Ouvriers Allemands », en devint le chef et, par sa propagande, le fit croître rapidement. Les syndicats ouvriers ont cependant toujours constitué les organismes qui ont le mieux résisté à sa propagande; en 1931, les élections démontrèrent qu'ils se répartissaient % ainsi : Communistes, 3,4; Socialistes, 83,6; Chrétiens, 7,9; Hirsch-Duncker, 1,1; Stahlhelm et Nationalistes, 3,5; Nationaux-Socialistes, 0,5. Cela n'a rien de bien étonnant si l'on considère que les ressources du parti hitlérien sont en grande partie des subsides de grands industriels, en particulier Thyssen; c'est du moins ce que l'on suppose, car les ressources visibles ne montent guère qu'à 1.200.000 marks par mois et il en est dépensé en moyenne 5.000.000. On a dit que d'Italie des sommes considérables ont été versées, mais M. Laurent pense que ce fut « plus à titre d'encouragement que d'aide efficace ».

Hitler a peu de sympathie pour la Russie :

Le National-Socialisme, a-t-il écrit, pense que l'existence d'une grande Russie n'est pas de l'intérêt de l'Allemagne, mais qu'une Russie tsariste est infiniment plus dangereuse pour elle que la Russie soviétique... L'Allemagne aurait souhaité voir à l'est de l'Europe un puissant Etat ukrainien, mais sans doute sa création

ne sera-t-elle possible que quand se posera la question du partage de la Russie.

En octobre 1930, la *Gazette de Huit Heures*, de Berlin, définissait ainsi le programme de Hitler : « Je serai sans pitié pour les Polonais que je chasserai. Qu'ils s'installent s'ils veulent en Sibérie! Le premier but à atteindre est l'anéantissement de la France... »

En attendant ce beau jour, Hitler organise des ramifications de son parti à l'étranger; sa section autrichienne est bien connue; la section tchéco-slovaque a pour champ d'action les Sudètes et groupe 50.000 membres; elle a 8 députés à la Chambre et 4 sénateurs; aux élections d'octobre 1929, les racistes réunirent 205.000 voix.

Les intentions du Parti, s'il s'emparait du pouvoir, sont connues surtout par des projets de proclamation qui ont été saisis. Celui saisi à Boxheim disait, pour le cas où « les gouvernements du Reich et des Etats auraient été renversés » :

Tout ordre d'un membre des Sections d'Assaut, quel que soit son grade, doit être exécuté immédiatement. Toute résistance est passible de la peine capitale... Toute arme à feu doit être livrée dans les 24 heures... Quiconque, après ce délai, en possédera sera exécuté sur-le-champ. Tout fonctionnaire, employé ou ouvrier au service des organismes ou des entreprises publiques de communication doit reprendre immédiatement son service. Toute résistance et tout sabotage seront punis de mort... Tous les vivres sont à la disposition de la Direction des Sections d'Assaut et doivent être livrés gratuitement à ses préposés... Tout Allemand (à l'exclusion des Juifs, etc.) est soumis à partir de l'âge de 16 ans au travail obligatoire.

Quant au nom que prendrait ce régime, Hitler déclare qu'il importe peu : « Une bonne Monarchie est préférable à une mauvaise République : les deux formes de gouvernement ont leurs avantages et leurs inconvénients. »

Dans un gros ouvrage consciencieusement préparé et rédigé, M. Bruneau étudie les **Traditions et la Politique de la France au Levant.** Il croit à « une politique inaugurée par Charlemagne » et « reposant sur une double action : protectrice des chrétiens d'Orient, la France fut en même temps l'alliée traditionnelle de la Turquie ». Je crois que la réalité

est plutôt que le Levant n'a jamais constitué qu'un point secondaire pour notre politique; depuis Charles-Quint jusqu'en 1815, la France fut l'alliée de la Turquie parce que toutes deux étaient des ennemies de l'Autriche; de 1815 à 1892, nous avons suivi une politique de sentiment et de prestige, variant sans bonnes raisons; depuis, nous avons été guidés d'abord par l'alliance russe, puis par l'exercice du mandat syrien. En dépit de vues parfois trop traditionalistes, le livre de M. Bruneau n'en est pas moins un excellent manuel, dont les matériaux ont été empruntés aux meilleures sources.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie, Folklore

Émile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri*, paroles et musique, 5e volume. Illust. d'artistes berrichons; Rey. 30 »

Théodore Monod : *L'Adrar Ahnet*, contribution à l'étude archéologique d'un district saharien; Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Géographie

Ph. Arbos : *L'Auvergne*. Avec 12 cartes et graphiques; Colin. 10,50

Hagiographie

Pierre Coste : *Le grand saint du siècle : Monsieur Vincent*. Avec des illustrations; Desclée De Brouwer. 3 vol. 90 »

Histoire

Nicolas Brian-Chaninov : *Catherine II, Impératrice de Russie, 1729-1796*. Avec des portraits; Payot. 24 »

Divers : *L'Alsace depuis son retour à la France*, tome I. *Administration. Législation. Vie politique et sociale. Enseignement. Lettres, Sciences et Arts. Les étrangers. L'Alsace hors d'Alsace*; Comité Alsacien d'études et d'informations, Strasbourg. » »

Paul Milioukov, Charles Seignobos et L. Eisenmann et divers : *Histoire de Russie*. Tome I: *Des origines à la mort de Pierre le Grand*; Leroux. 60 »

Georges Roux : *La leçon de César*; Stock. 15 »

Gaston Zeller : *La France et l'Allemagne depuis dix siècles*; Colin. 10,50

Linguistique

Ferdinand Brunot et Charles Bruneau : *Précis de grammaire historique de la langue française*; Masson. 52 »

Littérature

Georges Lakhovsky : *L'éternité, la vie et la mort*; Fasquelle. 12 »

Georges Linze : *Vingt ans en 1914*; Revue Mosane, Engis, Belgique.

René Taupin : *Essais indifférents pour une Esthétique de l'Inspiration*; Presses universitaires. » »

Geoffrey West : *H. G. Wells*, traduit de l'anglais par Maurice Rancès; Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Maurice Fronville : *Voleurs de gloire*, édit. définitive; Albin Michel. 15 »
André Marty : *La révolte de la Mer Noire 1918-1919*. Avec des illust.; Bureau d'éditions. 15 »
Ministère des Affaires étrangères : *Documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. Documents diplomatiques français 1871-1914*. 1re série : *1871-1900*. Tome IV : *13 mai 1881-20 février 1883*; Costes. » »
Maurice Pujo : *La guerre et l'homme*; Flammarion. 12 »

Philosophie

Marguerite Duportal : *De la raison*; Lethielleux. » »
Jacques Maritain : *Distinguer pour unir ou les degrés du savoir*; Desclée De Brouwer. 40 »

Poésie

Alba : *Amabam amore*; Messein. 9 »
Clotilde Bauguion-Cariou : *Fleurs celtiques*; Edit. Poésia, Brest. 5 »
Lucien Boyer : *Paysages de France*; Soc. des Publications modernes. 12 »
Auguste-Pierre Garnier : *La Closerie ou l'Eglogue du Loisir*. Avec des bois de Pierre Gusman; Garnier. » »
Ernest Goujon : *Miroirs*; Messein. 12 »
Anne-Marie Goulinat : *Feux épars*; La Vie. » »
Paul Palgen : *La pourpre sur les crassiers*; Soc. des Ecrivains ardennais, Charleville. » »
Henri de Régnier : *Choix de Poèmes*, avec un portrait de l'auteur et une bibliographie; Mercure de France. 15 »
V. G. Remain : *Jazzant du bigophone*, contes en vers et contre tout; Messein. 10 »
Arthur Rimbaud : *Vers de collège*. Introduction et notes de Jules Mouquet; Mercure de France. 10 »

Politique

Jacques Decour : *Philisterburg*; Nouv. Revue franç. 15 »
P. Lapinski : *Crise, Alcool, Elections. A propos des élections présidentielles aux Etats-Unis*; Bureau d'éditions. 1,50
Emil Ludwig : *Entretiens avec Mussolini*, traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 15 »
Gustav Smedal : *De l'acquisition de souveraineté sur les territoires polaires*, traduit du norvégien par Pierre Rokseth; Rousseau. 30 »

Questions coloniales

Albert Duchêne : *Un ministre trop oublié : Chasseloup-Laubat*. Avec des illust.; Soc. d'Editions géographiques, maritimes et coloniales. » »
Raymond Recouly : *A travers l'Indochine et les pays voisins. Pistes, fleuves et jungles*; Edit. de France. 15 »

Roman

René Barbier : *Sang de Camargue*. Illust. de Léo Lelée; Fasquelle. 15 »
René Blech : *Les rats*; Nouv. Revue franç. 15 »
Joe Bousquet : *Il ne fait pas assez noir*; Edit. R. Debresse. 7,50
Robert Brasillach : *Le voleur d'étincelles*; Redier. 15 »
Charles Casamatta : *Le moine ou le bandit*; Nouv. Edit. Argo. 12 »

Serge de Chessin : *La valse aux enfers;* Flammarion. 12 »
Paul Daives : *Lucienne et ses camarades;* Revue Mondiale, 12 »
Léonard Falkner : *Le Meurtre de Broadway,* traduit de l'anglais par Lucie Laforgue. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7,50
Noël Felici : *L'étrange amour de Gilberte Renaud;* Calmann-Lévy. 12 »
Jean Feuga : *Le dernier quart;* Lemerre. 15 »
Georges Friedmann : *Jacques Aron. II : L'Adieu;* Nouv. Revue franç. 15 »
Joseph Girard : *Porchefontaine;* Nouv. Edit. Argo. 12 »
Claire Goll : *Un crime en province;* Edit. des Portiques. » »
Raymond Groc : *La chaste histoire de celui qui était amoureux de l'amour;* Le Bon Plaisir, Toulouse. 12 »
Ricardo Guiraldès : *Don Segundo sombra,* traduction de l'espagnol par Marcelle Auclair, revue et corrigée par Jules Supervielle et Jean Prévost; Nouv. Revue franç. 15 »
J. Hergescheimer : *Tête de Java,* traduit de l'anglais par Maurice Rémon; Nouv. Librairie franç. 18 »
Fernand Huc : *Naymé.* Poème liminaire de Joseph Puech; Revue des Indépendants. 8 »
Alfred Jarry : *L'amour absolu.* Avec des Souvenirs du Docteur Saltas et des Notes de Charlotte Jarry et un portrait de l'auteur; (Coll. de *la Petite Ourse*); Les Marges (Marcel Seheur). » »
Marcel Jouhandeau : *Tire-le-long;* Nouv. Revue franç. 12 »
Pierre La Mazière : *Marie de la Roquette;* Baudinière. » »
Guy Mazeline : *Les Loups;* Nouv. Revue franç. 20 »
Henri Mylis : *Perdreaux manqués;* La France combattante. 12 »
Georges Simenon : *Les 13 énigmes;* Fayard. 6 »
Max Sinclair : *Les trois sœurs,* traduit de l'anglais par Marc Logé. Introduction de Jean Maxence; Revue française. » »
Benjamin Vallotton : *Pendant la fête;* Edit. des Portiques. » »
Pierre-René Wolf : *Le sac-d'or;* Albin Michel. » »
Colette Yver : *Cher cœur humain;* Calmann-Lévy. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le centenaire du « Roi s'amuse ». — A propos de deux statues de l'exposition rétrospective du château de Vincennes. — La culture allemande et la culture française dans « Hamlet ». — Le « Voltaire » de M. André Maurois. — Une exposition Rabelais. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de « l'Europe nouvelle » a été décerné à M. Charles Andler pour son livre *La vie de Lucien Herr.*

§

Le centenaire du « Roi s'amuse ». — « Commencé le 3 juin 1832, fini le 23 juin 1832 », — il avait donc demandé vingt jours — *le Roi s'amuse* fut lu et reçu à la Comédie-Française le 5 août suivant, pas à l'unanimité semble-t-il : il en eût été fait mention sur les registres qui portent simplement à cette date :

M. Victor Hugo. — LE ROI S'AMUSE. *Comédie* en cinq actes, en vers. — *Reçue.*

S'illusionnant sur la valeur de la pièce et le succès qui lui était réservé, Sainte-Beuve écrivait à Victor Pavie :

C'est François Ier et Triboulet. Celui-ci a une fille charmante que le roi débauche sans savoir qui elle est; il en résulte une douleur et un désespoir de ce pauvre fou, analogue à ce que vous avez vu dans la recluse de *Notre-Dame*; Triboulet, c'est la recluse en homme. Le cinquième acte, qui se passe entre lui et le cadavre de sa fille pour tous personnages, est d'un tel effet que Ligier (qui doit faire Triboulet) a pleuré durant tout cet acte. J'ai bien quelques petites opinions personnelles sur ce genre de drame et sur son degré de vérité humaine, mais je n'ai aucun doute sur l'impression qui sera produite et sur l'immense talent déployé dans cette œuvre radieuse de beaux vers.

Malgré ces restrictions, Sainte-Beuve s'illusionnait singulièrement; la première représentation du *Roi s'amuse*, laquelle heureusement pour Hugo n'eut pas de lendemain, fut un désastre.

Les rôles distribués, Mlle Mars ayant refusé celui de Blanche dans lequel la remplaça Mlle Anaïs, la pièce dont Auguste de Châtillon, meilleur peintre que poète, dessina les costumes, entra en répétitions. Elles se poursuivirent sans incident et le 21 novembre Victor Hugo, qui avait un sens bien moderne de la publicité, fit passer dans les journaux ce communiqué, dont il eût eu peine à désavouer la paternité :

C'est demain que la Comédie-Française donne la première représentation du nouveau drame de M. Victor Hugo : le *Roi s'amuse*. Un grand intérêt se rattache à ce nouvel effort d'un esprit de premier ordre, qui, jusqu'à ce jour, a été en progrès. Les questions d'art et de poésie franchement débattues, et débattues de très haut, sont trop rares aujourd'hui pour que le parterre du Théâtre-Français n'accorde pas à la tragédie d'un poète hors de ligne l'intérêt et l'attention qu'il a déjà accordés à *Hernani* et à *Marion de Lorme*.

Nous avons déjà rendu compte ici de ces deux premières, d'après l'amusante gazette de La Mésangère, le *Journal des dames et des modes* (1). Pour le *Roi s'amuse*, nous varierons la source de nos informations. Elles seront, en vérité, moins flatteuses.

Théodore Muret écrivait dans son *Histoire par le théâtre* (2) :

Le *Roi s'amuse*, joué au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, avait pour principaux interprètes : Perrier (François Ier), Ligier (Triboulet), Joanny (M. de Saint-Vallier), Beauvallet (le spadassin Saltabadil), Samson (Clément Marot), Mlle Anaïs (Blanche), Mlle Dupont (Maguelonne). Tout était arrangé pour enlever, selon la tactique familière à l'auteur, un succès enthousiaste et délirant. Dès avant le lever du rideau, les cohortes des admirateurs barbus, des séides de tous crins, traduisaient leurs dispositions par des cris préventifs et demandaient des académiciens à dévorer. Il fallait que la pièce offrît terriblement prise pour que l'opinion défavorable osât se manifester devant de tels champions. Au moins, dans les deux premiers actes, à travers bien des ronces et bien des épines, s'épanouissaient quelques beautés élevées, la scène de M. de Saint-Vallier, le monologue de Triboulet; mais quand la frénésie des applaudis-

(1) Cf. *Mercure de France*, n° 634, 15 novembre 1924.
(2) Paris, Amyot, 1865, 3 vol. in-12.

sements n'eut plus ces justifications, quand l'ouvrage se mit à renchérir sur les torts d'*Hernani*, et n'en reproduisit plus les mérites, lorsque vint surtout le quatrième acte, lorsque s'entassèrent l'une sur l'autre des énormités de faits impossibles, — le public indépendant se révolta, des protestations vigoureuses éclatèrent. En vain, les frénétiques amis vociférèrent les cris peu polis de : *A bas les stupides! A bas les brutes!* les sifflets prirent le dessus, et la soirée se termina par une chute bien caractérisée.

Au milieu des cris et des sifflets, profitant d'un moment d'accalmie, Ligier, abrégeant la formule, eut toutes les peines à jeter le nom de « Victor Hugo ».

D'autre part, le diplomate autrichien Rodolphe Apponyi, devenu si délicieusement parisien, notait le 24 novembre sur son *Journal* :

J'ai assisté avant-hier à la représentation de la tragédie de Victor Hugo intitulée : *le Roi s'amuse*. Entouré de ses jeunes admirateurs qui le flattent du matin au soir, qui le révèrent comme un dieu, Victor Hugo est devenu d'une fatuité, d'une vanité qui dépasse toute idée; il se croit créateur d'une nouvelle école, celle qu'il appelle romantique, et, tout préoccupé de son rôle, il s'imagine que tout ce qu'il invente doit être bon par la seule raison que cela sort de sa plume. Le titre de sa tragédie de : *le Roi s'amuse* m'a paru assez baroque, mais ce qui l'est encore bien plus, c'est la pièce elle-même. Le mélange du bouffon et du prétendu sublime a jeté les spectateurs dans une véritable stupéfaction : de là vient sans doute que le plaisant nous a paru souvent fort triste et le pathétique fort grotesque.

...La salle était comble depuis quatre heures; pour passer le temps, on chantait la *Marseillaise*, la *Parisienne*, le *Ça ira*, *Poulot s'en va-t-en guerre;* on criait : *A bas les aristocrates, à bas Poulot;* enfin à bas tout le monde, les saints et le diable, mais *vive Odilon Barrot, vive La Fayette*, tous les démolisseurs de tous les gouvernements. On a sifflé et hué toutes les personnes à perruque poudrée, le duc de Talleyrand a été du nombre. On lui cria : « A bas l'académicien; à la porte le membre de l'Institut; à la porte la tête à perruque. » Voilà l'aimable passe-temps de la jeune France!

Comme j'avais un fauteuil réservé depuis longtemps, je ne me suis rendu au théâtre qu'au moment de la levée du rideau et n'ai pas été témoin de tout ce bruit. J'avais une excellente place au premier rang, au centre et si près de la scène que je distinguais le moindre mouvement des acteurs. Bien des fois je les ai vus ne pouvoir s'empêcher de sourire au milieu de scènes.

On m'a dit aujourd'hui que le gouvernement avait défendu la seconde représentation de cette pièce; elle ne sera donc plus donnée (3).

Le comte Rodolphe Apponyi était bien renseigné : suspendues le 23 novembre, les représentations du *Roi s'amuse* étaient interdites le lendemain. Hugo en profita bien pour amener, à son dam, l'affaire devant le tribunal de commerce. Il en fut pour ses frais auxquels se joignirent les dépens. Au fond, le gouvernement venait, après cet échec, de lui rendre un signalé service. Ce fut l'avis de ses meilleurs amis. Qu'on relise l'intéressant *Journal*

(3) Mémoires du comte Rodolphe Apponyi, publiés par Ernest Daudet, tome II, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1913, in-8.

intime d'Antoine Fontaney, dont M. René Jasinski, un des hommes qui connaissent le mieux le Romantisme, a publié une précieuse édition :

Jeudi 22 novembre.

...Enfin je vais au *Roi s'amuse.* — Echec complet. — Je l'avais prévu; — c'était mon pressentiment. — Toutes les notabilités artistes étaient là. Je vais voir dans leurs loges Mmes Victor, Nodier, Dorval, puis Custine, etc...

Le surlendemain, il ajoutait :

...*Le Roi s'amuse* est suspendu par le gouvernement. — Quel service rendu à Victor ! — Je vais chez lui. — Il joue bien son rôle. « On lui ôte 20.000 francs de la poche (4). »

Cinquante ans après, le 25 novembre 1882, fut donnée à la Comédie-Française la seconde représentation du *Roi s'amuse.* Malgré le magnifique effort fourni, ce soir-là, par Edmond Got, ah ! comme on comprit l'échec de 1832 ! — PIERRE DUFAY.

§

A propos de deux statues de l'exposition rétrospective du château de Vincennes.

Vincennes, le 6 octobre 1932.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je lis l'excellent article que vous avez bien voulu consacrer à l'Exposition Rétrospective du château de Vincennes et je vous prie d'agréer, tant au nom du Comité qu'au mien, tous nos remerciements les meilleurs pour l'appui apporté à la réussite complète de la manifestation et pour votre bienveillance à l'égard du promoteur.

Mais, puisque dans le renvoi n° 9 l'auteur de l'article (dont je regrette de ne pas connaître le nom (1), mon agence de presse ne m'ayant fait parvenir du *Mercure* que les pages concernant notre Exposition) veut bien poser une question, permettez-moi d'y répondre.

Vous savez combien de discussions se sont produites à propos de l'authentification des personnages que représentent les deux statues du Louvre. Tour à tour, on a assuré qu'il s'agissait de saint Louis et de Marguerite de Provence, de Charles V et de Jeanne de Bourbon ! Comme pour toutes les notices concernant les pièces prêtées par le musée du Louvre, celle que vous avez relevée dans notre catalogue et dont vous contestez les termes a été rédigée par la conservation du Louvre. M. Paul Vitry, en me la remettant, m'a

(4) Antoine Fontaney : *Journal intime*, publié avec une introduction et des notes par René Jasinski. Paris, les Presses françaises, 1925, in-12.

(1) C'est M. Auguste Marguillier, *Mercure* du 1er octobre, « Musées et Collections ».

déclaré : « Voici la notice définitive sur les statues contestées. Les preuves sont aujourd'hui très nettes : les statues proviennent du portail *de l'église des Quinze-Vingts où elles représentaient théoriquement saint Louis et sa femme*; mais pour les *visages,* le sculpteur — au moment où il exécutait ces statues, vers 1380 — reproduisit les traits des souverains qui venaient de régner : *Charles V et Jeanne de Bourbon.*

Personnellement, je ne puis rien vous dire de plus. Comme vous vous en rendrez compte, en fait, je ne me suis pas borné à « rééditer l'erreur de Lenoir » et je ne pouvais que m'en remettre à la haute compétence de M. Paul Vitry et enregistrer une très curieuse particularité.

Dans l'espoir que vous voudrez bien signaler à vos lecteurs les raisons qui ont motivé la rédaction de cette notice, veuillez croire, etc.... — ANDRÉ HURTRET.

§

La culture allemande et la culture française dans « Hamlet ». — Dans les *Pages de Journal* qu'il publie à la N. R. F., M. André Gide fait remarquer (n° du 1er septembre) qu'Hamlet a été étudiant à Wittenberg. Il suppose que le héros de Shakespeare s'est imprégné là-bas de subjectivisme germanique, et il écrit :

> Il n'est pas, dans tout le théâtre de Shakespeare (et je devrait dire absolument : dans tout le théâtre) de caractère, non tant germain, mais plus *germanisé* que celui de Hamlet...
>
> Au retour d'Allemagne, il ne peut plus vouloir; il ratiocine. Je tiens la métaphysique allemande pour responsable de ses irrésolutions.

A ce sujet, il faut dire que la critique française a adopté une idée très exagérée des prétendues « irrésolutions » d'Hamlet. Notre période romantique est en grande partie responsable de cette vision qui nous représente celui-ci comme un beau ténébreux, toujours hésitant, impuissant. La tradition anglaise est plus complexe: elle a raison.

Il est vrai que, dès le lever du rideau, avant même de connaître le secret de la mort de son père, Hamlet a déjà des scrupules : c'est un méditatif, un mélancolique, — trop penseur dans cette cour encore moyenâgeuse. Après la scène avec le spectre, il n'hésite nullement, mais il veut s'assurer davantage, se rendre bien certain du crime qu'il doit venger. Rien de plus louable. Si Lear et Othello étaient aussi prudents, ils ne commettraient pas des malheurs irréparables. Hamlet réussit admirablement, car c'est un coup de maître que cette représentation théâtrale où il montre à tous le meurtre de son père, tel qu'il a eu lieu, et où il amène le roi à

laisser éclater, devant sa cour, un trouble terriblement révélateur. A présent, qu'Hamlet saisisse la première occasion de tuer le coupable et qu'il crie et proclame pourquoi il l'a fait, — les courtisans, sous l'impression toute fraîche de la scène de théâtre, comprendront, ne douteront pas, et il sera sauvé, couronné. Or, l'occasion se présente presque aussitôt. Le roi se croit seul, il est à genoux; Hamlet, derrière lui, l'épée à la main, n'a qu'à faire un geste. Mais son père sera-t-il vengé? Son père, tué « dans la floraison de ses péchés », souffre des tourments affreux, et son assassin, frappé en plein acte de contrition, sera peut-être absous par le ciel. Hamlet se retire, parce qu'il veut une vengeance sûre, quand son ennemi sera en train de se damner. Le roi se relève; il n'a pu prier, car il ne peut se résoudre à renoncer aux fruits de son crime. Il est plus loin du ciel que jamais. Si Hamlet avait su! Mais l'extrême tragique, dans la vie et dans Shakespeare, vient justement de ce qu'on ne sait jamais à temps.

Et ceci, Hamlet va l'expérimenter encore. Laissant le roi sauf, il est allé chez sa mère; il l'accable de reproches, l'effraye, elle crie à l'aide, et une voix d'homme lui fait écho derrière la tapisserie. Hamlet, croyant cette fois prendre le roi en posture d'espion et de comploteur, embroche à l'instant le braillard invisible, et aussitôt il s'aperçoit... qu'il s'est trompé. Ce n'est pas le roi, ce n'est que Polonius, le ministre si ridicule, — et, naturellement, si populaire! Tout est traître, même le destin. Hamlet, habitué à tant penser avant d'agir, est puni, tout comme un Lear ou un Othello, *pour avoir agi trop vite.*

Car, maintenant, sa vengeance est à vau-l'eau. Au matin, les Danois, en s'éveillant, apprendront qu'Hamlet, fou à lier, vient d'assassiner leur cher ministre. La scène de théâtre, le trouble du roi, seront loin. On ne verra que le drame présent. Hamlet n'aura plus qu'à s'éclipser. L'heure n'est plus à lui; elle est à Laertes, le fils de sa victime.

Ce Laertes nous ramène à la théorie de M. Gide et va l'élargir, en augmenter l'intérêt; car Laertes est — comment dire? — le pendant d'Hamlet, son parallèle, comme Glocester est le parallèle du roi Lear. Ces personnages parallèles sont des créations familières à Shakespeare.

Il est à remarquer qu'entre Hamlet et Laertes le parallélisme existe dès le début. Ils sont l'un et l'autre des étudiants, des *scholars.* L'un et l'autre, ils ont laissé leurs études pour venir assister au couronnement du roi assassin, et ils demandent à retourner, Hamlet à Wittenberg, Laertes à Paris; car, dit Laertes, « mes pensers et mes désirs sont inclinés vers la France ». Sur quoi il a

obtenu sans peine l'autorisation de partir d'Elseneur, mais Hamlet a été vivement prié de rester, non seulement par la reine sa mère, mais par le roi lui-même. Ce roi, tenu en éveil par la conscience de son crime, se méfie secrètement de la tristesse taciturne du jeune homme. De même que Jules César (celui de Shakespeare), il craint les méditatifs. S'il croyait que les spéculations de la pensée germanique vont engluer son beau-fils dans les « irrésolutions » et l'y paralyser, il devrait s'empresser de le renvoyer à ses chères études. Mais point du tout. Il préfère garder le suspect à sa cour, pour le surveiller et sans doute essayer de détourner son esprit vers les divertissements peu intellectuels où il se vautre lui-même et dont Hamlet, un peu plus loin, parle avec dégoût. Ce n'est pas la reine, comme l'écrit par erreur M. Gide, mais le roi qui prononce ces vers :

...For your intent
In going back to school in Wittenberg,
It is most retrograde to our desire,
And, we beseech you, bend you to remain
Here, in the cheer and comfort of our eye (1).

Je sais que certains critiques ont cru qu'ici le roi était sincère et bien disposé pour Hamlet. Mais il est évident qu'ils ont mal compris.

Donc, Hamlet reste à Elseneur, tandis que Laertes retourne à Paris, d'où il va bientôt revenir pour venger son père. Et, bien qu'adversaires, les voilà tous deux dans la même situation, devant le même devoir. Mais quelle différence! Laertes ne discute pas, ne simule pas. Il jette feu et flamme, soulève la foule, force les portes du palais, insulte le roi, le menace et, finalement, se laisse rouler, mener par lui. Le sinistre souverain le décide à tuer Hamlet par trahison. Il le fait, mais, pris à son piège, il est tué lui aussi du même fer empoisonné, et il meurt en déplorant son acte et en maudissant le roi. Et Hamlet, avant de succomber, a le temps de frapper le scélérat couronné, — il le frappe en plein crime, en plein état de damnation, et ainsi la vengeance est parfaite. Le soi-disant « irrésolu » de Shakespeare a réussi au bout de quelques semaines — au prix de sa vie, il est vrai, — tandis que l'Hamlet résolu de Saxo Grammaticus et de Belleforest avait dû attendre une année.

Maintenant, si nous admettons (et on le peut) que le grand dramaturge a voulu peindre certains effets de la culture allemande dans Hamlet, nous devons logiquement penser qu'il a mis dans son pendant et opposé Laertes les effets de la culture française.

(1) Quant à votre intention de retourner à Wittenberg, elle est très opposée à notre désir, et nous vous en prions, laissez-vous plier à demeurer ici, pour la joie et l'agrément de nos yeux.

Laertes est un cavalier aimable et séduisant, une sorte d'arbitre de toutes les élégances, si nous en croyons le bavardage qu'Hamlet et l'étourneau Osric tiennent au dernier acte, dans ce jargon précieux qu'*Euphues* avait mis à la mode en Angleterre. Osric dit qu'il est « d'une très suave société », qu'il a un grand air et qu'on trouve en lui « le continent de ce qu'un gentleman peut désirer voir ». Hamlet, renchérissant avec une froide ironie, répond que « l'inventorier en détail confondrait l'arithmétique de la mémoire », et que Laertes « n'a son pareil que dans son miroir ». Ces éloges galants et pédantesques sont à rapprocher des plaisanteries que, dans *Roméo et Juliette,* débite Mercutio sur l'imitation du goût français, des modes françaises. Il y a parenté.

Sur la scène, Laertes nous paraît surtout un impulsif. Il se jette sur l'obstacle avec une étourderie que les Anglais connaissaient pour en avoir profité : elle devait leur rappeler agréablement cette chevalerie française qui, par sa légèreté et son indiscipline, leur avait fait gagner, malgré sa bravoure, des batailles mémorables, Crécy, Poitiers et cet Azincourt que Shakespeare a célébré dans son *Henry V.*

Ainsi, Laertes nous mettrait en garde contre les défauts séculaires de notre nation. Et quant aux Allemands, brumeux, métaphysiciens, adonnés aux spéculations contradictoires, si Hamlet nous enseigne sur eux quelque chose, c'est surtout qu'il ne faut pas trop se fier à leurs « irrésolutions ».

Voilà comment on aperçoit dans Shakespeare des leçons toujours actuelles, car il est certain que son œuvre, plus que nulle autre, évoque une foule de problèmes compliqués. Et, la suggestion aidant, on y trouve même ce qui n'y est pas. — L. MANDIN.

§

Le « Voltaire » de M. André Maurois. — M. André Maurois commence dans *Marianne* une *Vie de Voltaire* qui ne semble pas devoir apporter sur le philosophe de nouvelles lumières. En tout cas, la première tranche contient une erreur. Ce n'est pas l'abbé de Châteauneuf, le parrain de Voltaire, qui fut nommé ambassadeur en Hollande, mais son frère, le marquis de Châteauneuf. — B.

§

Une exposition Rabelais. — La Bibliothèque nationale prépare pour la fin de l'année 1932, quatrième centenaire de la publication de *Pantagruel,* une exposition consacrée à François Rabelais. Les collectionneurs et les bibliophiles qui possèdent des

livres, autographes, portraits ou documents concernant l'illustre Chinonais et ses ouvrages, dont il n'aurait pas été fait état jusqu'à présent, et qu'ils consentiraient à prêter, sont priés d'en aviser M. Jean Porcher, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 58, rue de Richelieu, Paris (2e).

§

Le Sottisier universel.

Une blonde Circassienne m'est ainsi apparue..., dans toute la fleur de sa beauté. Je n'imagine plus que sous ses traits l'Aziyadé du *Mariage de Loti*. — HENRY BORDEAUX, « L'Enchantement du Bosphore », *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre.

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme? » soupire Hugo, indiquant seulement le problème sans essayer de le résoudre. — MARCEL PRÉVOST, *Revue de France*, 15 octobre.

Ayant traversé le couloir polonais par Posen, nous arrivons à Varsovie. — *Journal de Genève*, 30 octobre.

Le R. P. du Passage divise la sociologie économique en quatre sections : la production, la circulation, la répartition. — *La Croix*, 27 août.

Cette Polonaise, qui vivait comme pauvre professeur, rencontra à Paris Pierre Curie, médecin français aussi pauvre qu'elle. — EMILE LUDWIG, *Le Monde tel que je l'ai vu* (p. 362).

La Liberté, organe des Bonapartistes qui aimeraient voir encore un Empire français. — *Time* (Chicago), 25 juillet.

L'admirable place de la Concorde, avec l'aiguille de Cléopâtre en son centre, et les colonnes du Crillon et du Ministère de la Marine. — *Bravo*, octobre 1932 (Légende d'une photographie).

§

Publications du « Mercure de France ».

CHOIX DE POÈMES, par Henri de Régnier, avec un portrait de l'auteur et une bibliographie. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 40 francs.

VERS DE COLLÈGE d'Arthur Rimbaud. Introduction et Notes de Jules Mouquet. Volume in-16 double couronne, 10 francs. Il a été tiré 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 30 francs, et 10 exemplaires sur Japon impérial (H. C.).

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

BULLETIN FINANCIER

L'orientation des marchés financiers laisse toujours à désirer. Et il ne peut guère être autrement. Les difficultés que rencontrent les autorités gouvernementales — ns tous les grands pays — pour rétablir un indispensable équilibre budgétaire ouvent l'incapacité de l'État à s'adapter aux nouvelles conditions économiques.

L'État veut maintenir son train de vie, alors que les facultés contributives de la tion ont fortement décliné. Les Parlements n'arrivent que très péniblement à faire nprendre aux serviteurs de l'Etat que ni le nombre ni la rémunération des emplois blics ne peuvent être maintenus, alors que le chômage sévit et que des réductions salaires sont appliquées dans l'industrie et le commerce.

La résistance opposée par les serviteurs de l'État a pour conséquence d'aggraver déficit budgétaire. Elle entraîne des emprunts qui, s'ils étaient multipliés et s'ils venaient le moyen normal d'existence des pouvoirs publics, conduiraient d'abord à e inflation financière, ensuite à l'inflation fiduciaire et finalement à la faillite monére. Les vacillements récents du dollar et de la livre sterling n'ont pas d'autre cause. malaise qui règne à la Bourse de Paris n'a pas d'autre origine que cette crainte l'inflation.

On ignore encore dans le détail les projets financiers du gouvernement français. iels qu'ils puissent être, ils comporteront nécessairement des sacrifices. Et, toute question est de savoir si la répartition de ces sacrifices sera acceptée par les intéssés ?

De là un sentiment d'incertitude qui touche à l'inquiétude, lorsque certains faits térieurs révèlent le trouble profond de la situation politique internationale.

Les indices actuels de la Bourse de Paris ne sont plus très éloignés actuellement s minima enregistrés au printemps dernier.

Ces indices se relèveraient très certainement, n'était cette oppression qui étreint it épargnant et qui le fait douter des qualités du régime capitaliste.

En effet, les comptes publiés par plusieurs de nos sociétés qui ont arrêté leurs mptes les 30 juin et 31 juillet derniers sont plus satisfaisants qu'on ne pouvait le oire.

Mais la suppression des comptes habituellement annoncés à cette époque de nnée par de grandes entreprises comme la Royal Dutch, la Shell Transport, Mokta Hadid, St-Gobain, etc..., prouve que les dirigeants de ces puissantes affaires ne nt pas autrement rassurés sur l'avenir.

Ces suppressions d'acomptes ont pour objet de renforcer la trésorerie des sociétés. ais, en même temps, elles nuisent au crédit des entreprises. Dans la voie de la fiance, on en est arrivé au point de considérer les comptes, les rapports et les videndes comme des faits sans valeur, lorsqu'ils sont relativement satisfaisants.

Une société maintient-elle son dividende ? On affirme que ce maintien n'est obtenu e parce que les fonds d'amortissement sont sacrifiés. Une autre société diminuelle sa répartition pour doter plus largement ses amortissements ? Aussitôt, on firme que certains éléments de son actif sont sans valeur ou bien « gelés ».

Consécutivement, des titres de choix peuvent tomber à des cours présentant un térêt véritable, sans que personne ne s'avise de les rechercher. Un rendement net — ème élevé — n'est plus un appât.

Combien de temps durera encore cette crise de confiance qui persiste à la Bourse Paris malgré l'intangibilité de notre monnaie ?

Personne ne saurait répondre cette question. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il partient aux pouvoirs publics de restaurer la confiance en comprimant énergiquement les frais de l'Etat et en favorisant, par des emprunts « productifs », la formation une matière imposable qui, actuellement, disparaît de plus en plus.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.